

Antoine Cuisinier

## Marguerite Gonon parle...

(la Résistance à Arthun, Guy de Neufbourg)

Village de Forez

2000

## En mémoire de Foréziens illustres...

*Marguerite Gonon* (1914-1996)

*Guy Courtin de Neufbourg* (1887-1986)

**Cliché de couverture** (*circa* 1950) : (de gauche à droite)

Marius Durand, Pierre Merle, Charles Michel, Alfred Petit, Guy Courtin de Neufbourg, Pétrus Durand, Jean Merle, Claude Michel.

## Présentation

C'est un privilège et un bonheur que d'avoir approché et connu Marguerite Gonon tant son humour, ses connaissances et son rayonnement étaient enchanteurs et passionnants et ne manquaient pas de captiver les auditoires les plus divers des innombrables veillées et rencontres qu'elle acceptait d'animer avec le plus grand plaisir.

Combien de Foréziens furent suspendus à ses lèvres pour écouter pieusement le récit de la vie de leurs ancêtres. Conteuse intarissable et talentueuse elle a su insuffler, avec rigueur, exactitude et pédagogie, à beaucoup de ses compatriotes, l'amour inconditionnel de la terre du Forez ; ne reniant pas sa formation d'institutrice, elle a mis la pédagogie au service de l'histoire et elle a, en toute connaissance de cause, semé dans un terreau qu'elle savait fertile, veillant pendant de nombreuses années à la naissance de la conscience historique des petites gens pour leur passé ; elle a si bien oeuvré avec une langue compréhensible de tous, qu'elle a favorisé l'émergence d'une réelle identité forézienne et elle n'a pas ménagé sa peine pour consolider son oeuvre. Car elle a toujours su de quoi elle parlait, formée qu'elle avait été par l'illustre comte de Neufbourg, historien incontesté de notre province au travers des textes anciens de toute nature. Collationnés, déchiffrés, analysés, classés et publiés, ils constituent le monument unique des *Chartes du Forez*. Marguerite Gonon s'est tout de suite intégrée à l'équipe de Perroy, Guichard, Dufour etc. C'est d'ailleurs elle qui a terminé l'oeuvre.

Dotée d'une intelligence rapide et sûre, pétillante de malice, l'oeil vif, la langue affûtée et directe, elle savait accueillir sans prétention, encourager les plus modestes, discerner les valeurs naissantes, ne ménageant pas toutefois les critiques, ne rechignant jamais à rédiger des pages et des pages de notes toujours justifiées dès qu'on lui soumettait un essai. Mais elle pouvait tout aussi bien ignorer irrémédiablement ceux qu'elle qualifiait de son mot préféré : les cuistres. Le langage était parfois encore plus définitif.

Imprégnée, depuis ses débuts dans le cercle de l'Histoire, de la rigueur et de la justesse nécessaires à la recherche historique, c'est-à-dire la référence constante au document, à sa lecture et à sa critique, elle laissait toujours transparaître son amour du petit peuple qu'elle aimait côtoyer chaque jour et qu'elle écoutait toujours avec respect car, disait-elle : ... *que le petit monde, le vôtre, le mien (c'est le même) réjouisse longtemps votre coeur !* (lettre du 17 décembre 1988). Elle en parlait la langue avec aisance et humour, avide des moindres nuances, des moindres intonations qu'elle reproduisait parfois avec espièglerie.

Sa renommée, fondée sur une connaissance approfondie du monde médiéval dans toute sa dimension, a largement dépassé nos frontières régionales et Marguerite Gonon a été si active, si engagée, si constante dans ses idées et sa conduite qu'elle a conquis l'estime et le respect de tous et qu'elle mérite - elle s'en défendait - sa place parmi nos plus illustres concitoyens.

Mais il faut se poser une question. Quel aurait été le destin d'une si vive intelligence si Marguerite Gonon n'avait pas rencontré, presque fortuitement, le comte de Neufbourg et son équipe des *Chartes* ? L'historienne, la résistante, la chercheuse infatigable, la pédagogue passionnée aurait-

elle pu éclore, s'épanouir et produire les fruits admirables qu'elle nous a légués en héritage ? Hasard insondable... merveilleux hasard en l'occurrence <sup>1</sup>.

Pour ma part, je l'ai rencontrée plusieurs fois et le 20 mai 1987, elle m'a livré son témoignage sur la période douloureuse de la guerre de 1939-1945 et les grandes lignes de la vie du comte de Neufbourg (qui mériterait à elle seule une étude et une publication).

C'est la publication intégrale de l'enregistrement de 1987 que nous publions ici sous le titre *Marguerite Gonon parle...* Pour faciliter la lecture et la compréhension de ce document nous avons seulement ajouté quelques intertitres et des notes.

On trouvera à la fin du récit de Marguerite Gonon, en annexes, l'interview que le comte de Neufbourg avait accordée le 6 mars 1968 à Pierre Bonte, journaliste à Europe n° 1, une chronologie sommaire de l'époque évoquée, des orientations bibliographiques pour le lecteur qui souhaiterait aller plus loin et, enfin, un index général des noms propres cités dans le texte.

Nous souhaitons ainsi honorer la mémoire de ces deux illustres Foréziens et faire en sorte que les générations futures apprennent à les connaître et à les apprécier.

**Antoine Cuisinier**

février 2000

---

<sup>1</sup> Pour le parcours de Marguerite Gonon on peut se rapporter au numéro spécial que *Village de Forez* lui a consacré en 1977.

# *Entretien avec Marguerite Gonon*

le 20 mai 1987

en la *Maison Commune* de Feurs

## **Ad honores - pour l'honneur**

"La première des choses à vous préciser, c'est mon âge, parce que l'âge a eu de l'importance dans la Résistance ; je suis née en 1914, admirablement bien née, puisque mon père a fait toute la guerre et que j'avais deux mois quand il est parti à la guerre de 14 ; j'avais donc vingt-cinq ans en 39 et, depuis 1933, on sentait la montée du nazisme ; ça, véritablement, quand on avait l'esprit un peu d'aplomb, on sentait monter, on sentait venir et c'était bien une impression consolidée par ce que mon père pouvait nous dire, [lui] qui avait vécu la guerre de 1914 ; je dis "nous" parce que mon frère était comme moi, il avait six ans de plus que moi... et nous comprenions très bien ce qui allait nous arriver ; ça nous a pas du tout surpris.

Ce qui nous a surpris, et je pense que les gens de mon âge, seuls, peuvent se rappeler, c'est l'impression épouvantable que nous avons eue de la Débâcle française<sup>2</sup> ; à partir du 10 mai, ça aussi, on l'a senti arriver ; on a senti que la ligne Maginot<sup>3</sup> était totalement insuffisante, bien entendu, et à partir du moment où les Allemands sont entrés en Belgique, en Hollande, on a compris que c'était raclé ; mais ce qui nous a le plus secoués, j'emploie le verbe volontairement, c'est pas que les ponts sur la Meuse n'aient pas sauté, encore que ça déjà nous nous sommes posé des questions : pourquoi les ponts sur la Meuse n'ont-ils pas sauté ?... et jamais la question n'a obtenu de réponse. On a mis en accusation le général qui n'a jamais dit un mot ; personne n'a su pourquoi les ponts n'avaient pas sauté, enfin, très bien...

Mais surtout ce qui a commencé à nous épouvanter, c'est quand nous avons commencé à voir, en particulier sur la nationale 89, parce qu'il y avait des gens qui faisaient la garde des voies ferrées, la garde des ponts, la garde des routes, quand nous avons vu, sur la route nationale 89, des officiers français dans des voitures civiles, avec leurs galons arrachés et circulant pour fiche le camp... mais ils le disaient eux-mêmes très nettement ; c'était pour nous une vraie gifle en pleine figure ; à voir le spectacle de ces gens qui abandonnaient lâchement, je regrette ! le combat... Ah ! la guerre ! c'est pas joli la guerre, c'est pas la guerre en dentelle, mais enfin quand on y est, on y est ; et surtout quand on est officier, on fout pas le camp !

## **L'exode**

Alors ça, ça été quelque chose qui nous a vraiment, je crois, beaucoup marqués, je veux dire les gens de ma génération ; personnellement, ce qui m'a marquée aussi, c'est de voir arriver, le 12 juin, des aviateurs qui avaient réussi à se sauver avec deux avions, qui ont logé chez nous, à Poncins ; mon père n'était pas là ; directeur d'école, il avait été requis, sur place, à l'école des Chappe<sup>4</sup> pour accueillir le flot de réfugiés qui commençaient à arriver.

---

<sup>2</sup> L'armée française ne peut faire face à l'avancée allemande et se désorganise.

<sup>3</sup> Ligne de fortifications construite sur la frontière française de l'Est de 1927 à 1936 à l'initiative d'André Maginot, homme politique français, deux fois ministre de la Guerre.

<sup>4</sup> Quartier de Saint-Etienne, proche de la place Fourneyron.



Mais le 10 juin [1940] ce sont donc des aviateurs qui sont arrivés chez nous pour loger et nous avons aussi été stupéfaites, ma mère et moi, de voir ces gens ; ils étaient six qui ont logé chez nous, qui pleuraient en nous disant... "on a foutu le feu à trente-cinq avions qui n'avaient jamais servi et on a incendié nos dépôts d'essence parce qu'il n'y a pas moyen de tenir ; on nous a donné l'ordre de repli et on nous a dit que, si nous ne partions pas... ben, un coup de pistolet dans la nuque et c'était fini ; alors nous arrivons et nous allons essayer depuis le petit aérodrome de Chambéon<sup>5</sup> de partir en Algérie pour continuer la lutte".

Et deux jours après, ma mère et moi, nous étions inquiètes ; on n'avait pas de nouvelles ; je précise que mon frère était sur le front, sur le canal de la Lette, sur l'Aisne ; nous ne savions pas naturellement qu'il avait été tué puisqu'il a été tué le 7 juin [1940] à l'endroit où mon père avait été blessé quarante ans avant (*sic*) ; c'est le genre de chose qui arrive volontiers dans les familles d'instituteurs ; alors nous étions un petit peu, un petit peu... même beaucoup inquiètes et nous sommes allées à la mairie, ma mère et moi, pour savoir si par hasard on n'aurait pas de nouvelles.

### **Les S. S. à Poncins**

Et au moment où nous étions à la mairie, j'ai vu arriver une drôle de voiture chez moi, une voiture qui était gris-beige et qui avait un drôle de capot en biseau ; la voiture s'est arrêtée devant la maison et en sont sortis des gens en uniforme ; c'était pas des uniformes français ; alors je suis accourue à toute vitesse puisque je courais plus vite que ma mère, bien entendu ; j'ai empêché qu'ils défoncent la porte et je me suis trouvée en face de douze officiers S. S., de la belle légion A. *Hitler* ! A. Hitler sur leur petite espèce de brassard qu'ils avaient au poignet... la tête de mort... très bien ! extrêmement agréables, vous pensez bien !...

Il a fallu les loger, ils étaient douze, il a fallu les loger ; je les ai envoyés se laver et je me suis rappelé ce que disait mon père qui parlait peu de la guerre, il n'aimait pas beaucoup en parler, il fallait vraiment qu'il y fût contraint, mais mon père disait : "Quand vous avez senti une fois l'odeur de vingt Allemands dans une piaule, vous pouvez pas oublier l'odeur, ça sent le Boche, c'est indéniable ! "Bon, ça va, ça sentait le Boche ; ils arrivaient en droite ligne, nous l'avons compris longtemps après, de l'endroit où mon frère avait été tué, c'est-à-dire Saint-Quentin, Soissons, etc. ; ils étaient également passés par Reims, ce qui va vous expliquer la suite.

### **Le refus**

Ils ont demandé à ce que nous leur faisons à manger avec des oeufs qu'ils avaient volés en route ; ils étaient douze... une omelette de cent oeufs. Et pendant qu'ils étaient eux-mêmes en train de se débarbouiller, alors je crois bien que ça a été notre premier acte de résistance, à ma mère et à moi ; mon père était toujours à Saint-Etienne ; ma mère a été se changer ; elle a pris une jupe bleu marine, un corsage blanc et une écharpe rouge et moi j'avais une magnifique robe tricolore ; alors je me suis dit : "Espèce de salauds, on vous prouvera quand même que..." Alors ils ont mangé leur omelette de cent oeufs ; je précise qu'on la leur avait faite dans deux poêles et que, comme matière grasse, on avait employé la graisse qui faisait la soupe des chiens ; ils ont trouvé ça très bon ; nous avons trouvé que c'était bien suffisant pour eux et après alors, ils ont été chercher du champagne parce qu'ils en avaient rapporté beaucoup de Reims et leur premier geste, il a bien fallu leur donner des verres, c'est de prendre les deux premiers verres de champagne et de les offrir à ma mère et à moi ; nous avons été les vider ostensiblement dehors ; ils n'ont rien dit ; alors, ils ont bu, je ne sais pas, ils étaient douze, ils ont bien dû boire quinze bouteilles de champagne ; inutile de vous dire qu'ils étaient plutôt gais, plutôt après et que, je répète j'avais vingt-cinq ans, ils ont commencé à me regarder avec un oeil tendre, mais moi, les yeux tendres ça n'a jamais fait beaucoup d'effet sur moi ; j'ai été chercher le pistolet de mon père, ils n'ont rien dit, ils ont compris, ils ont été se coucher ; d'où immédiatement, dans la cervelle, me jaillit cette idée : "Si on leur dit non, d'une façon ou d'une

---

<sup>5</sup> Chambéon, village proche de Feurs sur le territoire duquel, on a établi un aérodrome.

autre, ils s'affaissaient ; par conséquent, c'est toujours bon à savoir, on pourra toujours les avoir comme ça".

### **Déterminées**

Ils sont restés cinq jours à la maison, ils voulaient plus partir, ils trouvaient qu'on était très gentilles et c'était admirable la conversation que nous poursuivions ; moi je leur ai dit que je ne comprenais pas un mot d'allemand, ce qui était fort agréable ; eux parlaient pas français, alors, ils nous saluaient... heil ! ; ma mère leur répondait : "bonjour sales vaches !" ce qui me surprenait de ma mère qui était une personne extrêmement correcte, mais je sentais que ça la soulageait avec un grand plaisir ; ils ont fini par partir pour Saint-Etienne et mon père est rentré, lui aussi ; vous savez, je pense qu'il fallait être un vieux de la vieille, un vieux soldat de 14 pour comprendre, pour lui aussi, ce que ça avait été de rencontrer à Saint-Etienne, les Allemands, les S. S. Quand il a su que nous avions été occupées ; il a dit : "Heureusement que je ne l'ai pas su parce que je ne sais pas ce que j'aurais fait mais j'aurais probablement fait quelque chose".

Il valait mieux en effet qu'il ne fût pas là ; et ils sont donc partis après cette occupation, ce qui fait que comme ils prenaient sans arrêt la radio, leur radio à eux ! la seule chose que je n'ai pas supportée lorsque Hitler est rentré à Paris ; alors ils ont entendu ça et ils étaient tous les douze à se taper sur les cuisses en rythmant leur "Horst Veissel" qui était si beau d'ailleurs comme rythme ; alors là aussi j'ai été leur couper leur radio en disant : "Non ! pas chez nous !" Bon, ils n'ont rien dit et je vous répète, c'était des S. S. hein ! Alors, ils sont donc partis à Saint-Etienne ; mon père est arrivé et puis...

### **Zone libre, zone occupée**

Et puis, il a bien fallu s'accommoder, savoir qu'il y avait une zone libre<sup>6</sup>, savoir que..., s'occuper des réfugiés ; il y en avait partout qui arrivaient avec leurs matelas sur le toit, des pauvres gens complètement... heu... ne sachant plus du tout ni où ils étaient ni ce qu'ils allaient faire... qui avaient peur... et puis ça s'est apaisé bien entendu ; les gens, d'un consentement général ont été pétainistes<sup>7</sup> à... je ne dirais pas à 102 % mais à 99,99 % et je pense d'ailleurs que c'est une des choses aussi qu'il faut que les jeunes comprennent, parce que c'est très difficile, quand on n'a pas vécu cette période, de comprendre ; il y avait encore à l'époque beaucoup de gens qui avaient connu la guerre de 14 ; c'est pas les ouvriers des villes qui l'avait faite<sup>8</sup>, c'était les paysans encadrés par les curés et les instituteurs, c'est indéniable.

### **Pétain et Verdun**

Alors les paysans qui avaient souffert beaucoup de la guerre de 14 se rappelaient quel avait été le rôle extraordinaire du général Pétain au moment de Verdun et c'est très curieux, parce que ce rôle ça avait été d'assurer le ravitaillement des hommes à Verdun qui n'arrivait pas avant ; les chevaux s'enlisaient dans la boue et le ravitaillement n'arrivait pas à ces types qui se battaient et qui, quelquefois, n'étaient pas relevés, se tenaient en première ligne, à quarante mètres, même pas, des lignes allemandes ; ils n'étaient pas ravitaillés et mon père m'a dit : "Combien de fois il m'est arrivé à Verdun de rester sans manger pendant six jours"... pas très drôle... et dans la boue et sous la pluie ; le général Pétain a fait faire les routes, en particulier celle qu'on appelle la "Voie Sacrée" qui monte de Verdun à Douaumont et nous, Foréziens, ça nous intéresse, parce que cette voie a été empierrée avec les pierres de Montverdun ! Voilà ! alors nous avons participé à notre manière.

---

<sup>6</sup> La France est partagée en deux zones, une zone occupée au Nord et à l'Ouest et une zone libre, non occupée", "nono" et dont un point frontière est Moulins.

<sup>7</sup> Partisan de Pétain car celui-ci avait eu un grand prestige pendant la guerre de 1914-1918 notamment en améliorant le sort des soldats.

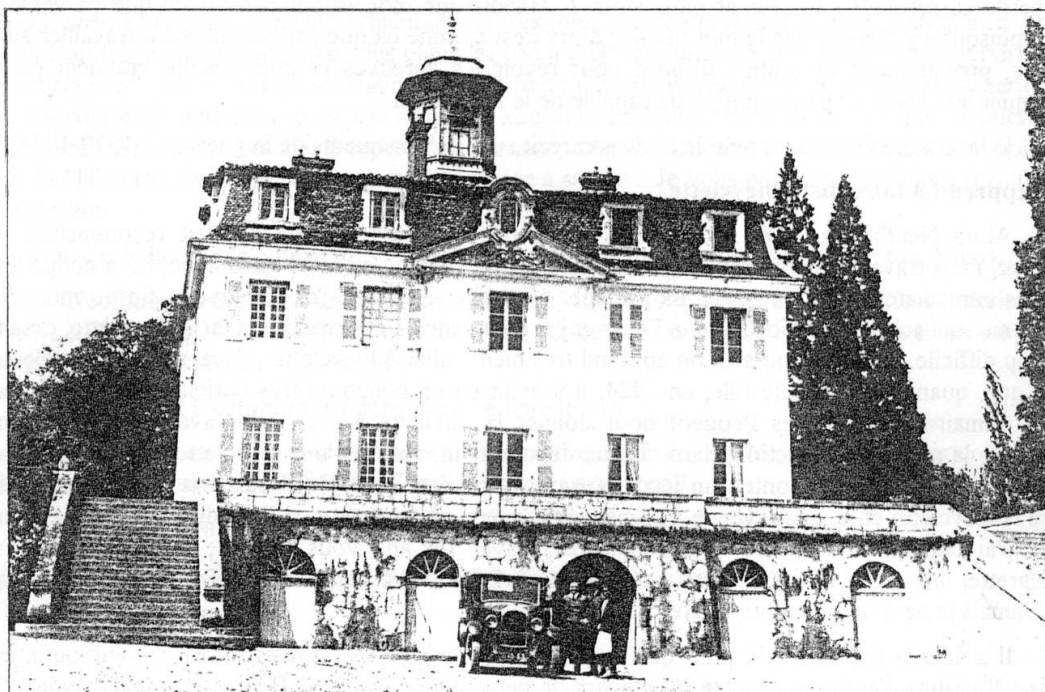
<sup>8</sup> Bien sûr, le monde ouvrier qui a tout de même donné son sang représentait 25 % de la population alors que les paysans en représentaient 50 à 60 %.



Alors, en 1916, c'est ce qu'avait fait le général Pétain et les vieux paysans se rappelaient aussi une chose, c'est que non seulement eux avaient été ravitaillés, mais leurs chevaux, et pour des paysans ça comptait les chevaux, autant que les hommes ; alors, ils avaient gardé ce souvenir du général Pétain ; en outre il y avait son physique qui jouait ; ce vieux bonhomme, jadis blond, avec de beaux cheveux blancs, le teint rose et frais, des yeux bleus, une voix extraordinaire qui était la voix d'un brave homme [Marguerite Gonon imite le Maréchal] : "Françaises, Français" ; quand on entendait ça, les gens tressaillaient, alors tout le monde ou presque a été pétainiste et il faut, je crois, ne jamais voir la guerre de 39-45 sous cet angle, en disant : "Ah, ces salauds qui ont été pétainistes !", c'est pas vrai, les 99 % des gens l'étaient à cause de ça, ils faisaient confiance à ce vieux bonhomme à qui on allait se raccrocher et qui n'avait pas dit : "Je fais don de ma personne à la France", enfin quand on a quatre-vingt-cinq ans, c'est pas bien difficile de faire le don de sa personne à la France... moi, je veux bien faire le don de ma personne à l'heure actuelle, y'en n'aura pas pour longtemps [rires] [Marguerite Gonon a alors 73 ans]...

### Occupation de Beauvoir par les S. S.

J'en arrive à Arthun. Les mêmes S. S. ont occupé Beauvoir<sup>9</sup>, mais au lieu d'être comme chez nous, douze, parce que nous, nous avons une petite maison, ils étaient trois cents ; alors ils ont occupé la maison, le château et puis tous les communs ; alors, ces trois cents S. S. ont donc occupé Beauvoir, comme ils ont occupé chez nous, le même laps de temps, mais Neufbourg<sup>10</sup> a eu la chance, la joie sans égal, faut pas oublier que lui aussi avait fait la guerre de 14, de voir les S. S. faire le feu de joie du 21 juin, la nuit la plus courte de l'année etc. et c'était devenu pour les nazis, ça aussi il faut que les gens jeunes le sachent, c'était devenu leur symbole, on faisait le feu rituel, dans la nuit, le feu du solstice et puis les Allemands sont partis et Neufbourg a pu me téléphoner ou j'ai téléphoné à Neufbourg, je ne sais plus, pour reprendre le cours de nos chères études et de nos chères occupations<sup>11</sup> et étant donné le caractère de Neufbourg, j'ai bien vu que la marmite était en train d'éclater ou presque.



Le château de Beauvoir (vers 1936)

<sup>9</sup> Lieu-dit de la commune d'Arthun où est construit le château du comte de Neufbourg.

<sup>10</sup> Guy Courtin de Neufbourg (comte) : 1888-1986, noble campagnard forézien, agriculteur et pisciculteur éclairé.

<sup>11</sup> Rédaction des *Chartes du Forez*, recueil de tous les textes historiques du Forez médiéval.

## **Marguerite Gonon s'intègre à l'équipe des Chartes.**

A. C. : *Lorsque vous travailliez avec Neufbourg, vous étiez institutrice ?*

J'étais institutrice... J'étais sortie de l'école normale en 1933 et j'avais été nommée à Arthun et au bout de huit ou dix jours, Neufbourg était venu me voir en me demandant de quelle région j'étais ; alors je lui dis... Chevières... Il m'a dit : "Nous sommes cousins parce que ma grand-mère était une Gonon aussi et c'était une Gonon de Chevières". Ce qui était parfaitement vrai, son grand-père avait épousé une Deville dont la mère était une Gonon et il m'avait dit : "Venez à Beauvoir pour prendre des livres parce que vous devez vous embêter comme un rat mort". A quoi j'ai répondu que je ne m'embêtais pas comme un rat mort parce que entre une classe unique avec quarante-cinq gosses plus le secrétariat de mairie, je ne pouvais pas m'embêter ; mais quand j'y suis allée, j'ai vu à quoi il travaillait et comme j'avais toujours aimé beaucoup l'Histoire, voir cette entreprise extraordinaire qui était de publier tous les textes d'une province alors ça, ça m'avait passionnée et il m'avait dit : "Oh ! si ça vous amuse, vous pourrez venir m'aider à corriger les épreuves ou autres..." et puis j'avais bien vu naturellement que les textes étaient en latin, j'avais pas fait de latin à l'école normale ; alors, j'ai fait mon latin, toute seule, c'est-à-dire que pendant l'hiver, j'ai profité des mois d'hiver pour me coller à ça, à dix-neuf ans ; c'est rien du tout le latin et c'est pas quelque chose de difficile.

A. C. : *Et puis, vous aviez des connaissances en patois.*

Alors ça m'a beaucoup... et surtout ça a servi énormément à notre équipe des Chartes étant donné que les textes latins oublient le latin, les scribes ne savent plus employer le latin lorsqu'il s'agit de désigner les "reallia" c'est-à-dire les choses de chaque jour ; comment voulez-vous dire en latin une petite casserole ? Ils savaient plus, alors ?... tandis que moi, je comprenais ce que ça voulait dire... puisqu'ils y avaient mis le mot patois ; alors c'est comme ça que j'ai commencé à travailler aux Chartes, presque tout de suite ; d'abord pour revoir les épreuves et puis ensuite vraiment pour m'attaquer aux "Notes" parce que j'étais capable de le faire. Bien !

[Marguerite Gonon reprend le fil de son récit sur les événements de la guerre de 1939-1945]

### **... Et apprend à faire de la bicyclette**

Alors Neufbourg... On s'était donc téléphoné pour savoir si on pouvait recommencer à travailler, mais travailler comment ? Y'avait déjà plus de voiture, ça a été instantané, on a coupé les voitures immédiatement et je ne savais pas aller à bicyclette ; alors, j'ai employé la fin du mois de juin, je me suis acheté une bicyclette, à Feurs et j'ai commencé à apprendre à aller à bicyclette, c'était pas trop difficile. A vingt-cinq ans, on apprend très bien à aller à bicyclette ; j'avais pas de bicyclette parce que, quand j'étais petite fille, en 1924, il y avait eu un concours très curieux dans toutes les écoles primaires : les cycles Peugeot pour donner la publicité à ses cycles avaient organisé un concours ; la meilleure rédaction, dans chaque département, recevait une bicyclette ; le thème de la rédaction était : "Vous racontez un jeudi où vous vous êtes amusé". J'avais fait le concours, j'ai gagné la bicyclette et je suis revenue à la maison la queue en trompette si j'ose dire en disant à mon père : "J'ai gagné une bicyclette" [phrase chantée], j'avais dix ans, vous pensez ; mon père m'a dit : "Je regrette, une petite fille d'instituteur n'accepte pas". J'ai pas accepté la bicyclette mais je me suis dit : "Jamais je ne monterai à bicyclette" [rires].

Il a fallu la guerre de 40 pour que j'apprenne ! [rires] .Alors en téléphonant à Neufbourg, je lui dis : "Ecoutez, j'ai une bicyclette maintenant, je peux aller travailler à Beauvoir si vous voulez !" Alors, il me dit : "Oui, ça me ferait plaisir, venez, car je crois bien que je deviens enragé !"

Alors il a commencé, dès que j'ai été arrivée à Beauvoir en disant : "Saluds ! c'est pas possible ! avoir perdu ce qu'on a perdu, s'être fait flanquer une déculottée comme on s'est fait flanquer, mais c'est une chose que je ne comprends pas, vous restez calme vous, Marguerite". Je lui ai dit : "Qu'est-ce que vous voulez que je fasse, je peux pas monter sur une table en me mettant à pousser des cris, je suis comme vous, je suis encore plus embêtée que vous parce que je ne sais pas

ce qu'est devenu mon frère, on n'a pas de nouvelles, on ne sait rien". Bien ! on n'a eu aucune nouvelle d'ailleurs, j'aime autant vous le dire.

### **On cache les armes et les munitions**

On en était là ; le mois de juin est donc passé, et le 10 juillet, j'ai vu arriver un vieux monsieur que je connaissais bien, flanqué d'un monsieur beaucoup plus jeune que je ne connaissais pas. Le vieux monsieur était le général Boucherie de Cuzieu<sup>12</sup> ; je précise que le général Boucherie pendant la guerre de 14 avait été l'aide de camp du général Pétain et il était flanqué de ce monsieur que je ne connaissais pas et qui était habillé en civil et qui était le capitaine de Loisy<sup>13</sup> qui habitait au château de la Doue à Saint-Galmier ; c'est maintenant "La Rose des vents" et ces deux braves messieurs venaient me demander si je connaissais des gens qui seraient susceptibles de cacher des armes de l'Armée d'armistice ; j'ai dit que oui, bien entendu, que je connaissais des gens qui seraient susceptibles de...

Soyez tranquille, on n'a pas été nombreux ; nous avons été trois, c'est-à-dire qu'il y a eu, à Poncins même, Paul Guichard, des Venets, qui a caché dix-sept automitrailleuses ; il y a eu, ici à Feurs, le vieux comte de Poncins, du Palais, là où est le collège à l'heure actuelle, qui a caché également des automitrailleuses et il y a eu Neufbourg qui a lui aussi dit : "Oui, oui ! Je vous cacherai volontiers des choses !"

Ce qui fait que le 12 juillet 40, à Beauvoir, sont arrivés les camions de l'armée, on ne peut plus régulière ; on ne peut plus régulière en parlant des camions avec huit cent mille cartouches de mitrailleuse, voyez ce que ça peut faire, en caisses étanches, et vingt-cinq fusils-mitrailleurs, dernier modèle, en parfait état et une roulante ; alors tout ça a été caché dans la ferme de Biterne<sup>14</sup> qui était abandonnée à l'époque, Michel<sup>15</sup> n'habitait pas très loin, mais enfin la ferme était abandonnée ; on a obturé toutes les ouvertures avec des planches [on a dit] "très bien, ce sera parfait et ça servira sans doute un jour" ; ce qui est quand même assez curieux puisque voyez, le vieux général Boucherie, qui en principe était pétainiste puisqu'il avait été son aide de camp, ne pensait pas que la guerre se terminerait sans que la France ne reprenne les armes ; c'est assez curieux aussi et ça aussi du point de vue de l'Histoire, c'est une chose qui est étonnante à savoir... Je vous parle de Neufbourg maintenant et d'Arthun.

### **On veut embrigader le comte de Neufbourg dans le "retour à la terre" prôné par Vichy...**

Neufbourg avait reçu un coup de téléphone, toujours du général Boucherie qui était allé à Vichy, et le général Boucherie lui a dit : "Ecoutez, est-ce que vous pourriez rendre le service d'être le président de la Corporation paysanne ?

- Bien ! dit Neufbourg, ça consisterait à faire quoi ?

- Ben... à être le président de la Chambre d'agriculture, et des exploitants agricoles, vous savez bien qu'il y aura des difficultés. Est-ce que vous acceptez ?

- Ben... dit Neufbourg, oui ; je ne vois pas pourquoi je n'accepterais pas.

- Bon, ben, très bien ! Je passerai vous voir ce soir".

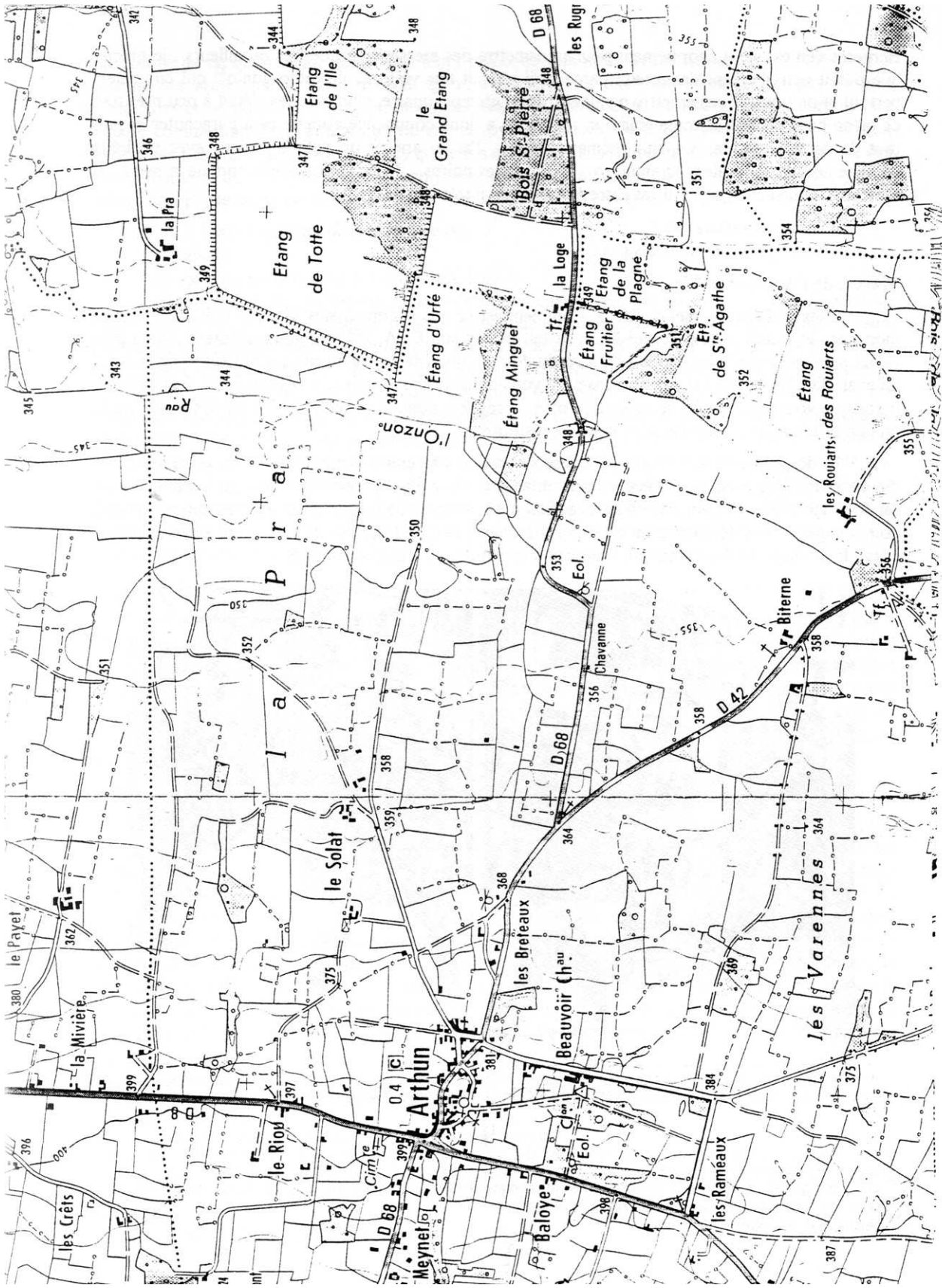
---

<sup>12</sup> Général représentant l'autorité militaire locale.

<sup>13</sup> De Loisy : capitaine chargé du camouflage dans le département de la Loire et de la censure cinématographique à Montbrison (Carnet cinéma de M. J. Bedoin de 1941 à 1944 à Boën), cousin de Neufbourg.

<sup>14</sup> Biterne : lieu-dit de la commune d'Arthun. Une ferme située à cet endroit accueillera les réfractaires.

<sup>15</sup> Michel : un des paysans membre de l'équipe de résistance du comte de Neufbourg et de Marguerite Gonon.



— LES ETANGS —

## Les principes de la collaboration

Et en rentrant de Vichy, le général Boucherie, qui avait lui le permis de circuler en voiture et de l'essence, a apporté à Beauvoir - j'y étais, on était en train de travailler - un fût de deux cents litres d'essence en disant :

"Vous allez avoir votre permis de circuler avec votre voiture et de l'essence pour commencer ; quand vous n'en aurez plus, on vous en fournira d'autre, Vichy vous en fera passer !"

Très bien !... Deux jours après, nous prenons, les uns comme les autres, la radio et nous entendons le discours de Brinon <sup>16</sup>... "Je souhaite la victoire de l'Allemagne ; la collaboration c'est de travailler ensemble, comme une bonne paire de boeufs..."

## Neufbourg choisit son camp

Bon ! Je sais bien que c'est un programme agricole réjouissant... mais enfin... quand même ; là-dessus Montoire<sup>17</sup>. Le maréchal Pétain rencontre Hitler... la poignée de main de Montoire... Alors naturellement Neufbourg n'osait pas me téléphoner ; il avait peur que le téléphone soit écouté et, en effet, on était branché sur table d'écoutes et quand je suis allée travailler l'après-midi, à bicyclette, il m'a dit : "J'ai demandé au général Boucherie de revenir chercher son essence, j'ai téléphoné à Vichy au ministre de l'Agriculture, en lui disant de ne pas compter sur moi comme président de la corporation et comme le maréchal Pétain avait émis l'idée d'assister à une pêche d'étang à Beauvoir au début du mois de novembre, j'ai fait savoir à ce vieux cochon que je ne le recevrai pas !"

Il en est resté là. Bon, alors indéniablement ça y était ! La résistance n'était pas constituée mais le camp était choisi, en tout cas pour Neufbourg ; moi y'a bien longtemps que c'était fait ; et au mois de novembre, fin octobre ou début novembre, je ne vous préciserai pas si c'était le 26 octobre ou le 4 novembre, mais c'est dans ces eaux-là, nous étions à Feurs pour travailler, avec Perroy <sup>18</sup>, avec l'équipe des Chartes qui était rassemblée, y compris un monsieur qui travaillait beaucoup avec nous, qui était Dufour<sup>19</sup>, qui était en train d'ailleurs de terminer ses fiches du *Dictionnaire topographique* et qui nous dit, il avait des yeux bleus admirables et d'une innocence totale, avec un joli sourire : "Vous savez pas, je vais vous apprendre une nouvelle qui va vous épater : dans ma maison habite quelqu'un dont vous avez entendu prononcer le nom ; elle s'appelle Mme Cailliau et c'est la soeur du général de Gaulle".

## Avec une cane ou une carpe chez Mme Cailliau, la soeur du général de Gaulle

Alors ça, ça a été le trait du Saint-Esprit illuminant ma cervelle. Ah ! Ah ! Ah ! la soeur du général de Gaulle, c'est bon à savoir ; et puis c'est tout, j'ai pas voulu m'avancer et tout de suite après j'ai dit à Neufbourg : "Il y a quelque chose à faire et je vais aller prendre contact avec cette bonne dame parce que moi, j'ai envie de partir en Angleterre, et bien, je verrai bien". Alors, en effet, ce devait être aux environs du 12, 13 novembre, je suis allée à Saint-Etienne, munie d'une cane de Barbarie, parce qu'on commençait à ne pas manger rappelez-vous, où dès 1940, les Allemands ont commencé à tout prendre chez nous sur les marchés, c'était très visible, et puis une grosse carpe que m'avait donnée M. Guichard et je suis arrivée 22 rue d'Arcole ; j'ai sonné chez Mme T..., c'était la fille de Mme Cailliau laquelle était mariée avec un ingénieur des Mines qui était le directeur des mines de Montrambert ; c'est pour ça qu'ils habitaient Saint-Etienne ; alors j'ai sonné ; en ce temps extraordinaire, il y avait une bonne qui m'a ouvert ; alors je lui ai dit : Madame, c'est bien ici qu'habite Mme Cailliau ? Je me permets..." Je lui donne mes deux paquets, elle a failli succomber sous le poids parce que la cane de Barbarie était grosse et puis je suis montée chez notre ami

<sup>16</sup> Ferdinand de Brinon est nommé représentant du gouvernement de Vichy auprès des Allemands.

<sup>17</sup> Entrevue entre Pétain et Hitler à Montoire (Loir-et-Cher) le 22 novembre 1940, établissement du principe d'une politique de collaboration.

<sup>18</sup> Perroy (Edouard), professeur à la Sorbonne, historien ayant travaillé dans l'équipe des *Chartes du Forez* constituée autour de Neufbourg.

<sup>19</sup> Dufour, historien de l'équipe des *Chartes du Forez* et auteur du *Dictionnaire topographique du Forez*.

Dufour ; mais la petite bonne avait eu l'idée de regarder où j'allais et cinq minutes après, elle venait sonner à la porte en disant : "Mme Cailliau demande que la dame qui est venue veuille bien descendre ; elle voudrait bien la remercier". Alors, je suis descendue, je me suis dit, ça y est, ça colle ! Et le spectacle était surprenant parce que Mme Cailliau ressemblait au général de Gaulle, moins la moustache, alors on peut pas dire que c'était gracieux... gracieux mais enfin, ça voulait dire quelque chose, y'avait pas d'erreur sur la personne. Alors, elle m'a fait asseoir très gentiment, elle m'a beaucoup remerciée en me disant : "Mademoiselle, je vous remercie infiniment, vous avez été très gentille, je pense bien que... etc."

### **Dans les pas du Général... déjà**

Elle tournait autour du pot. "Oui, Madame, quand nous avons su que vous étiez la soeur du général de Gaulle, tout de même, il était tout à fait normal que nous nous manifestions, que nous apprécions ce que fait le général de Gaulle qui nous empêche de nous enliser dans la boue". Alors naturellement, ça a lâché les vannes ; elle m'a raconté combien elle était fière de son frère... etc. Et elle m'a dit :

- Est-ce que vous souhaiteriez, d'une manière ou d'une autre, être en rapport avec le général de Gaulle ?

- Bien sûr !

Elle me dit : "Parce que c'est assez facile ; mon frère Xavier est soigné en Suisse (il était atteint d'une sclérose en plaques) ; alors par mon frère... Je peux écrire à mon frère Xavier, en Suisse, et lui peut écrire à Londres ; par conséquent j'ai... j'évite de faire ce circuit parce que je pense que je suis surveillée mais si vous avez quelque chose d'urgent, je m'offre à vous servir de boîte aux lettres.

### **Marguerite Gonon déterminée à l'engagement**

Je lui dis : "la première chose... et ben voilà, je voudrais bien partir en Angleterre et d'autre part qu'est-ce qu'on peut faire sur place ?"

Parce que rien n'était organisé à cette époque-là... rien. Y'avait déjà des gens qui avaient envie de faire quelque chose contre les Allemands parce que... le bruit des bottes... hein ! On a beau être pacifiste et tout ce qu'on veut, quand votre pays est occupé et qu'on entend le bruit des bottes allemandes, ah ! vous n'avez qu'une envie, hein ! c'est essayer de ficher ça à la porte ; on leur avait pas demandé de venir... bien !

### **Organisez-vous ! sur place...**

Elle m'a dit : "Et bien revenez d'ici une quinzaine de jours et j'aurai la réponse certainement de mon frère". Alors, quinze jours après, le bec enfariné, je suis retournée ; je sais pas ce que j'ai dû porter, des tanches, peut-être, cette fois, pour varier un peu les plaisirs et des oeufs. Alors réponse du Général : pas question de partir en Angleterre ! surtout pas ! restez sur place mais commencez à organiser les services de renseignements. Le Général dit qu'il y a un embryon de service de renseignements, c'est ce qui deviendra plus tard le N. A. P., le Noyautage des Administrations Publiques ; alors [collectez] tout ce que vous pourrez avoir comme renseignements : sur les déplacements de troupes, mais il n'y en a pas évidemment dans notre zone libre mais tout ce qui peut être pris comme décisions plus ou moins secrètes par Vichy et qui est envoyé dans les mairies ; débrouillez-vous comme vous voudrez mais vous nous les faites passer. Ce qui fait que, tout de suite, j'ai demandé à Georges Guichard<sup>20</sup>, le frère de Geoffroy, d'accepter de faire partie de la délégation spéciale qui remplaçait, à la mairie de Feurs, le père Drivet, sénateur radical socialiste,

---

<sup>20</sup> Frère de Geoffroy Guichard, de la famille fondatrice du Casino et mécène éclairé appartenant à l'équipe des Chartes et qui par sa générosité a permis la publication des travaux connus sous le nom *Chartes de Forez*.

franc-maçon et qui, pour ces trois raisons, avait été chassé de la mairie et Georges Guichard ne voulait pas ; il dit : "Non, ça je ne l'accepterai jamais !"

### **Pour les faux papiers...**

Je lui dis : "Oncle Georges, je vous en supplie, acceptez ! parce que vous serez à la mairie et là, vous serez le premier informé et vous pourrez nous dire des choses".

Ce qu'il a fait, j'en termine avec lui, ce qu'il a fait dès le départ ; il a fauché tous les tampons officiels de la mairie de Feurs, si bien que, jusqu'en 44, nous avons pu fabriquer des cartes d'identité pour tous les gens qui étaient pourchassés et ensuite pour tous les maquisards ; c'est pour ça que nous avons eu autant de cartes d'alimentation et de choses de cet ordre-là et puis, en outre, il savait tout ce qui se passait parce que, en tant que délégation spéciale, tout ce qui était reflété par les préfets ou directement par Vichy il l'avait et il nous l'apportait tout chaud ; ça fait qu'on pouvait faire passer ces renseignements, ça nous a rendu énormément, énormément de services.

### **Les premières évasions**

Alors, il faut donc recueillir le plus possible de renseignements et puis... pour cette demoiselle, c'était moi la demoiselle, et bien voilà, il y a huit officiers gaullistes qui viennent d'être pris à Dakar - c'était au moment de Dakar - ils ont été condamnés à mort par Vichy ; ils ont été transportés à la prison de Saint-Etienne qui servait de grand pénitencier ; ils vont être sans doute transportés dans une autre prison ; je demande à cette demoiselle de faire s'évader ces huit prisonniers ; (j'avais jamais fait évader de prisonniers, j'étais même jamais allée en prison, je savais pas ce que c'était). Alors j'ai mis le doigt sur la couture du pantalon et j'ai dit oui et puis ensuite, j'ai répercuté ça à Neufbourg et Neufbourg de son côté a commencé à recueillir des renseignements, mais alors plus particulièrement pour tout ce qui concernait les livraisons qu'on était obligé de faire aux Allemands en donnant les états très précis.

### **"Témoignage chrétien"**

Alors on a commencé à accumuler ces renseignements et très vite, grâce à Mme Cailliau encore, j'ai été mise en rapport avec *Témoignage chrétien* qui a été le PREMIER mouvement hein ! de résistance ! le premier vrai mouvement sur un plan intellectuel : "France, prends garde de perdre ton âme !" C'était le premier numéro et les deux personnes avec qui j'ai été mise en rapport, c'est-à-dire un couple, Louis Cruvillier<sup>21</sup> et sa femme - Cruvillier est mort l'année dernière [1986] - étaient déjà pourchassés par les Allemands, à Lyon ; mais il y avait déjà des Allemands de la police secrète, c'est-à-dire de la Gestapo, en civil bien entendu, on ne le savait pas, qui les avaient pourchassés et ils étaient venus se réfugier momentanément à Saint-Etienne, car Cruvillier était originaire de Chausseterre et Mme Cailliau m'a demandé de les cacher.

### **Mouvement "Combat"**

Je les ai cachés dans une petite maison, à Jas, où ils sont restés en attendant qu'on puisse les faire partir pour la Suisse ; mais étant donné qu'il y avait là un début de réseau structuré nous avons pu faire passer déjà tous nos renseignements et Cruvillier m'a mise alors, tout de suite après, c'est-à-dire au mois de janvier 41 ; il m'a mise en rapport avec *Combat* qui était aussi un mouvement et qui était né non pas comme on tente de le faire croire à l'heure actuelle à Paris, c'est pas vrai ; *Combat* est né à Lyon ; il faut jamais oublier, c'est Lyon qui a été capitale de la Résistance, ça pas été Paris ; Paris est devenu la capitale de la Résistance en 43, au moment où commençait vraiment à se dessiner le sort de la guerre, mais jusqu'en 43, c'est Lyon qui a été la capitale de la Résistance ; la meilleure preuve c'est que Jean Moulin<sup>22</sup> a été arrêté à Lyon et *Combat* était extrêmement actif déjà

---

<sup>21</sup> Louis Cruvillier, responsable à Lyon de l'A. C. J. F. (Association catholique de la jeunesse française).

<sup>22</sup> Jean Moulin, patriote français (1899-1943) fédérateur des mouvements de Résistance et fondateur du C. N. R. (Conseil national de la Résistance).

et avait à sa tête à l'époque, Yvon Morandat<sup>23</sup> qu'on appelait Mareuil ; c'est Yvon Morandat dont il a été question dans le film, si vous l'avez vu, *Paris brûle-t-il ?* puisque c'est lui qui a évité que Paris ne soit incendié, c'est lui qui est allé trouver le maréchal allemand ; Morandat était très gentil à l'époque, c'était un gentil petit garçon qui avait mon âge, à peu près, peut-être un an ou deux de plus que moi, c'était donc un jeune homme à l'époque, fils de paysans très pauvres du département de l'Ain et il était le seul de ses huit frères et soeurs, ils étaient nombreux pour un petit paysan de trois ou quatre vaches, il était le seul à avoir fait des études, c'est-à-dire qu'il était postier à Lyon et il était postier syndiqué, enfin le syndicat chrétien, à l'époque, et il n'avait absolument pas accepté, lui non plus, la défaite de la France et la victoire de l'Allemagne et le nazisme ; le bruit des bottes, ça l'empêchait de dormir lui aussi ; alors, il était entré tout de suite dans le mouvement "Combat" et il était en fait le chef pour cette zone de tout ce qui pouvait faire "Combat" ; alors, je l'ai rencontré à Lyon et il m'a dit : "Et bien, écoutez, c'est extrêmement intéressant d'avoir quelqu'un dans le département de la Loire ; quelles sont vos possibilités ? qu'est-ce que vous pouvez faire ?"

Je lui ai dit :

- Je peux vous transmettre tous les renseignements possibles et imaginables dans tous les domaines que vous voudrez bien nous indiquer ; on essaiera de faire pour le mieux et puis le comte de Neufbourg avec qui je travaille a donc des armes qu'il pourrait vous donner. C'est extrêmement intéressant parce que ça, les armes, nous en aurons certainement besoin et d'ici peu.

- En outre, m'a-t-il dit, ce monsieur doit habiter la campagne, je suppose, il n'habite pas Lyon et est-ce qu'il a des propriétés... de grandes propriétés ?

- Il a cinq cents hectares, c'est quand même grand !

- C'est en plaine ?

- Bien sûr que c'est en plaine !

Et bien, il m'a dit, vous allez m'emmener, je veux voir à quoi ça ressemble.

### **Repérage des terrains pour les parachutages**

Je lui ai dit : "Écoutez, restez bien tranquille à Lyon, je vous fait signe, venez donc dans huit jours".

Je voulais pas engager Neufbourg, je savais pas s'il voulait prêter ses terrains ; alors, en effet, Morandat est arrivé huit jours après, je l'attendais avec une bicyclette qu'avait prêtée Georges Guichard, un vieux clou, et par des chemins tout à fait détournés, parce qu'on ne savait jamais. Déjà à l'époque, il fallait se méfier, on savait pas si on n'était pas suivis, on savait pas si le type était franc du collier, on savait rien ; alors, je l'ai emmené jusqu'à Biterne où Neufbourg nous attendait et Morandat a poussé des cris en disant : "Magnifique comme terrain d'aviation, ça va être splendide, on va pouvoir parachuter, on pourra même faire des atterrissages, c'est magnifique avec les étangs qui permettent, les nuits de lune, de repérer facilement, ça ira très, très bien..." Et je me rappelle, oui c'est des petits souvenirs mais qui suffisent quand même quelquefois à donner l'allure à une époque ; j'entends toujours Neufbourg, lui dire : "Oui mais en tout cas, entre nous, pas de cavalerie de Saint-Georges... [argent].

- Mais enfin Neufbourg, ça va pas...

Alors après, je dis à Neufbourg : "Mais qu'est-ce que vous avez eu à lui dire ? "Pas de cavalerie de Saint-Georges !" Le type ne vous a jamais offert de vous payer". Et Neufbourg me disant :

- Pauvre imbécile ! ( ? ? ? ) Vous croyez que les gens qui vont prêter des terrains vont le faire gratuitement ? Vous connaissez bien les paysans et les autres, si on leur demande de prêter des terrains pour parachuter, ils se feront payer.

- Moi, pour rien au monde, je n'y aurais pensé.

---

<sup>23</sup> Yvon Morandat, syndicaliste chrétien, représentant le général de Gaulle depuis novembre 1941.



- C'est bien ce que je pensais, dit Neufbourg, vous êtes plus gourde que nature.

### **Evasions réussies**

Et en effet, c'est une chose amusante, parce que après la guerre, à l'ambassade américaine on a trouvé notre dossier. Une femme de ménage qui faisait le ménage à l'ambassade américaine et qui était originaire de Boën et qui est venu dire à Neufbourg [ici Marguerite Gonon prend l'accent du Forez] : "Ah, M. le comte ! J'ai vu votre nom l'autre jour à l'ambassade, et oui, je faisais les bureaux, ben, j'ai regardé ce qu'il y avait sur les bureaux [l'innocence américaine en plus] alors j'ai vu votre nom et j'ai regardé et ben, y'avait deux, trois feuilles comme ça et les Américains et ben i's'avaient écrit que Mlle Gonon et vous, vous êtes les seuls à pas avoir été payés dans le département de la Loire [rires]. Comme quoi, on sait les choses très souvent après.

Alors, je passe sur ce que j'ai pu faire moi, avec mes prisonniers, bien entendu ; j'ai réussi à les faire s'évader, en deux groupes d'ailleurs ; ça a été particulièrement amusant d'ailleurs, mais enfin c'est des histoires tout à fait rocambolesques et pendant ce temps alors, on continuait à faire passer le maximum de renseignements de l'autre côté.

### **"Bien le bonjour à la bonne dame"**

Et puis dès le début de 42, alors on a commencé à parachuter ; alors notre premier... le premier message ça a été... le premier message... c'était des messages très curieux à la radio, vous vous rappelez certainement, on comprenait pas ce que ça voulait dire, ceux qui n'étaient pas initiés ; alors ces messages c'était toujours des messages de parachutage et le message était toujours très farfelu, exprès, et c'était le premier mot du message, l'initiale de ce premier mot vous donnait l'initiale de la lettre qu'il fallait faire en morse pour guider les avions ; alors nous, le premier message ça a été "Bien le bonjour à la bonne dame", la lettre B par conséquent.

Et alors comment ça se passait les parachutages <sup>24</sup>? On avait donc repéré les terrains ; Morandat avait fait tout le nécessaire en relevant les coordonnées très précisément ; on ne parachutait que les nuits de pleine lune, parce que, au moins, comme ça, les avions voyaient davantage ; il faut pas oublier que c'était des vieux Lysander ; enfin nous les trouvons vieux à l'heure actuelle, des vieux coucous ; nous trouvons que c'était extraordinaire ; ils faisaient un boucan du tonnerre de Zeus quand ils arrivaient...

### **Premier parachutage**

Alors ils arrivaient, ils tournaient sur le terrain pour bien le repérer et il fallait que le terrain fût balisé ; c'est-à-dire qu'on faisait des feux en triangle, la pointe du triangle permettait à l'avion de voir d'où venait le vent et comment prendre le terrain de parachutage en enfilade ; alors on faisait trois feux, dans des petites caisses, comme des caisses de petits pois, des boîtes de petits pois dans lesquelles on mettait de l'étoffe, du coton, enfin des choses qui pouvaient faire une flamme assez vive ; on allumait ça qu'au dernier moment bien entendu, il fallait pas que, éventuellement, des gens puissent déceler ces feux ; mais en outre, il fallait faire des signaux en morse, la lettre B ! Or en 1942, on n'avait plus de piles électriques ! Alors, c'est pour ça que la résistance, le réseau "Combat", en l'occurrence, envoyait chaque fois un officier qui, lui, avait des piles électriques qui avaient été reçues... qui avaient été envoyées par avion ; alors, on faisait le signal, la lettre B, une fois, deux fois, trois fois, on la faisait sept fois et à partir de ce moment-là l'avion ou les avions pouvaient... faire... passer sur le terrain et faire dégringoler les containers <sup>25</sup> ; alors qu'est-ce que c'était ces containers ? C'étaient des cylindres qui étaient à peu près longs comme cette table et d'un diamètre de quarante-cinq à peu près avec une trappe, mais c'étaient des cylindres métalliques bien entendu,

---

<sup>24</sup> Le parachutage d'Arthun a eu lieu le 25 septembre 1942. Il a livré du papier pour les journaux clandestins, un poste émetteur et des pistolets ; d'autres parachutages A. S. auront lieu, dont trois à Bussy le 30 mars 1944, 5 mai 1944 et le 28 juillet 1944.

<sup>25</sup> Un de ces containers a été retrouvé dans les remises du château de Beauvoir vers 1986-87. M. Rebois, alors maire d'Arthun, l'a fait remettre à M. Guyot, maire d'Estivareilles pour le musée du village.

et l'intérieur était bourré de ce qu'on avait demandé ; alors qu'est-ce que nous avons demandé ?... Nous avons demandé des armes parce qu'on trouvait qu'on avait bien des fusils-mitrailleurs mais pas d'armes individuelles et on nous avait dit qu'on nous enverrait des mitraillettes ; on savait pas encore ce que ce serait comme mitraillettes, alors on nous a envoyé des armes, du papier pour faire des journaux clandestins et ça c'était le plus gros poids que nous avons eu dans les containers et puis, en outre, des postes émetteurs de radio pour pouvoir correspondre directement avec Londres et puis pour garnir le tout... des pansements parce qu'on pensait bien qu'un jour ou l'autre on en aurait besoin.

A. C. : *Vous avez reçu des caisses de bois ?*

- Jamais...!

- *Alors, d'où sortent-elles les caisses de bois ?*

- Alors ça c'est les caisses des bandes de mitrailleuses, c'est des caisses étanches, ce sont de grandes caisses et elles sont doublées de zinc, elles étaient doublées de zinc avec une trappe dessus, alors c'était parfaitement étanches, nous le savons puisque ce qui a été sorti des étangs, ça a été tiré... hein !... ça a été tiré dans les Alpes et ça a parfaitement fonctionné... hein !... dans les Alpes et également même plus loin, jusqu'au passage du Rhin ; les maquis A. S.<sup>26</sup> de l'Allier ont tiré de ces nombreuses cartouches... mais les containers étaient toujours métalliques alors avec cette espèce de trappe qu'on pouvait ouvrir sur le dessus et chaque container était très lourd ; c'était donc attaché avec des cordes en nylon au parachute... alors, on se précipitait sur les parachutes, bien entendu, pour les enlever... pour pas... pour pas être pris avec les parachutes parce qu'on savait très bien ce qui nous attendait et puis on tirait sur les cordes et on allait mettre les containers à l'abri ; alors là c'était à Biterne, ça allait tout seul ; et puis le lendemain, on revenait pour ouvrir les containers et distribuer la marchandise...

### **La presse clandestine peut continuer**

Alors Morandat et l'officier français qui faisait les signaux étaient là et ont pu emporter, dans des voitures à gazogène<sup>27</sup>, à Lyon, tout le papier pour pouvoir continuer à publier le journal *Combat* et puis d'autres petits tracts qu'on distribuait comme ça dans les villes, qu'on mettait dans les boîtes aux lettres ou des choses de cet ordre-là... C'est très utile à l'époque ; il y avait pas d'autres moyens publicitaires pour faire connaître la Résistance ; les postes émetteurs... un est resté ici et c'est en particulier Beau<sup>28</sup>, qui était ici à Feurs comme marchand de postes de T. S. F., qui a eu le poste, un des postes émetteurs.

### **Le R.P. Marty**

Et le deuxième poste a été remis au Père Marty<sup>29</sup> ; c'était un religieux du Prado de Lyon, qui déjà... le Prado déjà était dans la Résistance jusqu'au cou et, en particulier, c'était au Prado qu'on imprimait *Combat* ; alors on a donc donné ce deuxième poste au Père Marty... il a été pris six mois après en train d'émettre vers Londres... C'était lui qui émettait ; il a été emmené à Montluc<sup>30</sup>, interrogé par Barbie<sup>31</sup> et il est mort sous la torture... c'est-à-dire qu'on l'a mis, comme on savait qu'il était religieux... on l'a mis tout nu, les pieds et les poignets liés derrière le dos et c'est Barbie qui l'a interrogé avec la "schlague" et pendant tout le temps de son interrogatoire, pour ne pas parler, le Père Marty a prié... des prières bien simples, il a dit le "Notre-Père" et il est mort là... sous la

<sup>26</sup> Armée secrète dont le chef pour la Loire est le capitaine Jean Marey et pour l'Allier, Colliou.

<sup>27</sup> Le rationnement de l'essence oblige à faire fonctionner les moteurs à partir du gaz obtenu par distillation de bois dans une chaudière.

<sup>28</sup> Jean Beau, chef résistant de Feurs, du mouvement "Combat".

<sup>29</sup> François Marty (1901-1944), né en Corrèze, cf. l'article le concernant dans le *Dictionnaire du monde religieux dans la France contemporaine*, sous la direction de Xavier de Montclos, Beauchesne, Paris, tome 6, Lyon.

<sup>30</sup> Prison de Lyon.

<sup>31</sup> Klaus Barbie : chef des services de la Gestapo de Lyon.

torture ; on ne l'a pas ramené dans la cellule... Il est mort comme ça et naturellement le poste émetteur a été pris tandis que le poste émetteur de Feurs a servi beaucoup et en particulier à

Bergeret s'en est servi énormément pour transmettre des messages à Londres ou ailleurs ; je précise que c'était extrêmement dangereux parce qu'il y avait des voitures de radio-gonio<sup>32</sup> qui circulaient partout et on pouvait pas émettre pendant très longtemps, quatre, cinq minutes c'était à peu près tout ce qu'on pouvait faire comme émission ; alors on a donc commencé comme ça à parachuter et puis tout de suite après, j'ai été, moi-même touchée... J'ai vu arriver un petit monsieur avec un béret enfoncé jusqu'aux oreilles... comme ça... des lunettes noires... Je l'ai trouvé vilain comme la peste... il avait une moustache ; alors, il est entré à la maison, il m'a dit :

- Tu me reconnais pas ?

- Non... je ne te reconnais pas...

### **Marey, de l'Armée secrète**

C'était Marey, le chef de l'A. S. Comment est-ce que je connaissais Marey ? Il était de l'âge de mon frère et c'était mon père qui lui avait fait passer son C. A. P.<sup>33</sup> comme instituteur ; mon père l'avait prévenu la veille et il s'était bien rendu compte que Marey n'était pas un brillant instituteur ; il lui avait dit : "Ecoutez, j'ai pas de conseils à vous donner, hein ! mais je crois que vous feriez mieux, parce que vous dites que vous aimez l'armée... préparez donc le concours de Saint-Maixent ; soyez un bon officier plutôt que d'être un mauvais instituteur".

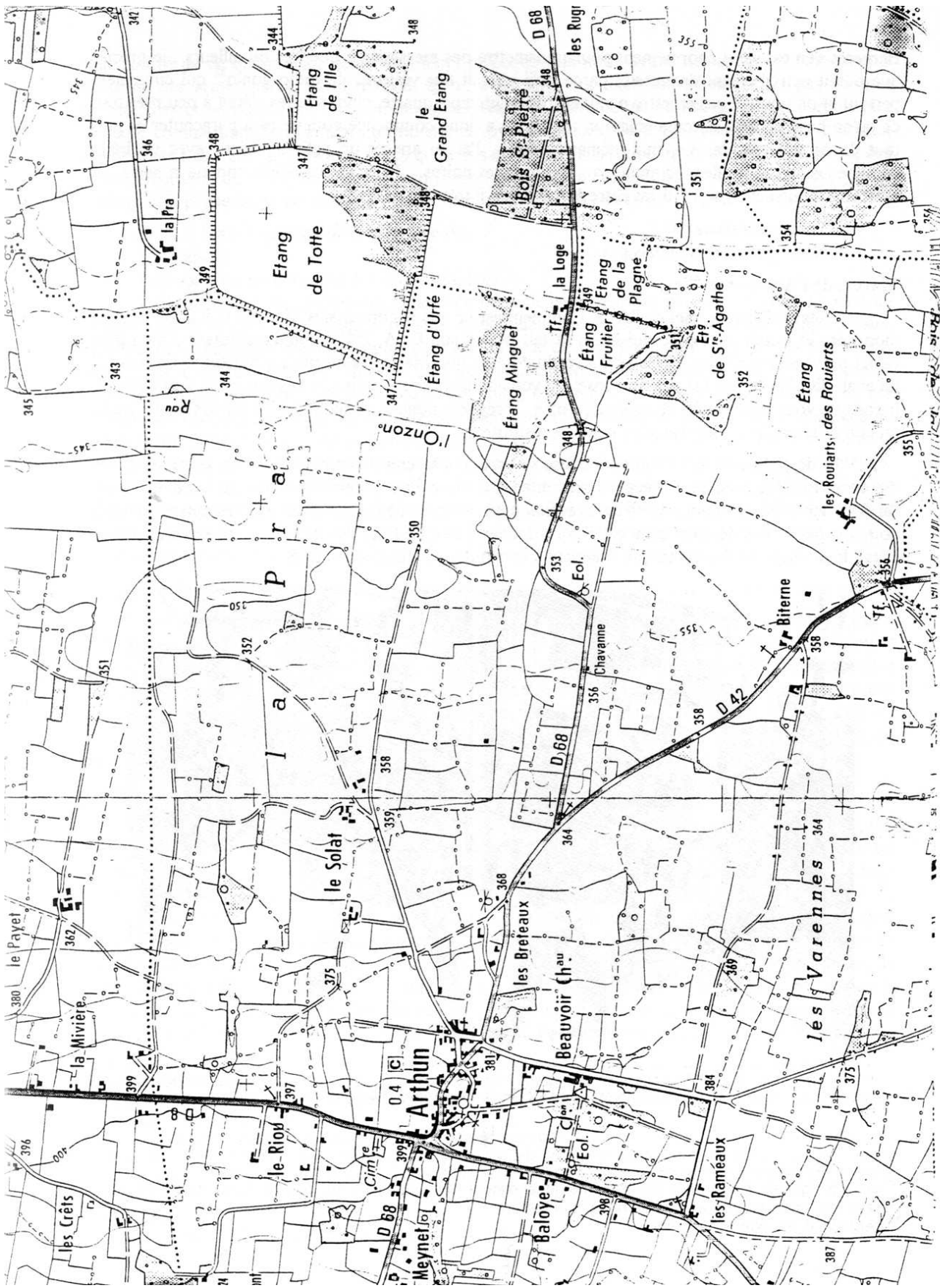
Et de ça, Marey avait toujours conservé un bon souvenir de mon père et c'est comme ça qu'il est arrivé déguisé avec cet espèce de petit bonnet sur le crâne, il était vilain comme la bête ; alors, j'ai donc vu arriver ce petit monsieur, avec son petit béret, sa petite moustache et ses petites lunettes noires, il payait pas de mine mais enfin je l'ai reconnu tout de suite dès qu'il a eu ôté ses oripeaux et c'était le moment où il commençait vraiment à constituer les maquis de l'A. S.



En veste de cuir, le commandant Marey

<sup>32</sup> Voiture équipée d'appareils de goniométrie appliquée à la radio et qui par balayage angulaire était capable de repérer les émissions de radio clandestines.

<sup>33</sup> Certificat d'aptitude pédagogique.



— LES ETANGS —

C'est pour ça que je me suis occupée de l'Armée secrète plutôt que d'autre chose parce que ça a été les premiers maquis constitués ; alors, il m'a demandé deux choses ; il m'a demandé d'abord de persuader le plus grand nombre possible de garçons de ne pas partir au S. T. O.<sup>34</sup>, au service du travail obligatoire, et puis il m'a dit : "Il faudrait que tu me trouves une planque..."

Ce devait être en novembre 42, je vous préciserai pas le jour mais c'est plutôt entre le 15 et le 30 novembre qu'avant ; il voulait donc une planque pour pouvoir cacher éventuellement ces garçons ; alors je lui fais : "Ecoute, je vais... je te téléphonerai demain à Saint-Etienne et je te dirai oui ou non et puis tu reviendras et on ira voir la planque". Alors, je dis à Neufbourg : "Ecoutez, tant qu'à faire, on va peut-être pouvoir se servir de Biterne..."

### **Les munitions dans les étangs**

Car Biterne était vide, on l'avait vidée de ses armes à partir du moment où nous avons appris, le 8 novembre 42, que les Américains avaient débarqué au Maroc, en Afrique du Nord ; nous avons bien compris que cette zone serait forcément occupée, du moment que nous avons une frontière sur la Méditerranée ; alors dès le 9 novembre on a réuni les hommes ; c'est moi qui suis allée faire le tour pour demander de venir et on leur a dit : "Il faut débarrasser les armes, vous savez qu'il y a des armes à Biterne ! Tout le monde le savait à Arthun, tout le monde ! tout le monde ! tout le monde ! Personne n'en a jamais parlé... C'est même un miracle ; alors, je suis allée trouver Jean Merle, Michel, ++les deux Durand et le chef Alfred Petit ; alors Alfred Petit<sup>35</sup>, ça allait très bien parce qu'il se mettait en uniforme de gendarme et ça donnait toujours aux expéditions un petit air militaire qui était absolument croquignolet et nous avons passé la nuit du 9 au 10 et du 10 au 11 novembre à transporter ces huit cent mille cartouches avec des tombereaux munis de pneus, des chevaux et on a tout transporté dans le grand étang ; on a eu un froid épouvantable ! je crois que jamais de ma vie, je n'ai eu aussi froid, parce que je faisais le guet ; les hommes, eux, marchaient à côté des chevaux et moi, je surveillais parce qu'il y avait quand même le passage de la route, il fallait faire attention, hein ! c'était pas de la plaisanterie...

### **Les réfractaires au S. T. O. à Biterne**

A. C. : *Je suis surpris, quand on regarde les lieux sur les cartes, c'est la proximité des routes.*

C'est ça, c'est ça ! et ce qui était si important au point de vue parachutage, parce que ce réseau routier était magnifique ; alors Biterne était donc vide et on a dit, après tout, y'a encore des cheminées, ils peuvent faire du feu, par conséquent, ça peut être une première étape ; on verra après où on les mettra et Neufbourg m'a dit : "Ecoutez, puisque vous êtes déjà en rapport avec Marey, essayez donc de trouver une autre planque, parce qu'après tout ils vont peut-être être dix ou quinze". C'est qu'il en est passé des centaines ; ils sont arrivés de tous les côtés ; Saint-Etienne nous en a envoyés, Lyon nous en a envoyés, Chazelles-[sur-Lyon] ! bien entendu ! puisque mon père étant de Chazelles y avait des rapports... j'étais en rapport avec les gens de Chazelles ; alors tout ça a défilé et on pouvait pas les garder ; mettez-vous à la place de ces garçons, ils s'embêtaient comme des rats morts à Biterne, ils savaient pas quoi faire... c'était pas encore structuré, organisé du point de vue militaire ; alors, bien entendu, les filles d'Arthun savaient qu'il y avait des garçons à Biterne et ça a commencé à circuler ferme entre le village d'Arthun et Biterne ; on s'est dit, mon Dieu ! il y a eu des mariages bien sûr ! et oui des mariages et surtout des petits...

---

<sup>34</sup> Le Service du Travail Obligatoire créé en 1943 au titre de la relève ; un jeune Français part au S. T. O. , un prisonnier de guerre revient. Beaucoup de jeunes refuseront le S. T. O. ce qui fera grossir les rangs des maquis. Voir les travaux de Gérard Aventurier et Albert Cellier sur le S. T. O., *Village de Forez, Des instituteurs de la Loire au STO* ; tome II : *Des STO de la Loire dans la tourmente*.

<sup>35</sup> Alfred Petit : gendarme à la retraite au service du comte de Neufbourg et faisant partie du groupe de résistance.

GUY COURTIN  
DE NEUFBOURG



ALFRED PETIT



PETRUS DURAND

## La planque de Rochefort

Alors on s'est dit... non ! on ne peut pas laisser comme ça... alors, j'ai été, ici, trouver un vicaire, en ce temps-là on disait un vicaire encore, qui était à Feurs, un bon gros, avec de bonnes grosses joues, des cheveux frisés ; je savais qu'il était originaire de la montagne et c'est pour ça que je suis allée le trouver ; alors il m'a dit : "Oh, ben ! je marche tout de suite, je vous trouve une planque ; écoutez, je suis de Rochefort<sup>36</sup>, à Rochefort, y'a pas de route pour aller à Rochefort, beaucoup de maisons sont inhabitées, moi y'a la maison de mes grands-parents des deux côtés ; on peut très bien vous débarrasser d'autres maisons, on peut vous loger cinquante ou quatre-vingts types."

Et alors, en effet, on les a fait monter là-haut ; ils n'ont jamais été pris ; un jour, il y a eu une expédition de la Milice mais naturellement, de Rochefort, ils ont vu grimper les types de la Milice, ils se sont barrés dans les bois, ils n'ont jamais été pris.

A. C. : *La Milice qui venait d'où ?*

- La Milice venait de Montbrison !

- Aidée par des gens de la région de Boën ?

- Absolument pas ! Absolument pas ! Parce qu'à cette époque-là, c'était donc en 43, fin 43, l'automne 43, B... n'était pas encore là aussi... il était déjà en action mais petitement, par la bande ; il n'aurait pas osé faire ce genre de truc ; alors, ils se sont sauvés et puis, ensuite, on les a fait partir au maquis de Bousolette, dans la Haute-Loire, et puis ensuite, ils sont tous rentrés dans la première Armée française ou bien d'autres, comme ceux de Chazelles, ont pris le maquis, aux environs de Chazelles ; ils se sont très bien battus d'ailleurs...

## La discrétion des villageois

A. C. : *Y'avait-il C., L..., tous ceux-là ?*

- Ah bien sûr ! bien sûr ! Tous ceux-là y étaient et ils ont aidé et il y avait aussi une chose... il faut reconnaître à tout ce groupe d'Arthun, de Boën, personne n'a parlé et dites-vous bien que ça c'est extrêmement rare parce que ceux qui parlaient dans la Résistance, alors nous pouvons être fières, c'est pas les femmes, les femmes parlaient pas, contrairement à ce qu'on peut croire en disant que les femmes sont bavardes, c'était des hommes qui parlaient, et pourquoi ? parce que, rappelez-vous en ce temps-là, il y avait des jours sans alcool et des jours avec ; alors, un petit coup de canon dans le nez, vous en aviez qui parlaient...

A. C. : *Vous n'avez pas eu, cependant, quelques ennuis avec un jeune ? Est-ce qu'il n'avait pas eu quelques vellétés... ?*

- Alors, on a eu plusieurs embêtements ; moi le premier embêtement que j'ai eu, ça a été en 42 parce que les fameux prisonniers gaullistes dont je vous ai parlés, le premier groupe, nous l'avons fait évader le 2 décembre, Austerlitz, noblesse oblige<sup>37</sup>, le 2 décembre 42, du château de Gannat qui était la prison et bien entendu, les services du grand pénitencier qui étaient à Vichy et qui étaient des gens pas tendres, je vous prie de croire, savaient bien que j'écrivais à ces prisonniers et, immédiatement, ordre a été donné à la gendarmerie de Boën, encore, de venir faire une perquisition chez moi et les gendarmes de Boën m'ont fait prévenir par Durand : "Vous direz à mademoiselle Gonon qu'on doit aller perquisitionner chez elle, en principe demain matin, pour trouver des papiers comme quoi elle serait mêlée à une évasion de malfaiteurs qui étaient à Gannat ; alors dites bien à Mademoiselle Gonon que si elle a des papiers, il faut qu'elle brûle tout, mais nous on n'arrivera pas avant onze heures !" C'est admirable...

A. C. : *Alors Breteaux, qu'est-ce que ça vous dit les Breteaux ?*

<sup>36</sup> Rochefort : village de la montagne, aux environs de Boën, dont l'accès était difficile.

<sup>37</sup> Austerlitz, en Moravie, Napoléon 1<sup>er</sup> y battit les Autrichiens et les Russes le 2 décembre 1805.



Les Breteaux c'était la ferme qui était... où était Durand, à l'époque, c'était là qu'il était et c'était très commode parce que, étant donné qu'il pouvait prendre une route ou une autre <sup>38</sup>, il pouvait aller prévenir très facilement et d'autre part, Durand, ça l'amusait énormément ; ce type qui était froussard comme pas un dans la vie normale a été d'un courage qu'on n'imagine pas et moi, je vous assure, je n'ai aucune espèce d'admiration pour ce que j'ai pu faire ; moi, ça m'amusait, j'ai eu l'impression de jouer aux gendarmes et aux voleurs, mais que des types comme Durand, des types comme Beau à Feurs, qui étaient peureux, qui tremblaient, j'ai vu Beau trembler en montant une mitrailleuse, qu'ils aient fait ce qu'ils ont fait en se donnant, comme ils le disaient eux-mêmes, des coups de pied au cul pour marcher, moi je trouve ça admirable...

A. C. : *Madame Durand avait un rôle d'intendante ?*

- Ah, bien sûr ! et puis c'était elle qui asticotait son mari s'il disait : "Oh là, là ! j'ai mal au ventre... j'ai pas bien envie d'y aller..." Elle lui disait : "Tu vas marcher... C'était une maîtresse femme [rires]."

### **Les para... pluies...**

A. C. : *Elle avait un rôle d'intendance... je crois, elle ?*

- Oui, oui ! et puis alors Michel aussi a été très, très bien, qui habitait Biterne ; alors lui, c'était un peu différent, il était marié, avait trois petites filles ; alors, en particulier quand il y avait les parachutages et que ça se passait à Biterne, ses gosses, ça les réveillait, les Anglais faisaient un boucan du tonnerre de Brest n'est-ce pas ?... Alors une nuit, ses gosses se sont levés en entendant ce boucan et ils ont regardé par la fenêtre :

- La mère : Crie pas !

- Les gosses : Papa ! Papa !

Papa n'était pas là, papa était en bas.

- "Maman, maman ! y'a des parapluies qui tombent ! y'a des parapluies qui tombent !

La mère : Malheureux, si tu dis qu'il y a des parapluies qui tombent, je sais pas ce que je te fais, mais je te fais quelque chose !

Les gosses n'ont jamais rien dit.

A. C. : *Le fils Durand ?*

- Lui était plus grand, lui, il savait mais il n'a jamais rien dit et le chef [Petit] n'a jamais parlé non plus, jamais, ni son fils, ils n'ont strictement rien dit et je précise bien que quand Neufbourg a été arrêté le 1<sup>er</sup> septembre 43, personne dans le village n'a parlé, personne ! pas même ceux qui étaient extrêmement pétainistes, comme était celui que nous appelons... X ; ils n'ont absolument pas parlé...

### **L'arrestation de Neufbourg**

A. C. : *Est-ce qu'on peut parler de l'arrestation de Neufbourg ?... Car il y a plusieurs versions.*

- Oui ! Alors là, c'est version garantie quand même. Y'a eu tout d'abord une, en liaison avec ce petit incident qui m'a concernée, nous avons eu à nous méfier d'un type qui s'appelait Alexinsky qui était russe et qui était commissaire de police à Montbrison, qui évidemment fouinait ; il est venu fouiner à Poncins également et il s'est arrêté chez la "cafetière" du village qui s'appelait Madame V..., la femme de l'ancien maire, et il a bu un café qui était de l'orge <sup>39</sup> et pas bon et il a commencé à l'interroger en disant : "Est-ce que vous connaissez...? Faut que j'aille rendre visite à une demoiselle qui travaille, elle fait des choses qui m'intéressent beaucoup, au point de vue Histoire... Mademoiselle Gonon, vous la connaissez ?"

<sup>38</sup> Fourche de la route : à gauche Sainte-Foy et à droite Sainte-Agathe.

<sup>39</sup> Faute de café - il était très rare car toutes les denrées étaient rationnées, on torréfiait de l'orge.



- Oh ! dit la mère V... si je la connais la Guite... je la connais bien... depuis toute petite, je la connais bien. Ah ! oui ! Elle habite pas loin, elle habite pas loin... elle habite chez ses parents, dit la mère V...

- Ah ! elle habite avec ses parents ! (comme s'il le savait pas) et y'çoivent beaucoup de monde ?

- Monsieur Gonon est retraité, i'z'ont des amis qui viennent les voir...

- Non, c'est pas ce que je vous demande, dit Alexinsky... est-ce que mademoiselle Gonon reçoit beaucoup de monde ?

- Oh ! Oh ! je suis pas au courant, elle vit avec ses parents... peux pas savoir...

- Des hommes, est-ce qu'elle en reçoit ?

Et oui, parce que évidemment la Résistance ça se faisait pas avec des femmes, et la mère V..., alors là, a vraiment compris :

- "Oh ! Oh ! elle lui a dit, monsieur, si elle reçoit des hommes, c'est ben de son âge, vous savez ben !"

Et ça a été fait ; alors Alexinsky n'est pas venu me voir mais on en avait parlé ; j'en avais parlé surtout à madame de Neufbourg en lui disant : "Mais, Alexinsky, est-ce que c'est un nom polonais ? (Moi, j'avais l'impression que c'était un nom russe).

Elle m'a dit : "C'est sûrement un nom russe."

Et elle est allée, elle-même, au commissariat de police, à Montbrison, sous prétexte d'avoir perdu un porte-monnaie ou je ne sais quoi et Alexinsky a été épaté par madame de Neufbourg... C'est que... C'est qu'elle avait quand même beaucoup d'allure si elle avait la cervelle un petit peu bizarre... mais c'était une grande dame et ça avait beaucoup épaté Alexinsky qui nous a foutu la paix depuis ; il ne s'est plus inquiété ni de ce que je pouvais faire ni de ce que Neufbourg pouvait faire et s'il y a eu des dénonciations qui sont arrivées à Montbrison, il n'a jamais donné suite.

### **Le maquis dénoncé**

Alors autre chose qui nous avait inquiétés ; c'était aussi en 43, au mois de février 43 ; j'étais en rapport alors, déjà, avec le mouvement Libération ; Combat, Libération, tous les mouvements, on travaillait ensemble, en particulier à Saint-Etienne, avec Dora Rivière<sup>40</sup> qui est morte maintenant ; et Dora Rivière me téléphone un jour, vous savez, les transports Rivière... Elle pouvait téléphoner ; elle me dit : "Et ben, Mademoiselle, s'il vous plaît, le colis est arrivé à Saint-Etienne ; alors voulez-vous venir le chercher le plus rapidement possible" ; alors, on est allé à Saint-Etienne, à bicyclette, hein ! et elle m'a dit : "Ecoutez ! je viens d'avoir un renseignement par le capitaine Vigneron, qui était dans l'A. S. lui aussi, Allier, il y a un type qui a vendu votre maquis". Alors le type s'appelait L.... et il était parti au maquis à Saint-Nicolas-des-Biefs et à côté de ce maquis qui était un maquis communiste, on disait pas F. T. P.<sup>41</sup> encore [il y avait notre maquis].

A. C. : *J'aimerais que vous précisiez les différentes sensibilités.*

- On disait encore maquis communiste... F. T. P. ça a été au début de 44 en fait et à côté, il y avait notre maquis, un groupe de nos maquisards à nous qui étaient là et ce L. en a eu assez de ce maquis parce qu'au maquis communiste ou pas communiste, on leur faisait faire du maniement d'armes ; il s'est dit : "C'est pour ça que je suis venu ?... Je suis venu pour pas travailler en Allemagne... mais je suis pas venu pour manier les armes, m'en fous complètement, alors, je veux rentrer à Saint-Etienne" ; mais rentrer à Saint-Etienne, c'était dangereux pour lui parce qu'on aurait pu le vendre en disant qu'il était réfractaire et puis maintenant, il est là ; il avait peur d'être attrapé par les Allemands ;

<sup>40</sup> Dora Rivière, résistante chrétienne de Saint-Etienne.

<sup>41</sup> F. T. P. F, Francs tireurs et partisans français.

alors, il y est allé directement... à la Gestapo<sup>42</sup> et il a vendu notre maquis, pas le maquis communiste, bien sûr, puisque c'était le sien, mais le maquis d'à côté.

A. C. : *Il avait un nom de groupe ce maquis ?*

- Non ! non ! non ! les noms ont été donnés que tout à fait à la fin, ça c'était encore tellement clandestin ; on disait, il est allé à Saint-Nicolas-des-Biefs, il est à Saint-Nicolas-des-Biefs et puis c'est tout ; y'avait pas de groupes, c'est-à-dire, à partir du 14 juillet 44 en fait que les noms ont vraiment été donnés ; alors Neufbourg s'est caché tout de même, pendant trois ou quatre jours et il est parti chez Mademoiselle d'Havrincourt<sup>43</sup> et puis Vignerons m'a dit : "Ne vous inquiétez pas, ce L., j'en fais mon affaire" ; et on l'a descendu ; il a été tué d'une balle dans la nuque, dans un fossé, et puis ça y a été et personne n'a pleuré ; c'est ce qu'il aurait fallu faire pour Barbie ; je regrette, mais c'est comme ça qu'il aurait fallu traiter l'affaire ; bon ! alors ça c'était déjà la deuxième chose ; troisième chose qui était un petit peu grosse... Alors comment ça s'est passé l'arrestation de Neufbourg ? Il a certainement été vendu ! Vous dire par qui ? Est-ce que c'est la dénonciation de L. qui a suivi son cours et qui est arrivée en septembre, enfin avant septembre, fin août, à la Gestapo de Saint-Etienne ? Je peux pas vous dire... Est-ce que c'est quelqu'un d'autre de plus proche ? B... par exemple, c'est possible aussi ; je crois pas que ce soit R..., il était en cheville avec B..., ce qui était tout à fait étonnant d'ailleurs parce qu'il n'y avait rien à comparer, n'est-ce pas, les deux ; je ne crois pas que R... aurait fait cela parce qu'il connaissait Neufbourg ; c'est pour ça, je ne suis pas sûre, nous ne sommes pas sûrs que c'était B... qui ait fait ça ; alors l'arrestation ça a été très, très simple ; le 1<sup>er</sup> septembre, ils sont arrivés comme toujours, la Gestapo ne faisait jamais d'arrestations pendant la nuit hein !... contrairement à ce qu'on a dit, c'est pas vrai, c'était la Milice pendant la nuit mais jamais la Gestapo ; la Gestapo attendait que le jour soit levé...

### **Neufbourg paie de sa personne**

A. C. : *De toute façon, il n'y avait que deux mille cinq cents agents de la Gestapo en France.*

C'est ça ; je vous en donnerai une preuve dans un instant ; alors là, c'était bien la Gestapo, c'était le chef de la Gestapo de Saint-Etienne, le gros Albert avec Nowack et puis l'autre espèce de salaud qui avait la tête comme un furet ! qui sont arrivés à Beauvoir et là, je pense aussi, le portail était ouvert parce que Neufbourg allait partir faire sa tournée à cheval pour aller voir les vaches ; alors, il a été arrêté, il a fichu le camp dans l'allée qui longe le canal et naturellement on a tiré sur lui, on l'a pas atteint, mais Neufbourg n'avait pas vingt ans, il en avait cinquante... plus de cinquante<sup>44</sup>, alors il a été obligé de s'arrêter pour souffler et le gros Albert a sorti son pistolet, enfin le pistolet était déjà sorti et il lui a cassé la gueule ; il a eu trois fractures, une ici... une là... et une à la mâchoire, à coups de crosse de pistolet ; alors, il a été groggy, bien entendu ; on l'a emmené dans une voiture, il s'est installé comme une masse et on l'a transporté à Feurs ; bien ! à l'hôtel du Parc, chez Sonnet ; et puis l'après-midi, nous avons rendez-vous chez Georges Guichard ; Perroy était là, il était encore en vacances et nous devons travailler pour mettre au point la deuxième table des tomes des *Chartes* ; alors j'arrive à bicyclette, on avait rendez-vous ; Neufbourg devait arriver vers deux heures et demie ; moi j'arrive à deux heures et quart et en arrivant au pont de Feurs, je rencontre un de nos hommes de Feurs, Rollot, qui me dit : "Christine, Christine"<sup>45</sup>, en regardant en l'air pour n'avoir pas l'air de me parler, Neufbourg a été arrêté ce matin par la Gestapo !

- Ah, ben ! je lui dis, je te remercie, moi je file !

Alors je suis arrivée chez Georges Guichard, je dis : "Ecoutez ! y'a Rollot qui vient de m'apprendre que le Sire avait été arrêté, nous l'appelions le Sire, c'était son nom des Chartes, nous l'appelions comme ça... alors Guichard dit :

- Je vais téléphoner à madame de Neufbourg pour savoir.

<sup>42</sup> Gestapo : Geheime Staatspolizei, police secrète d'Etat , une des deux sections de la police allemande de 1936 à 1945.

<sup>43</sup> Mademoiselle d'Havrincourt, résistante de la région de Pommiers.

<sup>44</sup> Neufbourg, né en 1887, avait 57 ans en 1944.

<sup>45</sup> Christine, nom de Marguerite Gonon dans la Résistance.

Alors, en effet, il téléphone, le 66 à Boën et madame de Neufbourg répond :

- Non ! Non ! Oncle Georges, je vais chez Marguerite, non ! non ! non !

Alors on a compris qu'il y avait quelque chose ; je suis rentrée chez moi ; madame de Neufbourg est arrivée conduite dans le gazogène par Durand d'ailleurs ; alors, elle m'a expliqué, elle m'a dit : "il a été arrêté ce matin et je sais pas où il est , paraît qu'il est à Feurs, il faudrait que vous alliez voir..." Et au moment [rires] où madame de Neufbourg était là et Durand aussi, est arrivée une voiture venant du village chez moi et Durand dit : "C'est la voiture de la Gestapo, alors on doit venir arrêter mademoiselle Gonon ! Sûrement !"

La voiture s'est arrêtée devant la maison et le conducteur qui était le gros Albert, je l'ai su après, qui était à la Gestapo, a demandé quel était le chemin pour aller à Montbrison ; ah ! je vous assure que ce jour-là, j'ai eu peur [rires].

### **Marguerite Gonon à la Gestapo à Saint-Etienne**

Bien ! Alors le lendemain, je suis allée à *l'Hôtel Moderne* qui était le siège de la Kommandantur<sup>46</sup>; je savais pas où était la Gestapo, personne ne le savait.

A. C. : *Mais il avait déjà été transféré à Saint-Etienne ?*

- Quand il a été transféré... je suis allée le voir, le soir, à Feurs, et il m'a dit en patois, ce qui m'a servi : "Deman, vé Santienne".

### **Marguerite Gonon parlemente**

Demain à Saint-Etienne ; alors j'ai compris et l'après-midi donc, je suis allée... j'ai été à la Kommandantur et là, ça a été très curieux, parce qu'à la Kommandantur, je suis allée comme une furie dans le bureau du colonel et... et... j'ai dit : "Colonel, y'a eu une arrestation ce matin et je viens vous demander des renseignements..."

J'aurais giflé le colonel, il aurait pas été plus stupéfait ; il a fait sortir les deux officiers qui étaient avec lui, il a pris le téléphone, il l'a débranché, il l'a mis par terre et il m'a dit : "Ce n'est pas nous, Madame, les arrestations ; nous, nous sommes des militaires, l'arrestation dont vous parlez a été faite par la police allemande ; Madame, ne dites jamais Gestapo quand vous en parlez, vous dites police allemande, ça leur fait plaisir ; Gestapo, c'est une injure... pour nous aussi, alors ne dites pas Gestapo..."

Alors, il m'a dit :

- Vous voulez aller à la Gestapo ?
- Oui, je veux aller à la Gestapo !
- Beaucoup de courage pour vous Madame.
- Je veux aller à la Gestapo, où est-ce que c'est ?
- C'est le Nouvel hôtel, à côté de la gare.

Alors, je suis allée au Nouvel hôtel, je savais pas ce que j'étais ; alors, j'ai grimpé, puisque la sentinelle m'a fait signe de monter et puis je suis arrivée dans un bureau comme une bombe et là, j'ai dit : "Vous avez arrêté, ce matin, le comte de Neufbourg, je suis sa secrétaire..." C'est pas vrai, ça n'a aucune espèce d'importance et je veux dire ce que je sais, moi, à propos de cette arrestation... et l'imbécile qui était là, qui était Nowack m'a dit : "Heu !... Le chef n'est pas là, M. Albert n'est pas là et Armand Bernard non plus."

Armand Bernard, c'était Neuman ; il se faisait appeler Armand Bernard parce qu'il ressemblait à l'acteur Armand Bernard d'une façon frappante ; enfin, on aurait dit véritablement des frères jumeaux ; je dis :

- Moi, ça m'est égal, moi, je reste là, je veux dire ce que j'ai à dire.
- Mais on peut pas vous garder !

---

<sup>46</sup> Etat-major de la place.

MARIUS DURAND



PIERRE MERLE



JEAN MERLE



CHARLES MICHEL



CLAUDE MICHEL

Je dis : "ça, je m'en moque, je resterai là !" Alors, ils se sont consultés, les uns, les autres puis ils m'ont dit : "Donnez-moi votre numéro de téléphone, on vous rappellera". Alors, j'ai donné le 66 à Boën, qui était le numéro de Neufbourg car madame de Neufbourg m'avait dit : "Moi, je ne veux pas rester toute seule, revenez Marguerite, je serai plus tranquille, si vous êtes avec moi ! "Je connaissais Mme de Neufbourg, bon, très bien, d'autant que c'était une révélation pour elle ; elle ne savait pas que son mari faisait de la résistance pas plus qu'elle ne pensait que j'en faisais moi-même ; on s'était bien gardé de lui dire quoi que ce soit et en effet, le soir, la Gestapo téléphonait : "Ici, police allemande, y'a une dame qui est venue, est-ce qu'elle peut venir demain matin, à 9 heures ? On la recevra avec plaisir."

Alors, en effet, j'y suis retournée le lendemain matin ; vous pensez bien que nous avons mis notre scénario au point avec Neufbourg parce qu'on savait bien que si l'un de nous était arrêté, les autres ça suivrait, heu ! heu ! si ça s'arrête, si c'est Gonon qui est arrêtée, ça sera Neufbourg qui sera arrêté, si Neufbourg parle, ça sera Durand qui sera arrêté et puis Michel et puis le Chef etc. Alors on avait mis au point notre petit scénario qui était le suivant :

- Vous avez arrêté M. de Neufbourg sur une fausse dénonciation ; on vous a dit que M. de Neufbourg avait des armes, mais la Kommandantur allemande est venue le 14 novembre 1942 vérifier s'il y avait des armes et la Kommandantur n'a rien trouvé... (effectivement, on les avait promenés mais ils n'avaient rien trouvé et pour cause, ils ne pouvaient pas trouver les armes dans les étangs)... or si on vous dit ça c'est parce qu'effectivement M. de Neufbourg a été armé en 1936 au moment où il y avait des gens, imbéciles oui, vraiment, qui avaient parcouru les campagnes, à Montrond, par exemple, en disant : "Et on foutra le feu à vos récoltes !"

Vous savez, c'était des mineurs ou des gens qui étaient en grève, des pauvres bougres et qui étaient venus menacer les paysans ; alors à ce moment-là, oui ! en 1936, on a été armé, on a été armé pour ne pas se laisser avoir par des gens qui voulaient mettre le feu aux récoltes et aux moissons mais armé depuis [?] mais où est-ce qu'on les aurait pris les armes ? Bon !

### **Déclarations concordantes**

- Mais, vous êtes sûre que vous n'avez jamais parachuté ?

J'ai dit : "Parachuter ? Mais parachuter comment ? Qui ? Qui serait venu parachuter ? Qui ? Comment est-ce qu'on aurait fait pour parachuter ?" (Vous savez il n'y a rien de tel qu'une femme qui ment pour convaincre ses juges et celui qui m'interrogeait, qui était Neuman<sup>47</sup>, m'a dit : "C'est magnifique ! vous dites la même chose que M. le Comte !..." (ça m'aurait étonnée que je n'aie pas dit la même chose).

Alors j'ai dit :

- Bon ! ben, je reviendrai demain ! Est-ce que je peux venir pour lui apporter quelque chose à manger, parce que vous devez pas lui donner beaucoup à manger !

Alors, il s'est mis à rire :

- Non ! on le nourrit pas avec du gâteau.

J'ai dit :

- J'apporterai du gâteau, alors à demain !

- Vous me donnerez peut-être un bout de gâteau ?

- Ah ! je dis, si vous renvoyez le comte de Neufbourg, je donnerai du gâteau !

Et toutes les fois, ça a recommencé pendant dix-sept jours.

A. C. : *Vous montiez en camion, je crois...*

- Bien sûr, on n'avait que le gazogène, je pouvais quand même pas monter à bicyclette ; alors Durand allait se garer un petit peu plus loin et il attendait que je sois revenue de faire mes frasques ; alors tous les jours, j'y suis allée et tous les jours, ils répétaient la même chose ; ils m'ont montré les photographies de sa femme etc. et j'ai vu Barbie parce qu'un jour, il était venu à Saint-Etienne et

---

<sup>47</sup> Neuman : un des responsables du S. D. (service de renseignements allemand) de Saint-Etienne.

Barbie était à Lyon, et Saint-Etienne n'était qu'une vague succursale et c'était Neuman qui m'a accueillie comme toujours parce qu'en ce temps-là, j'étais encore fraîche et guillerette ; il voulait absolument que j'aille dans le cinéma avec lui... oh ! bien sûr, j'y serais allée... J'y suis pas allée mais enfin, ça lui faisait plaisir à cet homme ; bien ! et le jour où Barbie était là, je me rappelle ses yeux et ça les yeux, je les reconnais... c'est sûr et il m'avait fait signe, Neuman, en me disant : "Attention ! parce que ce monsieur-là, il est très méchant... faut rien dire devant lui !... jamais ! jamais !"

Bon ! C'est comme ça que j'ai connu Barbie.

### **Le niveau des étangs baisse, les caisses de munitions apparaissent...**

Alors je suis retournée, pendant dix-sept jours consécutifs et puis j'ai eu un sale embêtement parce que c'était une année de sécheresse et les caisses de munitions commençaient à apparaître dans l'étang ; alors, j'ai fait vider l'étang qui était au-dessus, recouvrir, et puis je suis allée à Saint-Etienne et j'ai dit à Neuman :

- Est-ce que je peux envoyer une lettre à M. de Neufbourg ?
- Vous voulez écrire à M. le comte.

J'ai dit oui.

- Je veux lui dire que sa femme va bien !

Alors, en effet, j'ai écrit en lui disant : "Madame de Neufbourg va bien, soyez rassuré ; les vaches vont bien aussi ; tout se passe bien dans les prés ; j'ai été un peu ennuyée à cause des étangs ; alors, j'ai fait vider, elles ne montreront plus leur dos, tout ira bien, la pêche sera bonne." Et puis j'ai donné ça à Neuman en lui disant : "Bien, vous lui ferez passer".

- Oh, mais ! il m'a dit, je vais lui faire passer tout de suite !

Il a pris sa voiture, il est allé à la caserne Grouchy<sup>48</sup> [rires], il a porté ça à Neufbourg en lui chantant la Marseillaise ; Neufbourg a dit : "Il faut bien remercier Mademoiselle la secrétaire" [rires]. Alors, il m'a dit ça, il était tout content ; et puis à partir du dixième jour, à peu près, où Neufbourg a été arrêté, il a commencé, Neuman, à me dire : "On va vous rendre bientôt Monsieur le comte de Neufbourg..."

### **Neufbourg a été torturé...**

J'ai dit :

- Oui, oui ! vous attendez que ça se voit moins ce qu'il a sur sa figure...

Il m'a dit :

- Vous savez qu'il....
- Ben ! Je dis oui parce que je l'ai vu à Feurs.

Je l'ai pas reconnu, ce qui est vrai ; si Neufbourg n'avait pas siffloté, ne m'avait pas dit "Demain attention !" j'aurais pas reconnu ; il avait une tête comme un seau, mais positivement de cette dimension, complètement violet parce que en outre, il l'avait torturé ; je vous dis pas des tortures comme Jean Moulin, mais enfin, il était tombé sur le plancher de la petite chambre où on l'avait mis et pour l'interroger, on le réveillait à coups de pied dans le ventre, à coups de botte et si ça allait pas assez vite, parce qu'il était bien groggy ; alors quand même les petits bouts de bois sous les ongles, ça, ça a bien marché et puis les doigts dans les yeux, alors ça également ça vous réveille un homme ; enfin, il n'a pas parlé, il n'a rien dit ; là non plus je crois qu'on ne peut pas préjuger parce qu'il y a des gens qui parlent sous la torture, ça c'est bien évident ; alors au bout de dix-sept jours, on la relâché et ils nous ont fait le coup, ils nous ont dit : "Ah oui ! mais y'a pas la valise, parce que j'avais apporté du linge dans une valise ; on a oublié la valise à Grouchy, vous voulez bien venir la rechercher tout à l'heure ?"

Alors j'ai dit : "Mais oui, on va aller la rechercher."

---

<sup>48</sup> Grouchy : caserne située à Saint-Etienne, quartier de la Terrasse, sortie nord.

Et nous sommes allés la rechercher ; j'ai dit à Neufbourg : "Il faut que vous veniez avec moi, parce que si vous ne venez pas, ils penseront que vous avez foutu le camp, donc que vous avez quelque chose à vous reprocher !"

Alors nous sommes remontés tous les deux à la Gestapo et Neuman en a profité pour me dire : "Il faut revenir me voir..."

- Ah, bien ! j'ai dit... bien sûr que je reviendrai.
- Mais il faut nous apporter le petit chien.

Y'avait un petit chien qui était né à Beauvoir et il l'avait vu quand ils avaient arrêté Neufbourg ; ce petit chien était marron, une chemise brune comme eux .

- Alors, si vous donnez le petit chien, alors oui, on fera rien à M. le comte, jamais !

### **Le petit chien fait acte de résistance !...**

Alors je suis revenue le lendemain, avec le petit chien, à la Gestapo et ce petit chien a eu la bonne idée de pisser sur le tapis du bureau ; il [Neuman] était tellement content que j'ai cru qu'il m'embrassait pour me remercier de ce cadeau ; y'a pas eu d'interventions autres que mes visites tous les jours ; alors, nous nous sommes beaucoup inquiétés de savoir pourquoi. En fait d'intervention, tous les gens d'Arthun ont signé une pétition qui avait été mise en branle par l'abbé Rolly, par le curé qui était pourtant pétainiste, pour demander que M. de Neufbourg soit relâché parce que c'était lui qui occupait les gens de la commune etc. et l'abbé Rolly est venu apporter cette pétition avec tous les noms, à Mme de Neufbourg et Mme de Neufbourg m'a dit :

- Qu'est-ce qu'on fait de cette pétition ?
- Ben ! J'ai dit, c'est très simple, je la prends et demain, je la monte aux gens de la Gestapo.

C'est ce que j'ai fait ; j'ai monté cette pétition aux gens de la Gestapo ; inutile de vous dire qu'ils ont rigolé en disant : "Qu'est-ce que vous voulez que ça nous fasse ; les gens d'Arthun, c'est des paysans, on les connaît pas, reprenez votre pétition !"

Et la pétition, je l'ai reportée à Neufbourg, ça lui a fait grand plaisir de la voir quand il a été relâché ; l'idée que tous les gens d'Arthun avaient signé pour qu'il soit libéré ; mais elle n'a jamais été envoyée nulle part ; alors il y a eu aussi la version... c'est le maréchal Pétain qui l'a fait... c'est absolument pas vrai ; n'oubliez pas que Neufbourg n'avait pas voulu recevoir le maréchal Pétain ! Par conséquent, le maréchal Pétain ne serait pas intervenu ; d'autre part il aurait fallu qu'il y ait un intermédiaire entre Neufbourg, enfin l'arrestation et le maréchal Pétain, le seul intermédiaire ç'aurait pu être le général Boucherie que nous avions mis au courant de l'arrestation de Neufbourg ; il l'avait su et il avait dit : "Il est inutile de tenter la moindre démarche par Vichy, ça ne servirait qu'à une chose, à l'enfoncer, au contraire ; il faut surtout ne pas faire ça !"

Nous avons eu l'explication un peu plus tard, en 1944, ce devait être au mois de mai ; j'étais aussi à Beauvoir, on avait fini de travailler, je reprenais ma bicyclette et je partais ; nous avons vu arriver B...<sup>49</sup> ; B... s'est arrêté devant le portail de Beauvoir et a dit, s'adressant à Neufbourg qui venait avec moi pour m'ouvrir le portail et le refermer après, parce que le portail restait fermé depuis l'époque où il avait été arrêté ; B... nous a dit textuellement, a dit à Neufbourg textuellement ceci : "M. le comte, y'a Neuman, vous savez qui c'est M. Neuman, qui vous fait dire qu'il est pour les "Bons".

Alors, on s'est demandé ce que ça signifiait ; moi, je suis repartie à bicyclette, Neufbourg est resté à Beauvoir et le lendemain... :

- Mais qu'est-ce qu'il a voulu dire B... ?

---

<sup>49</sup> Milicien de Boën.

Et nous avons compris au moment où il y a eu le putsch<sup>50</sup> contre Hitler ; or Neuman était...

A. C. : *Juillet 44...*

- Juillet 44 et c'est ce qui a fait la confusion ; Neuman était juif et s'était camouflé dans la Gestapo... mais il était juif et il n'est pas mort aux camps lorsque la Gestapo de Saint-Etienne a fichu le camp, il a été tué au pont de la Bachasse à Lorette ; voilà ! alors c'est ça qui est l'explication et l'explication est en effet la suivante : Neuman qui était certainement, en 43, au courant du putsch qui se montait contre Hitler s'est dit : "J'irai me réfugier, si ça chauffe, à Beauvoir, chez Neufbourg". C'est pour ça qu'il était pour les "Bons" et que B... comprenait pas ce que ça voulait dire. Enfin, "M. Neuman, Armand Bernard, il vous fait dire qu'il est pour les "Bons", ça n'avait aucun sens, mais on a compris au moment du putsch et d'ailleurs au moment du débarquement<sup>51</sup>.

### **On met Neufbourg à l'abri**

Alors là aussi, avec les amis qui étaient dans la Résistance ici et [?] on a dit : "C'est dangereux de laisser Neufbourg le jour du débarquement parce qu'on savait qu'il y avait un débarquement, on peut pas le laisser en liberté ; qu'est-ce qui va se passer ? Il va être coincé tout de suite comme otage".

On pensait qu'il y aurait des otages et il était normal qu'on pense ainsi, d'ailleurs ; alors un bon ami, à Feurs, qui était le docteur Heyraud, chirurgien dit : "Ecoutez Mademoiselle, c'est très simple, on va faire quelque chose de fumant avec Neufbourg ; les Boches l'ont tapé dans le ventre quand il était en taule et naturellement ça lui a mis le foie dans un sale état".

Et ça avait déclenché - je vous demande bien pardon, on ne parle pas de ce genre de choses mais il faut en parler - des hémorroïdes et qui le faisaient abominablement souffrir ; alors il en avait parlé au chirurgien à Feurs et le chirurgien à Feurs me dit : "C'est un coup fumant, on va lui dire qu'on est obligé de l'opérer des hémorroïdes puisqu'il ne peut pas garder ça ; il pourrait très bien le garder, ça a aucune importance, on va lui dire qu'on sera obligé, que je serai obligé de l'opérer et quand il y aura le débarquement et ben, on le mettra au frais à la clinique !"

Alors je dis :

- C'est bien joli, le débarquement... ?

### **Marguerite Gonon apprend la date du débarquement**

Mais il me dit : "Vous n'avez qu'à vous en occuper, vous connaissez assez de gens de la Résistance, allez vous occuper de savoir quand aura lieu le débarquement".

Bon ! Alors, j'ai fini par savoir la date parce que j'étais en rapport avec l'A. S. de l'Allier et avec les deux chefs de l'Allier le colonel Colliou<sup>52</sup> qui était un ancien chasseur à pied et le colonel Zeller pas celui..., c'était le frère de l'autre Zeller<sup>53</sup>, ça a été dramatique, bien entendu, comme toujours, on se prenait un peu au sérieux dans ce cas-là ; alors ils m'ont dit : "On veut bien vous donner la phrase qui indiquera que le débarquement va avoir lieu, mais ça, il faut absolument pas le dire, à personne, ça absolument pas".

Alors, on m'a fait jurer solennellement ; j'ai juré solennellement et j'ai eu la phrase du débarquement, alors, ça allait très bien...

A. C. : *Vous pouvez préciser... ?*

- Oui... "Le renard aime les raisins"... alors "Le renard aime les raisins"... très bien et je savais, nous savions enfin ; on m'avait dit que ce serait au mois de juin 44 ; oh ! c'est pas bien malin,

---

<sup>50</sup> Hitler, en juillet 44, est victime d'un attentat à la bombe de la part de certains de ses officiers.

<sup>51</sup> Débarquement allié en Normandie, le 6 juin 1944.

<sup>52</sup> Colonel Colliou, chef de l'A. S. de l'Allier.

<sup>53</sup> Chef de l'O. R. A. pour la région des Alpes.



pleine lune ! Alors à partir... la pleine lune étant le 6 juin, à partir du 2 ou 3 juin, on pouvait s'attendre...

### **Le docteur Heyraud entre en scène**

Alors, le docteur Heyraud est venu voir un jour Neufbourg et Neufbourg était étendu sur un canapé où il devait faire son ronron, il devait faire sa sieste et le docteur Heyraud, avec sa voix de canard, lui dit :

- Mais qu'est-ce que vous faites, sire, vous êtes sur le canapé ; vous êtes malade ?

Et Neufbourg dit :

- Non, mais je me repose après avoir déjeuné, à midi.

- Ah, c'est vrai ! lui dit Heyraud, c'est vos histoires qui vous gênent, là-bas, en bas !

- Ben oui, dit Neufbourg, ça me gêne un peu...

- Et bien Marguerite, foutez le camp, je vais regarder ça.

Alors, je m'en vais naturellement et Heyraud regarde le corps du délit et dit à Neufbourg : "Vous pouvez pas garder ça, il faut que je vous opère tout de suite ; bon, écoutez : j'ai rien, y'a rien à la clinique en ce moment ; venez donc demain, on vous opérera" [rires].

C'est ce qu'on a fait [rires]... alors, il a été...

A. C. : *Il a été opéré effectivement ?*

- Il a été opéré le 4 juin [éclats de rires de Marguerite Gonon] et il l'a su qu'après ; écoutez, y'a eu une séance... enfin, ça n'a rien à voir avec la Résistance, mais quand il a su qu'il avait été opéré uniquement pour ça, écoutez... nous avons entendu une série de "sacré nom de Dieu ! de nom de Dieu ! de nom de Dieu ! Enfin très bien ; il a été débarrassé de ses hémorroïdes [rires] mais enfin, on l'avait mis au frais ; alors, pendant quinze jours, il n'est pas rentré chez lui et y'a pas eu de prise d'otages, il n'y a rien eu ; alors, ça s'est donc terminé glorieusement pour nous.

### **La Libération**

Mais le jour où la Libération est arrivée dans le département de la Loire<sup>54</sup>, alors ça, on a arrêté les frais, ça a été fini, on n'a plus rien fait ; naturellement, vous savez ce qui s'est passé à la Libération ? Je crois...

A. C. : *Il y a eu des règlements de comptes ?*

- Pas trop ! Pas trop ! Moi, le petit règlement de comptes à Poncins ; y'avait trois filles qui avaient un temps couché avec les Boches. Oh ! la ! la ! Il se trouvait que ces trois filles étaient trois filles d'anciens combattants ; ça la foutait mal bien entendu... dont le porte-drapeau des anciens combattants ; alors, le jour de la Libération, le dimanche qui a suivi, il y a eu un bal à Poncins, comme partout ailleurs ; et je vois arriver trois porte-flingues que je ne connaissais pas qui me disent [Marguerite Gonon imite avec une voix bien de chez nous] :

- Bonjour, Christine ! (bien sûr ; Christine, c'était elle)

- Bonjour ! vous vous promenez ?

- Oui, on vient tondre les filles !

Alors, je leur dis : "Attendez-moi deux minutes..."

J'ai été chercher le flingue personnel... J'ai dit :

- Vous allez me foutre le camp parce que si j'apprends que vous avez touché à l'une de ces trois filles, je vous connais, j'irai vous trouver à Feurs, soyez tranquilles, je vous raterai pas, parce que vous ne savez peut-être pas tirer vous ! Vous venez juste d'entrer dans les glorieux résistants de la dernière heure mais moi, je sais tirer et ça, je vous descends, vous avez compris".

Alors en effet, ils sont repartis en disant : "Ah ! bien ! C'était manière de plaisanter".

---

<sup>54</sup> La Libération du département de la Loire a lieu en août 1944.

Enfin, y'a pas eu d'autres règlements de compte ; le curé de Poncins a été arrêté par deux types, par deux types qui avaient la réputation d'être collaborateurs ; alors, il a fallu aller à Saint-Etienne pour les faire relâcher ; enfin, bien ! encore qu'il y en avait un qui avait du sang sur les mains, sans le savoir, mais on ne peut pas dire qu'ici y'a eu trop de règlements de comptes, comparativement à d'autres provinces...

### **Combien de parachutages ?**

A. C. : *Je voulais vous poser une question particulière... C'est une question de mathématiques ; il y a eu combien de parachutages à Beauvoir, un ordre d'idée simplement ?*

- Oh ! trois !

- Trois ?

- Trois ! Parce qu'après les terrains les plus commodes, à partir du moment où il y a eu vraiment structures, le S. A. P., Service Atterrissage Parachutages ; je vous signale que le chef du S. A. P. était le colonel Rivière (+ en 1998) qui est à Montagny...

- Il est toujours...

- Il est toujours à Montagny, oui, oui ; heu !... sa femme était originaire d'Auxerre et par conséquent les lieux de parachutage ça a été surtout la Franche-Comté et la Saône-et-Loire et beaucoup moins par ici ; y'en a presque plus eu ; il y en a eu à Chazelles, bien entendu pour des armes, y'en a eu également du côté de Saint-Martin-en-Haut, on a parachuté mais à Beauvoir... plus ; alors vous pensez bien qu'à partir de 43 ça a été fini, quand Neufbourg a été arrêté, il n'était pas question de venir parachuter ; alors, les armes, comment ça s'est passé finalement ? On en a fait deux paquets, un paquet pour l'A. S. de la Loire et un paquet pour l'A. S. de l'Allier, le colonel Colliou m'a fait envoyer de Vichy, s'il vous plaît, un camion on ne peut plus officiel "Ministère des armées" avec deux types habillés en "troubane", bien entendu en troufion qui m'ont pris sur la R. N. 89, à l'embranchement de Poncins ; alors, je les ai emmenés ; ils ont pris les armes et puis ensuite, ils ont filé dans l'Allier, et là aussi, les armes ont vraiment servi ; alors les vingt-cinq F. M. ça a été la même chose ; on en a donné la moitié au département de la Loire et l'autre moitié au département de l'Allier.

### **Jean Moulin unificateur de la Résistance**

A.C. : *Je voudrais vous interroger aussi sur les problèmes qu'il y a eu au niveau de l'unification des mouvements de Résistance. Il y a eu des problèmes entre F. T. P<sup>55</sup>, F. F. I. <sup>56</sup>, sur la position de chacun.*

- Alors... Oh !...

- Quel rôle ? Si vous voulez. Est-ce que vous avez eu des contacts aussi avec Jean Moulin qui était là pour unifier... ces mouvements ?

- Alors, je n'ai eu contact avec Jean Moulin qu'après son premier retour en France, quand il a été parachuté, où il n'était pas encore question, où il était simplement en mission pour voir quels étaient les différents mouvements et je l'ai rencontré 9, rue Mulet à Lyon, en présence de Morandat, et je l'avais trouvé d'ailleurs très antipathique, parce qu'il était avec son chapeau bien entendu et il avait un petit sourire ironique et il écoutait tout ce qu'on lui disait avec l'air de se dire : "Bien, bon !... C'est des histoires de nanas, ça !"

- Alors, je l'avais vraiment... je l'avais pas trouvé sympathique ; mais après non, parce que c'était vraiment au moment où il est venu pour unifier les mouvements de Résistance.

A. C. : *La création des M. U. R. <sup>57</sup> ?*

---

<sup>55</sup> F.-T. P. F. : Francs-tireurs et partisans français.

<sup>56</sup> F. F. I. : Forces françaises de l'intérieur.

<sup>57</sup> Mouvements unis de la Résistance c'est-à-dire "Combat", "Francs-tireurs et partisans" et "Libération" formant l'Armée secrète sous la responsabilité du général Delestraint.

- C'est-à-dire la création des M. U. R., fondre "Combat", "Libération", "Le coq enchaîné", tout ce genre de choses, c'était uniquement sur un plan politique au sens le plus élevé du terme bien entendu, moi, je n'avais pas à me mêler de ça puisque j'étais "Forces armées", F. F. C., "Forces Françaises Combattantes" ; alors, je n'ai absolument pas eu à me mêler de ça ; alors, pour nous, ici, dans le département de la Loire, à Saint-Etienne, ça a été probablement un petit peu différent ; mais ici, dans le Forez, dans toute la plaine, ça n'a pas fait un pli.

A. C. : *Pas de différence de répartition... au niveau des armes ?*

- Absolument pas, absolument pas ; voyez... y'avait le Groupe Ange qui était un groupe de l'Intelligence Service (I. S.), tout le monde...

A. C. : *Qui était le service d'intendance britannique.*

C'est ça ! Et alors là, c'était... c'était peut-être après coup, voyez-vous, qu'on s'en rend compte ; je crois que c'était ce qui fait la différence et qui continue encore de la faire maintenant c'est que nous n'avons pas été payés ; alors, il faut bien comprendre que ces gens qui avaient tout donné, il fallait bien qu'ils bouffent, le pauvre type, il fallait bien qu'il vive... par conséquent il fallait qu'il soit payé ; alors ça marchait tout seul avec les billets de banque ; avec les planches de la Banque de France qui étaient à Londres ; on leur donnait de l'argent comme on voulait, soit en livres, soit en dollars, soit en francs français, qui étaient vrais, qui étaient faux ; mais les autres y'en a eu qui ont été payés, ceux qui parachutaient ont été payés ; ça y'a eu des parachutages à Mornand, je veux pas donner les noms, mais là, ils ont été payés ; c'est une idée qui ne nous serait absolument pas venue, et alors tout ce groupe des environs de Feurs, tout le groupe de Chazelles, une partie du groupe de Montbrison, pas partout, tout ça n'a absolument pas été payé ; alors, c'est je pense ce qui fait un petit peu la différence comme à l'heure actuelle ; vous avez des gens qui ont commencé à faire de la Résistance en 1940, par pur hasard ; c'est pas que nous étions des héros plus que les autres, mais vous en avez qui ne se sont décidés qu'à partir de 42, à partir du moment du débarquement<sup>58</sup> et aussi à partir de ce moment-là, il n'était plus possible de se boucher les yeux en disant : "Mais on va les tromper les Allemands !"

Non ! parce que le gouvernement de Vichy, Pierre Laval, c'était peut-être très adroit, mais ils donnaient l'impression d'être totalement sous la coupe des Allemands ; alors, y'a ceux qui sont partis avant, y'a ceux qui sont partis après ; je parle pas de ceux qui sont partis en 1944 bien entendu, au moment... et alors, au point de vue clivage A. S./ F. T. P. ?...

### **Les diverses tendances**

Donc, nous connaissons l'A. S. tout simplement parce que c'était Marey et nous n'avons connu que l'A. S. Nous avons entendu parler des F. T. P. dans le département de la Loire, je dis pas... peut-être à Saint-Etienne, c'était différent mais on vivait assez cloisonné, hein ! on n'essayait pas de se connaître, parce qu'on savait qu'il valait mieux savoir moins de choses que d'en savoir trop, mais dans la plaine et à Roanne, nous n'avons entendu parler des F. T. P. qu'en mai 44...

- A.C. : *Une précision, F.-T. P. F. pourquoi ?*

- Alors Francs-tireurs et Partisans Français.

- Ce n'est pas ce que je vous demande.

- C'est Malraux

- Ah, d'accord !

- C'est Malraux, c'est Malraux qui a été à la tête des F.-T. P. F.<sup>59</sup> ; alors je crois qu'il y a eu un clivage très, très simple... c'était exactement la même optique au départ ; seulement Malraux était dans les Causses, dans le midi n'est-ce pas, dans le Limousin où on est plus rouge, entre guillemets, c'est uniquement... et nous ici vraiment...

---

<sup>58</sup> En mai et juin 1944.

<sup>59</sup> Malraux n'a jamais été à la tête des F.-T. P. F. bien qu'il ait été engagé politiquement aux côtés du parti communiste et qu'il ait participé, comme volontaire, au sein des Brigades internationales à la lutte contre les troupes de Franco entre 1936 et 1937.

- A.C. : *Malraux qui avait un passé... dans les Brigades... bien sûr...*

Ah, bien, bien sûr ! un passé de communiste... il était communiste<sup>60</sup> alors, très bien, et je dois dire que pour tous ceux que j'ai connus dans la Résistance, les choix politiques c'était **zéro** ! On a travaillé avec des socialistes, avec des communistes, avec des gens qui étaient des royalistes, aucune espèce d'importance, ça ne comptait absolument pas.

- A.C. : *Neufbourg, par exemple, qu'est-ce que c'était sa tendance ? Il était royaliste ?*

- Pas du tout ! Pas du tout ! Pas du tout ! C'était un conservateur révolutionnaire.

- A.C. : *Oui, parce que je vais vous parler de l'aspect révolutionnaire de Neufbourg ; après, je vous demanderai certaines choses.*

- C'était un conservateur révolutionnaire...

- *D'accord, il votait, disons, au centre, c'était un homme qui votait...*

- Hou ! non ! non ! il avait, il votait aussi bien à gauche qu'à droite.

- ? ? ?

- Ah ! non ! non ! Ca n'avait pour lui aucune espèce d'importance.

- *D'accord...*

- Et moi non plus, je vous avoue que ça n'avait aucune espèce d'importance ; bien entendu, à l'heure actuelle, j'ai l'étiquette gaulliste sur le dos.

- A.C. : *Oui, c'est pour ça que je voulais vous poser la question.*

- Comment voulez-vous que je ne l'aie pas ?

- *Voilà, c'est pour cela que je voulais vous poser la question.*

- Vous comprenez... la petite croix, c'est le général de Gaulle qui me l'a donnée, personnellement, alors quand même et puis enfin, il est venu quand même en 48 à Beauvoir...

- *Oui, voilà, j'allais vous en parler.*

- Alors, c'est justement parce que tout de suite après la Libération, ça a été fini, que nous n'avons voulu, pas plus Neufbourg que moi, pas plus que les autres, nous n'avons pas voulu nous mêler d'un mouvement politique quelconque, ni M. R. P.<sup>61</sup> ni U. D. S. R.<sup>62</sup>, ça nous intéressait pas, les Allemands étaient partis... bon ! C'était le but qu'on s'était fixé ; le reste... chacun reprenait ses convictions si tant est qu'il en ait eues ; moi, j'avais pas à en avoir puisque jusqu'alors on votait pas<sup>63</sup> les femmes, bon ! alors y'avait pas à en avoir...

**"Hitler avait une sale gueule"**

A. C. : *Comment ces tristes événements...*

- Hou ! Hou ! C'était vous savez... au départ, voyez-vous tout ça a commencé très loin, ça a commencé très loin avec Mussolini<sup>64</sup> en fait ; on admirait beaucoup Mussolini, faut pas oublier. C'était très bien et ce qu'il avait fait en Italie, c'était admirable... les trains arrivaient à l'heure et Hitler...

- Sur le plan agricole aussi...

- Mais bien sûr, il avait quand même réussi à galvaniser cette nation, c'était quand même pas mal et ce qu'avaient les Allemands, ce que Hitler a fait au départ, c'était par imitation de Mussolini ; alors que chez nous, on avait trop l'impression qu'il y avait des choses qui étaient... enfin un gouvernement toutes les trois semaines !... Ca finissait par devenir ridicule ; alors, bien ! on se disait : "Après tout, Mussolini, c'est pas si mal..." pas Hitler ! Hitler avait une sale gueule.

A. C. : *Oui, c'était quand même...*

- C'était un primaire.

- *C'était quand même un produit du suffrage universel*

<sup>60</sup> Malraux n'était pas membre du parti communiste.

<sup>61</sup> M. R. P. : Mouvement Républicain Populaire, représentant la démocratie chrétienne en France.

<sup>62</sup> U. D. S. R. : Union Démocratique et Socialiste de la Résistance (parti auquel a appartenu François Mitterrand).

<sup>63</sup> Les femmes n'auront le droit de vote qu'en 1945.

<sup>64</sup> Chef de l'Etat italien (1883-1945), fondateur du parti Fasciste en 1919 ; il s'empare du pouvoir en 1922 et s'engage avec Hitler en 1940.

- Oui, oui, oui ! Alors... et puis il y avait sans doute la fraternité latine mais je vous dis bien, tout de suite après la Libération... chacun a repris...

A. C. : *Il y avait 14-18 derrière quand même aussi.*

- Aussi, aussi ! alors, bien ! y'avait de nos amis qui étaient ici, les Bergeret<sup>65</sup> qui étaient M. R. P., y'en avait d'autres qui étaient U. D. S. R. et ... enfin on connaissait bien Claudius Petit<sup>66</sup>, ça allait tout seul, on connaissait bien Vial-Massat<sup>67</sup> ; y'avait pas, "bonjour mon vieux ! comment tu vas ? y'avait absolument pas de clivages politiques..."

### **De Gaulle à Arthun**

Alors ça s'est passé comme ça et aller demander quoi que ce soit à Paris, une place, monnayer sa Résistance, c'est une idée qui nous serait pas venue et c'est pour ça qu'on a eu la surprise, en 48, que le général de Gaulle a fait téléphoner à Neufbourg par Brouillet<sup>68</sup>, en disant : "le général de Gaulle voudrait vous voir, il va passer à Arthun."

Alors, je dis à Neufbourg : "Vous en avez de la chance ! Oh ! la ! la ! vous allez être obligé..."

A. C. : *C'était pas à l'occasion de la mort de sa fille ?*

- Peu après la mort de sa fille, peu après...

- En remontant du Midi, je crois...

- Il était, il allait chez sa nièce, Madame Bordiffe ; il en a profité, mais enfin, il a voulu s'arrêter et alors effectivement, il est venu, mais Brouillet a précisé dans un deuxième téléphone, justement : "Il faut que Marguerite soit là ! parce que le Général veut la voir aussi."

Alors, je suis allée à Beauvoir, bien entendu ; le Général est resté quarante-huit heures, il devait rester simplement vingt-quatre heures, il est resté quarante-huit heures et il nous a dit plusieurs choses. Neufbourg lui a dit : "Mais enfin, mon Général, les affaires, c'est pas brillant, hein !"

Et le Général lui a répondu, j'étais là, en lui disant : "Vous voulez dire que j'ai été mal entouré ? Vous avez raison ! Mais est-ce que vous êtes venu me voir, il faut que ce soit moi qui me dérange pour venir vous dire bonjour ; vous n'êtes pas venu à Paris ; si les gens qui ont fait vraiment de la Résistance et qui ont été propres étaient venus me voir, ça aurait peut-être tourné autrement".

---

<sup>65</sup> Bergeret : étudiant en médecine, chrétien engagé dans la Résistance.

<sup>66</sup> Claudius Petit : homme politique de la Loire engagé dans la Résistance.

<sup>67</sup> Théo Vial-Massat : militant communiste, chef des résistants F.-T. P. F.

<sup>68</sup> René Brouillet : secrétaire particulier du général de Gaulle, d'une famille forézienne originaire de Montarcher, fut aussi ambassadeur auprès du Saint-Siège.

## Bonjour, Général !

Ouf ! C'était terminé ! Pas tout à fait peut-être, mais la nuit noire était finie : Paris était libre ! Et nous, les simples résistants sans auréole - l'auréole, ça serait pour plus tard - nous étions tout de même bien fiers des chars de Leclerc ; des barricades un peu démodées certes, mais bien significatives, et de nos maquis.

La joie n'était pas sans ombres : les camps de déportation enfermaient toujours nombre de nos camarades de combat : Jean et les autres à Neuengamme, Georges et sa troupe à Buchenwald depuis 1942, Dora à Ravensbruck, l'abbé qui n'avait pas parlé..., le petit Montagne..., le ... Qu'ils étaient nombreux et muets ! Etaient-ils morts (oui, la plupart l'était) ?

Mais tout de même, cahin-caha, la vie reprenait ses droits : plus de bruit de bottes, plus de réunions couleur de muraille, plus de parachutages couleur de clair de lune. On voyait revenir les amis d'Angleterre : Morandat qui avait évité "Paris brûle-t-il", le petit Morandat si modeste ! Charles Henri, parti en pleine agrégation de lettres : colonel, tout simplement. Claude, condamné à mort avec ses compagnons ? Un poste de chef d'état-major ! Le pays leur devait bien ça !

D'autres ascensions, fulgurantes, nous laissaient perplexes : tel qui était en poste officiel à Vichy, pétainiste et décoré, s'était installé dans un sous-ministère ; tel autre, otage d'un groupe de maquis, avait précipitamment quitté cette honorable situation pour faire valoir ses droits dans la haute administration. Le paysage ne manquait pas de pittoresque avec, au bas de l'escabeau, les R. M. S., les résistants du mois de septembre. Pour qui avait l'humeur optimiste, le panier de crabes était réjouissant à contempler.

Le comte de Neufbourg et moi (nous avons "résisté" depuis le 12 juillet 1940, en cachant des armes ; pas un 22 long-rifle : c'était plus volumineux !) avons rejoint, dès fin août 44, les régions bienheureuses de l'histoire médiévale. Tout de même, Neufbourg avait accepté la présidence des syndicats agricoles du département. Non qu'il fût avide d'honneurs : mais les paysans avaient grand besoin d'un représentant de prestige : en dépit des multiples embêtements qui avaient été leur lot (réquisitions, contrôles tatillons sur les oeufs comme sur le beurre), ils étaient regardés de travers, accusés en bloc de marché noir dont les bénéficiaires emplissaient des lessiveuses (il n'y avait pas de lave-linge à l'époque !). La tâche de Neufbourg ne fut pas toujours facile et j'ai souvenir d'empoignades hautes en couleur avec le préfet de la Loire, communiste à cette époque.

Enfin, "marche que marche", comme disaient encore les paysans, le temps passait. L'offensive ultime en Alsace, les poches de résistance allemande ici où là, puis les orgues de Staline et les chars de Paton, la capitulation à Berlin, puis celle du Japon : cette fois c'était vraiment la paix.

Le général de Gaulle gouvernait à Paris ; lui non plus n'avait pas la tâche facile. Mais bien loin de l'agitation parisienne, nous étions persuadés, Neufbourg et moi, que le Général finirait par avoir raison : après tout, il avait "eu" Churchill qui était joliment coriace ! Eh bien non ! Il n'eut pas raison et commença ce que les journalistes appelèrent "la traversée du désert". Ce départ ne nous consterna pas ; simplement nous avons l'impression de vivre un temps mort, dont l'événement fut l'institution de la vignette pour les autos, "pour venir en aide aux personnes âgées" !

En Forez, le général de Gaulle avait de la famille : une nièce mariée à un ingénieur des mines, alors en poste au Chambon-Feugerolles, à la Malafolie. C'est d'ailleurs par l'intermédiaire de cette nièce que, dès novembre 1940, j'avais pris contact avec la soeur du Général.

Nous étions en 1948, nos *Chartes du Forez* avançaient sans heurt : lecture des documents, transcription, notes, des notes pléthoriques demandant des journées de recherches. C'est au cours d'une de ces recherches, un après-midi d'avril, que le téléphone sonna : "Ici le lieutenant-colonel de Bonneval. Le général de Gaulle compte aller voir sa nièce le... Il passera chez vous et vous demandera l'hospitalité".

C'était totalement inattendu et la nouvelle suscita tout de même une certaine agitation. Le Général venait sans suite officielle (le désert, voyons !) avec Bonneval, deux gardes du corps et le chauffeur. Bien : on pouvait loger tout ce monde. Prévenir tout de même la gendarmerie ? Pas utile. Mais Neufbourg eut une idée étrange : pour peu qu'il y ait fuite, il fallait prévoir un repérage de possibles "terroristes". Aussi la maison fut-elle illuminée par un très gros projecteur : un seul ! L'intendance devait suivre : le lit serait-il assez grand ? Vérifications faites, mètre en main. Que servirait-on à table ? Un gigot ? Oui, le Général aimait le gigot et madame de Gaulle aussi. Et comme dessert ? Si on lui donnait des ponchkis, ces succulents beignets polonais (le général de Gaulle avait été envoyé en Pologne comme attaché militaire en 1920) ? Va pour les ponchkis ! Le vin ? Un bon Fleurie, ce serait très bien. Et surtout, mon Dieu ! ne pas oublier, après le dîner, la tisane de camomille dont le Général était friand (quelle horreur !).

Ceci pour dire que nous étions fin prêts dès dix-sept heures. Pour une fois, Neufbourg n'avait pas les cheveux en bataille, Madame de Neufbourg était tout de bleu vêtue. Quant à moi, j'étais résolument "new look" - c'était le temps du new look... - un ensemble noir, jupe bien serrée et corsage à basques. Ce que j'étais distinguée !

La grosse DS noire<sup>69</sup> arriva, précédée de la DS des gardes du corps. Voir le général descendre de voiture était déjà un spectacle. Madame de Gaulle, comme son mari, était vêtue de noir - leur fille Anne venait de mourir. Oui : il était aussi grand que ça et le nez était bien celui que nous connaissions, alors que madame de Gaulle - qu'on n'appelait pas encore Tante Yvonne - avait de bien beaux yeux pleins de sourires. La conversation fut-elle difficile ou empreinte d'un amidon un peu raide ? Pas du tout ! Neufbourg se hasarda à remercier pour cette visite et eut cette réponse : "Il fallait bien que je vienne jusqu'ici puisque vous n'êtes jamais venus me voir à Paris... pour me demander une décoration ou une place". Nous fûmes ébahis par cette déclaration : comment ? se pouvait-il qu'on pût réclamer un bakchich pour avoir simplement, petitement, fait ce qu'on devait faire ?

Le Général nous expliqua longuement quelles luttes sournoises ou à couteaux tirés s'étaient déchaînées autour de lui, quelles pressions l'avaient fait longuement réfléchir et décider de s'en aller. Ce propos politique était donné d'une voix lente, un peu rocailleuse quand il allait dire - pardonnez-moi ! - une "vacherie". Je n'aurais jamais pensé pouvoir rire aussi franchement à ce qu'il racontait.

Domage : certains "étrillés" sont encore vivants, je ne peux donc pas vous faire de confiance ! Il parlait, en tout cas, avec une admiration rancunière de Churchill ; ils s'étaient mené la vie dure : "ma plus grosse croix, c'est la croix de Lorraine". De Roosevelt "par charité" il ne disait que fort peu de choses : "à notre première entrevue au Maroc, après le débarquement de novembre 42, j'étais espionné sans cesse". Staline ? Un tyran oriental, mais un chef de guerre. Du maréchal Pétain aussi il parlait, sans hargne, avec pitié et regret ; mais quant au "ramassis" qui avait grouillé à Vichy, il en faisait un constat glacé et sans ombre d'indulgence.

Il interrogea longuement Neufbourg (et madame de Neufbourg) sur la "participation" telle qu'ils la pratiquaient : les ménages d'ouvriers agricoles étaient logés, avaient à leur disposition non seulement un jardin, mais la tenue de deux, trois, quatre vaches selon l'importance de la famille, et chacun recevait une "participation" aux bénéfices (sur la vente des bovins ou des carpes).

<sup>69</sup> En fait, le général de Gaulle est sans doute arrivé, comme à son habitude, en traction avant. La DS n'est sortie des chaînes de Citroën qu'en 1955.

Les femmes pouvaient ou non venir travailler à la maison, sous protection sociale : évidemment, ce programme était plus facile à organiser avec quatre ou cinq ménages qu'avec les ouvriers de Renault... Madame de Gaulle voulait savoir s'il y avait une aide quelconque au moment d'une naissance, et si les parents étaient encouragés lorsque les enfants allaient au collège.

J'eus un moment de fierté et d'émotion : une petite croix de Lorraine, une petite décoration et une photo (gardée depuis 1940) à *M. G. une des premières, une des meilleures* : la photo m'a été volée... Madame de Gaulle parlait de sa vie à Londres, une vie plus que simple, du flegme des Anglais sous les bombardements et de la vie à Colombey : "je n'aime pas la vie officielle". Enfin, ce fut la fameuse camomille, puis le coucher, le gros projecteur allumé ; et, pour nous, une nuit de veille, avec Neufbourg qui faisait des rondes toutes les demi-heures.

Le lendemain matin, nos hommes étaient là : ceux qui, sans grandiloquence, parfois luttant contre la peur, nous avaient aidés à cacher puis à transporter les armes, à recevoir les parachutes, à veiller à la sûreté du maquis, de "notre" maquis : tous sont morts aujourd'hui ; mais pour tous ces braves, la poignée de main du Général et le "merci" qui suivit a été la meilleure des récompenses. Vinrent d'autres amis, eux aussi "résistants", et pas de la dernière heure. "On est bien chez vous ! Et ça ne sent pas la magouille ! Nous allons rester à déjeuner". Ce qui se fit (avec une carpe magnifique), avec le même ton de conversation aimable, un peu décousue. Il fallut bien se séparer, sans démonstration : une poignée de main, une vraie :

- Au revoir, Général !
- Faites un effort, venez à Paris, vous apporterez l'air frais du Forez.

La voiture, les voitures ont franchi le portail. Neufbourg a les paupières rouges, et je me sens bête comme tout...

**Marguerite Gonon,**

*Village de Forez n° 42,*  
avril 1990



## " J'ai jamais pu piffrer Georges Bidault "

On n'a pas très bien su que répondre et c'était au moment où ça ne marchait pas très bien non plus avec Bidault <sup>70</sup>. Bidault, j'ai jamais pu piffrer Bidault ; je le connaissais depuis avant la guerre, 36, au moment où il ne buvait que de l'eau, où il se transportait avec une énorme serviette dans laquelle il y avait une bouteille d'eau de Saint-Galmier et puis ses copies... J'ai jamais pu le piffrer ; et j'ai demandé au général : "Mais Général quand vous serez revenu au pouvoir [parce que c'était la traversée du désert] qu'est-ce que vous allez faire de Bidault ? [rires de Marguerite Gonon] Et il a tourné la tête comme ça... parce qu'il avait le nez qui le gênait : "Pion dans un lycée de province, qu'est-ce que vous en pensez ?" [rires]

A. C. : *Et la conversation, qu'est-ce que ça a été ?*

- Oh ! très détendue... très, très détendue, ce qu'il faisait à Colombey, ses *Mémoires* dont il poursuivait la rédaction, les gens qui l'entouraient qui étaient des crabes qui essayaient de tirer la majeure partie. Alors simplement très gentiment, moi, j'avais une photographie de lui que sa soeur m'avait donnée en 1940, alors je lui ai demandé de la signer ; il m'avait mis cette dédicace : "A Marguerite Gonon, une des premières, une des meilleures". Je pense vous dire comme j'étais fière, puis il me dit : "Je vous ai quand même apporté un petit souvenir."

Alors il m'a donné la Croix de Lorraine et il m'a donné la Rosette de la Résistance.

- Je la porterai, Général, parce que c'est vous qui la donnez, je ne la porterais pas [si ...]

A. C. : *C'est ce que vous portez... ?*

- Alors là, c'était notre étiquette de l'A. S.

Voilà ! Et puis alors, les "Flammes alliées" ; ça c'est un petit bout de la pierre dédiée au maréchal Leclerc <sup>71</sup> de la ligne Murette en Tunisie ; ce sont les Tunisiens qui me l'ont donnée.

[Marguerite Gonon prend alors l'accent russe]

Et voilà médaille russe et héros soviétique... alors là, c'est cocasse ! c'est cocasse !

- *Et le poids ?*

- Et héros de l'Union soviétique !

- *Ah, mais !...* [éclats de rires de Marguerite Gonon et d'A. C.]

- Ils ne savaient pas. Lorsqu'on a fait ce souvenir de la libération des camps, alors Dubanchet <sup>72</sup> m'avait demandé, Dubanchet est un vieil ami, vous pourriez lui demander aussi ses souvenirs sur l'arrestation de Neufbourg...

A.C. : *Alors, vous m'avez fait voir ce qu'il y a sur la table...*

- Donc y compris le petit bout du monument dédié au maréchal Leclerc par les Tunisiens ; alors ça c'était les écussons qu'on avait, qui officialisaient le fait qu'on appartenait à l'Armée secrète et la grosse médaille en acier, en je ne sais pas trop quoi, m'a été donnée en 1985, au moment où on a fêté, à Saint-Etienne, la libération des camps de la mort ; on avait reconstitué à l'hôtel-de-ville de Saint-Etienne différentes scènes, dont scènes de parachutage et le maire de Saint-Etienne - que je connais depuis très longtemps, qui est un vieil ami, rien à voir avec les opinions politiques, là aussi, c'est un vieil ami qui est très drôle, je l'aime beaucoup, on a beaucoup rigolé ensemble quand on était jeunes -, m'avait demandé de m'occuper de la délégation soviétique qui était invitée...

<sup>70</sup> Georges Bibault : homme politique français, chef du Conseil national de la Résistance (C. N. R.).

<sup>71</sup> Leclerc (Philippe de Hauteclocque, dit) (1902-1947 : il se rallie à de Gaulle dès 1940 ; après les campagnes d'Afrique du Nord (1940-1943), il débarque en Normandie en 1944 et libère Paris avec la 2<sup>ème</sup> D. B.

<sup>72</sup> Dubanchet : ancien maire de Saint-Etienne.

## **Le général "Dourakine" ignorait**

Alors, il y avait des Anglais, y'avait des Américains et puis y'avait des Russes. Alors, les Russes, y'avait un gros général, que j'ai appelé Dourakine forcément, qui avait cinquante-deux médailles ; il faisait un bruit de ferraille quand il circulait, cinquante-deux, et puis il était accompagné d'un colonel qui n'avait que la moitié des médailles et puis il y avait un troisième homme qui ne portait aucune médaille et qui n'avait aucune espèce de titres ; c'était le type qui surveillait les deux autres naturellement et puis une petite interprète qui devait avoir vingt-cinq, vingt-six ans ; alors, je les ai pris en main et j'ai commencé à leur montrer les différentes reconstitutions et le général Dourakine est tombé pile devant la scène reconstituant un parachutage et il m'a fait demander par l'interprète :

- Mais qu'est-ce que c'est ?

Et bien, je lui ai dit :

- C'est une scène de parachutage, c'est lorsque nous avons parachuté ici, comme dans beaucoup d'endroits en France.

- Mais qui parachutait ?

Je dis : "les Anglais et puis après les Américains".

Visiblement, il ne savait pas et visiblement tout les a suffoqués dans notre exposition parce qu'ils ne savaient pas qu'il y avait eu autant de maquis et de maquisards, ils ne savaient absolument pas ; la seule chose... ils avaient entendu parler du Vercors, ça, Vercors, ils connaissaient mais qu'ailleurs, il y ait eu des maquis, visiblement, ils ne savaient pas et c'est pour ça que le lendemain, je les ai promenés en Forez ; ils avaient demandé qu'on les promène. Alors, Dubanchet m'avait dit : "Ecoutez, promenez-les l'après-midi en Forez, vous leur montrerez ce que vous voulez".

Et je leur ai montré la Bâtie<sup>73</sup> et c'est à la Bâtie que, tout à coup, le général Dourakine m'a dit : "Vous héros français, moi héros soviétique, je donne vous la médaille".

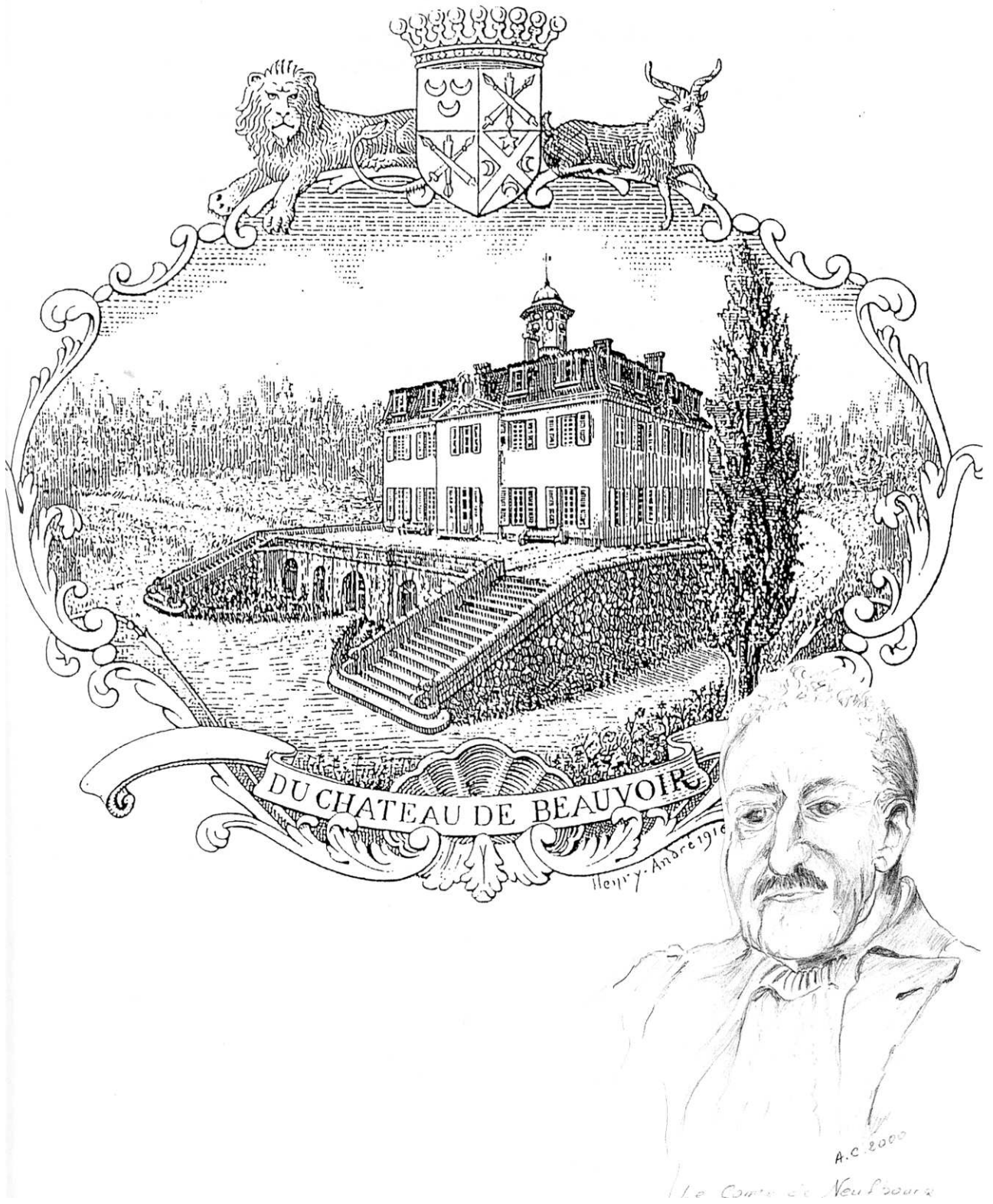
Alors, il m'a prise dans ses bras, heureusement qu'il ne m'a pas embrassée à la russe parce que toute vieille que je suis, ça m'aurait pas fait plaisir [rires].

## **"Quand nous nous rencontrons entre vieux tartempions... on est tout à fait frères"**

Mais enfin... Et là c'est très curieux, voyez, là aussi ; dans une cérémonie officielle comme celle-là, nous y étions tous, aussi bien Vial-Massat que... peu importe, hein ! on était tous ensemble et que ce soit Anglais, Américains ou Russes, pour nous y'a pas de différences et je crois que c'est ça voyez-vous qui est très curieux, symptomatique, quand nous nous rencontrons entre vieux tartempions y'a pas de clivages politiques, encore à l'heure actuelle ; je vois notre association "Gens de la lune", les gens qui ont parachuté et bien y'a absolument de tout... ça a absolument aucune importance ; on a toujours des rapports très suivis avec les uns avec les autres ; c'est pas pour dire... le groupe franc de Chazelles, toutes les années, on organise un voyage et vous allez voir que dans la deuxième page, il fait mention de la messe qui va avoir lieu à Arthun et ils viennent ; ils viennent avec le drapeau ; c'est pas de l'amitié, c'est plus fort, c'est vraiment de la fraternité ; on est tout à fait frères... voyez.

---

<sup>73</sup> La Bâtie d'Urfé, château de la Renaissance situé à Saint-Etienne-le-Molard ayant appartenu à la famille d'Urfé.



## Un portrait de M. de Neufbourg

### Les Courtin, du Bourbonnais (Le Donjon) au Forez (Beauvoir)

A. C. : *Dites-moi, sur l'ensemble des événements, vous avez fait à peu près le tour ?*

- Oui, à peu près, enfin...

- *Alors, j'aimerais avoir plus de précisions sur la personnalité de M. de Neufbourg parce que je n'ai pas eu la chance de le connaître compte tenu de son grand âge.*

- Oui ! oui ! oui ! la mémoire n'était plus là.

- *Je ne l'ai jamais rencontré mais je sais qu'il a fait sensation à certaines époques par ses hardiesses agricoles et piscicoles.*

- Ah ! toujours ! toujours !

- *Et puis j'aimerais que vous me parliez de son travail d'historien puisque beaucoup le méconnaissent.*

- C'est ça ! Alors, le personnage était un personnage hors de proportions communes.

- *D'abord comment s'appelait-il ?*

- Alors Guy, prénom qu'employaient les gens, peu importe, Courtin de Neufbourg. L'origine de la famille, c'est Le Donjon<sup>74</sup> dans le département de l'Allier et le premier Courtin qu'on connaisse, Courtin... c'est courtil... c'est-à-dire exploitation agricole ; c'est en 1420 où on voit un Courtin fils d'apothicaire qui vient s'installer aux environs de Roanne ; c'est l'époque de la fin de guerre de Cent ans, c'est l'époque où les gens qui sont un petit peu dégourdis se substituent aux seigneurs...

A. C. : *Pour la terre ?*

- Pas d'abord... pour la perception des impôts... Ils s'enrichissent et puis comme la race des seigneurs est éteinte pendant la guerre de Cent ans parce qu'ils ont reçu une "étréie", ne serait-ce qu'à Azincourt<sup>75</sup>. Alors petit à petit, ils s'infiltrèrent et ils prennent la place de l'ancienne noblesse ; alors, comme toujours, on a des charges plus ou moins importantes et on finit par acquérir une terre, petit à petit parce qu'on a de l'argent, parce qu'on est en place ; c'est ce qui s'est passé pour eux et ils se sont installés donc, les Courtin, à Roanne, dans le bourg neuf d'où le nom Neufbourg ; alors, ils ont été reconnus, puisque vous savez que pour être régulièrement noble, il faut un acte reconnaissant de pouvoir ; alors eux ont été reconnus en 1648 ; il y a un acte reconnaissant de 1648 ; depuis, c'est une famille qui a été une famille de noblesse régulière avec des charges à la cour, des charges militaires, bon enfin... sans éclats extravagants ; y'a eu des alliances qui ont été pas mal au XVIII<sup>e</sup> siècle, avec les Choiseul en particulier, ce qui était bien, puis au XIX<sup>e</sup> siècle en particulier, beaucoup d'alliances polonaises ; le grand-père maternel de Neufbourg, qui était un Corse qui s'appelait Poli avait épousé une Polonaise, et c'est comme ça que Neufbourg a épousé une petite-cousine très lointaine, mais une petite-cousine polonaise qui était d'ailleurs d'une grande famille, les Zamoysky, ils étaient vraiment tout ce qu'il a de mieux, du gratin. Madame de Neufbourg avait été la troisième d'une famille où il y avait cinq filles ; y'a pas eu un garçon et le père de madame de Neufbourg, tenez-vous bien, avait huit cent mille hectares, en Pologne [rires] ; naturellement les huit cent mille hectares ont été raflés après la guerre de 14 parce que la partie de la Pologne où ils avaient leurs propriétés a été prise par les Russes et il n'est rien resté après la Deuxième Guerre mondiale ; il leur restait simplement un magnifique hôtel particulier, à Varsovie, qui est, à l'heure actuelle, l'ambassade américaine et qui a été payé à madame de Neufbourg 300 000 F anciens !

A. C. : *Il avait un lien de parenté avec la famille de Boën (Chabert, de La Font) ?*

<sup>74</sup> Le Donjon, chef-lieu de canton de l'Allier, arrondissement de Vichy.

<sup>75</sup> Les chevaliers français furent vaincus par les Anglais à Azincourt le 25 octobre 1415 (guerre de Cent ans).

Pas de parenté ; il connaissait bien les de La Font mais il n'était pas apparenté, absolument pas. Il avait beaucoup d'apparentements en Pologne, dans l'Allier, un des neveux de Neufbourg, Chantemerle de Villette, était d'Issy-l'Evêque<sup>76</sup>, mais pas du tout de parenté en Forez sauf très, très lointaine. Alors c'est le grand-père de Neufbourg qui avait toujours le château de Neufbourg, à Riorges, qui ayant épousé une Deville, fille d'une Gonon<sup>77</sup>, c'est comme ça, on était petits-cousins, s'est installé à Beauvoir qui a été racheté aux Rochefort, c'était les Rochefort qui en étaient propriétaires parce que c'était l'étape mi-chemin entre Roanne et Saint-Etienne, où sa belle-mère avait, où son beau-père avait beaucoup d'affaires. Alors Neufbourg est né à Beauvoir en 1887 ; il était "le fils de son père" qui s'était marié trois fois et il a eu une soeur qui vit toujours, qui a deux ans de moins que lui et un frère qui avait un an de moins que la soeur, qui est mort en 1933 ; le frère Jean avait fait la guerre très brillamment en 18 aussi dans l'aviation<sup>78</sup>.

A. C. : *Il est inscrit sur la croix de Biterne...*

- Non ! non ! ça c'est le neveu ; le frère avait fait partie de la Croisière noire en Afrique et il avait contracté là, il avait eu une insolation très grave et il est mort des suites de cette insolation. Alors ce frère avait trois enfants : deux filles, Emeline qui était mariée avec un Villèle qui est mort dans la région de Toulouse, une autre fille Aria qui est mariée au comte Desvernay de Néronde et puis le dernier était le garçon, Jean de Neufbourg, qui s'est sauvé de France en 1943, qui est passé en Angleterre, on l'a fait passer en Angleterre, qui s'est engagé, il a d'abord été au B. C. R. A<sup>79</sup> et puis ensuite il s'est engagé dans la 2<sup>ème</sup> D. B. avec Leclerc et il a été tué à Saïgon<sup>80</sup>, et la mort de son neveu a été une très grosse peine pour Neufbourg parce que la famille était finie<sup>81</sup>, alors c'est tout de même triste .

## L'historien

Alors Neufbourg, c'est un garçon... Neufbourg avait reçu énormément de dons en naissant, une intelligence qui a toujours été extraordinaire ; j'ai connu beaucoup de gens intelligents dans ma vie mais Neufbourg est certainement... J'en ai connu au moins un autre aussi intelligent que lui, mais vraiment, Neufbourg était d'une intelligence exceptionnelle et alors avec un flair ! au point de vue historique qui a toujours été quelque chose de stupéfiant ; songez que ce qu'il a dit, il y a cinquante ans, à propos par exemple des *Cartulaires* et du peu de fonds qu'on pouvait faire et ça ressort maintenant ; vous le verrez justement dans le bouquin de ... il avait le sens de l'Histoire et moi, je lui suis particulièrement reconnaissante parce qu'il m'a appris à travailler et à travailler avec rigueur ; sa grande idée c'était que l'Histoire ne devait pas être une fantaisie comme on la rêvait au XIX<sup>e</sup> siècle ; ce devait être, autant que possible, une science ; par conséquent, ce qu'on fait ? On s'appuie sur les documents et on cite les documents et on ne se sert que des documents ; on n'invente pas, on se sert de ce qu'on a et c'est tout ; or, il est le seul à avoir fait ça dans le monde entier ; n'oubliez pas que les *Chartes*, y'a pas d'autres provinces qui l'aient fait, alors, on essaie de le dire, un petit peu mais enfin...

A. C. : *La seule chose que je puis reprocher au travail c'est qu'il n'y a pas une traduction des textes... c'est difficile...*

- Il y a juste la petite analyse.

- *Il y a le chapeau...*

<sup>76</sup> Issy-l'Evêque, arrondissement d'Autun, Saône-et-Loire.

<sup>77</sup> Jean-Baptiste Courtin de Neufbourg, grand-père de l'historien, avait épousé non "une Deville, fille d'une Gonon" mais Fleurie Caroline Gonon (+ 1847).

<sup>78</sup> Jean Courtin de Neufbourg, volontaire au 13<sup>e</sup> Dragons (1914), lieutenant au 66<sup>e</sup> régiment de Chasseurs à pied, pilote-aviateur, trois fois cité, Croix de guerre 1914-1918, mort le 7 mai 1933.

<sup>79</sup> B. C. R. A. : Bureau central de renseignement et d'action.

<sup>80</sup> Jean Courtin de Neufbourg, fils de Jean Courtin de Neufbourg et de Marie de Chabbanne-la Palice, né à Beauvoir (Arthun) le 24 février 1922, évadé de France le 1<sup>er</sup> août 1943, volontaire parachutiste, Chevalier de la Légion d'honneur, tué à l'ennemi à Saïgon le 24 septembre 1945.

<sup>81</sup> Guy Courtin de Neufbourg sera effectivement le dernier de sa lignée à porter le nom.

- Il y a le chapeau.

A.C. : *C'est très dommage pour ceux... Tout le monde ne possède pas le latin.*

- Eh oui ! bien sûr ! Ce devait certainement être une idée qui l'a tarauté après et il aurait voulu qu'il y ait des traductions qui soient faites mais naturellement sous son contrôle, ou sous le contrôle de Perroy ou sous le contrôle de Jeanne Vieillard ou sous mon contrôle mais qu'il soit sûr de ce qu'on allait dire et il nous a donné à tous, dans toute l'équipe, - Perroy était un type remarquable mais qui doit beaucoup à Neufbourg - il nous a donné cette rigueur scientifique, alors ça c'est absolument extraordinaire, je ne connais pas d'autres historiens, sauf Duby, qui a été un de nos élèves pour avoir cette rigueur scientifique mais il a été un élève de Perroy et un élève de Neufbourg ; Jeanne Vieillard avait été formée à la même discipline.

### **"Je reprends la terre à ma main"**

Alors, au point de vue agricole, il a été aussi brillant et aussi extraordinaire ; quand il a hérité de son papa, en 1902, tout était loué et tout était en vignes ; y'avait beaucoup de vignes, vignes et labours ; mais en 1902, Neufbourg était encore un petit garçon, il avait quatorze ans, mais à partir de dix-huit ans, il a pris l'affaire en main, en disant : "Ce n'est pas possible ! La terre peut pas nourrir un laboureur et un propriétaire ; par conséquent, je dois avoir comme politique : toutes les fois où il y aura un fermier dans un domaine qui mourra, je reprends la terre à ma main". Et c'est ce qu'il a fait ; et la première des choses qu'il a faite c'est de faire arracher toutes les vignes en disant : "Ce vin de Boën est un vin minable".

Bien ! Il n'y avait pas encore la cave coopérative alors...

A. C. : *Il n'y avait surtout pas l'amélioration des cépages...*

- Alors, on arrache tout ça et la terre - il avait quand même quelques notions - est bonne pour le pré, on va faire de l'élevage... mais il faut attendre que tous les fermiers aient rendu leur âme à Dieu parce qu'on va pas chasser les fermiers, ça se fait pas.

### **Neufbourg pisciculteur**

Alors, en attendant que tous les fermiers soient partis, il s'est intéressé aux étangs ; comme sa femme était polonaise, il est allé en Pologne et il s'est rendu compte qu'en Allemagne, en Pologne, les gens bouffaient énormément de poisson, tout simplement parce qu'il y a beaucoup de Juifs aussi bien en Pologne que partout ailleurs et que les Juifs mangent énormément de poisson qu'ils préparent rituellement et puis parce qu'on peut tuer les carpes rituellement, c'est de la nourriture cashère<sup>82</sup> ; alors, il a étudié de près ce que c'était que les étangs et il s'est dit : "C'est une stupidité de pêcher les étangs toutes les années, de prendre les gros poissons et de rejeter le fretin pour faire le poisson l'année suivante parce que c'est pas de la sélection, c'est pas des "feuilles"<sup>83</sup> de carpes, c'est des carpes qui n'ont pas grossi ; elles n'ont pas grossi parce que, peut-être, elles sont malades ; alors ce qui serait bon, c'est de faire des étangs de pose, ce qu'on ne peut pas faire en Pologne parce que les eaux sont trop froides ; mais chez nous en Forez, on peut le faire, en faisant des étangs très plats avec quarante ou cinquante centimètres d'eau, les rayons du soleil chauffant l'eau et là, par conséquent, on va pouvoir faire naître les carpes".

Alors, une fois qu'il a eu découvert ça, il s'est dit : "On fera des étangs de pose et puis des étangs où on fera grossir les carpes" ; mais encore faut-il avoir des carpes qui soient de belles carpes, qui soient bien sélectionnées et c'est en Hongrie qu'il a trouvé les carpes Vitinghau qui sont ces carpes cuir avec simplement une rangée d'écaillés et il a perfectionné le tout<sup>84</sup> ; là aussi, il a eu l'idée de dire, il faut que ces carpes soient très grosses, très larges et courtes parce qu'il y a moins de

---

<sup>82</sup> Casher, cawcher, cachère, kascher : se dit chez les Juifs de la viande d'une bête abattue rituellement.

<sup>83</sup> Terme de pisciculture, les jeunes carpes d'un été (environ quatre mois puisque ponte et éclosions ont lieu au printemps) sont appelées "feuilles".

<sup>84</sup> Cf. A. Cuisinier, *La cuvée de saint Antoine*, 1988.

déperdition, y'a moins de saloperies, d'arêtes etc. alors, il a établi cette fameuse loi, L sur H doit être inférieur à 2,8 c'est-à-dire, les formules que les mathématiciens connaissent bien ; alors quand il a eu fait ce diagnostic, ben ! il a transformé les étangs, en 1922 ; alors, il a fait des étangs de pose, plats et il a fait des étangs pour faire grossir les carpes ; alors comment est-ce que ça se passe ?



**Le faucardage des étangs ; à cheval, le comte de Neufbourg**

### **"Dames carpes" et "messieurs carpes"**

C'est très, très simple ; vous faites naître vos carpes ; elles vont commencer à naître, les feuilles, quand la température atteint 15°, les messieurs et les dames commencent à frayer ; alors là aussi, il a fallu savoir comment ça se passait parce que vous avez des dames carpes qui, si elles sont mises uniquement avec un monsieur carpe, crèveront mais ne poseront pas leurs oeufs parce que le monsieur leur plaît pas, c'est très curieux à observer ; et alors le seul rapport c'est que les carpes se frôlent par la ligne médiane du corps et il faut par exemple cinq femelles et trois mâles de façon à ce qu'elles puissent choisir ; alors quand les eaux sont assez chaudes, les carpes jettent leurs oeufs, les mâles jettent la laitance dessus et les petits enfants carpes naissent en général dans les... je dirais pas

tout à fait dans les joncs mais presque pour que l'eau soit bien tranquille et qu'il y ait un abri ; alors c'est vraiment très petit ; on commence à les pêcher pour voir quelle est leur grosseur, parce que, à partir du 15 juin, on met des nasses dans les étangs et on pêche pour voir quelle est la grosseur des feuilles ; alors c'est gros comme ça ; et puis ensuite, au mois de septembre, on va toutes les pêcher ces petites feuilles, on va toutes les pêcher et on va les mettre dans les étangs de pose, dans les étangs de grossissement ; alors, qu'est-ce que c'est ces étangs de grossissement ? Y'a un peu plus d'eau, plus profonde, à la bonde, il peut y avoir quatre mètres, à la vanne, il peut y avoir quatre mètres ; le sol de ces étangs est mis à sec toutes les années après la pêche ; on laisse au moins trois semaines en "à sec" et on chaule un peu le fond de l'étang pour que les larves des daphnies, dont les carpes se nourrissent, puissent prospérer car on ne nourrit jamais les carpes.

Alors, on sait quelle est la production moyenne d'un étang ; on sait qu'un étang de six hectares va donner huit mille kilos de carpes, pas plus, il peut pas en donner davantage ; alors, on calcule le nombre de têtes de poisson qu'on va mettre, en fonction de la grosseur des carpes qu'on veut avoir ; si on veut avoir des carpes de deux kilos on mettra seulement quatre mille alevins etc. On calcule et la demande change d'année en année ; y'a des années où les gens veulent de grosses carpes de cinq livres parce qu'il y a moins de déchets, d'autres années où, au contraire, on veut des carpes de deux livres ; alors, c'est lui qui a réussi à cultiver, en fait, les carpes comme ça avec quelques tanches parce que ce sont des poissons qui sont plus nobles mais qui sont embêtants parce qu'ils prennent souvent le ver et des brochets parce que les brochets ça bouffent les carpes qui sont en mauvais état ; alors, ça c'est très bien mais on ne peut en mettre trop parce qu'ils se mangent entre eux et puis on a introduit les sandres, depuis seulement 1948, et c'est un juif hongrois, Korkuss, qui a acheté une très grosse partie des étangs de Camargue, qui a introduit les sandres en France, qui est venu voir Neufbourg et qui lui a dit : "Mais vous pouvez faire des sandres ici ; au contraire, ça ira très bien et c'est un très bon poisson qui se vend très cher..." Ce qui est vrai, ça se vend plus cher que les tanches et pratiquement, enfin tant que Neufbourg n'a pas été "mémoire disparue", il s'est beaucoup occupé des étangs et c'est lui qui a fondé la Coopérative des carpes du Forez dont M. de Curraize est le président à l'heure actuelle, je pense que ce sera son fils d'ici quelques années.

Alors l'exportation ? Jusque vers 1950, en gros, on a vendu des carpes vivantes en France ; alors, c'était le Casino qui les prenait parce que Georges Guichard et Geoffroy avaient acheté les étangs du Roy et les avaient fait produire comme Neufbourg le souhaitait, l'avait indiqué ; alors, on vendait des carpes vivantes dans tous les Casinos avec des baquets mais après 1950, les femmes n'ont plus voulu éplucher les carpes si je puis dire ; alors, il a fallu trouver un autre débouché et déjà, depuis 1937, on faisait des expéditions régulières en Allemagne, par wagons qui partaient de Feurs d'ailleurs, des wagons remplis d'eau où il y avait des bouteilles d'oxygène de manière à oxygéner l'eau sans arrêt et on emmenait les carpes en Allemagne, à Hambourg etc. et ça a continué à la fin de la guerre et encore maintenant, on fait des expéditions surtout en Allemagne de l'Est où les gens sont moins bien nourris qu'en Allemagne de l'Ouest<sup>85</sup> et consomment pas mal de carpes...

A. C. : *Et ces étangs, que vont-ils devenir maintenant ?*

Y'en a beaucoup qui ont été vendus ; je crois qu'il en reste pratiquement plus ; alors quelques-uns, je pense que c'est Yves Desvernay qui s'en occupera... son neveu.

---

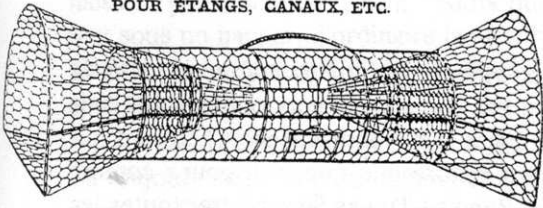
<sup>85</sup> En 1987, l'Allemagne n'est pas encore réunifiée.



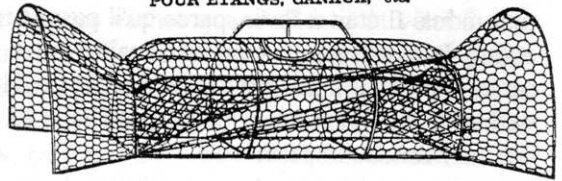


**ÉPERVIERS**

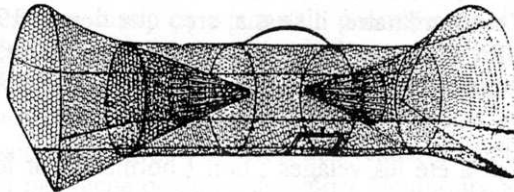
**NASSES A DEUX ENTRÉES  
POUR ÉTANGS, CANAUX, ETC.**



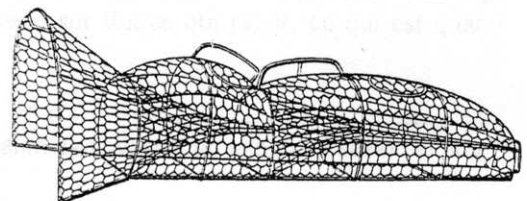
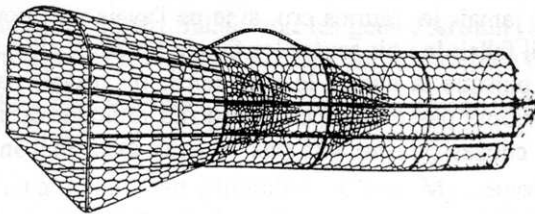
**POUR ÉTANGS, CANAUX, etc.**



**NASSES A MAILLES FINES ET A DEUX ENTRÉES  
POUR ÉTANGS, CANAUX, ETC.**



**GRANDES NASSES**



## L'élevage hors étable

Alors, pour les vaches, ça a été autre chose... alors pour les vaches ça a été à partir de 1933 ; constatations : les prés sont bons, on peut donc faire de l'élevage ; quel élevage ? évidemment pas de l'élevage de laitières ; on va faire de l'élevage de Charolais et il faut que ce soit un élevage qui rapporte sans que le prix de revient soit très élevé ; donc, on va supprimer de la main-d'oeuvre, il faut pas avoir trop de main-d'oeuvre ; d'ailleurs, les fermiers étaient partis, y'avait très peu de monde et ben, on va tenter de faire de l'élevage hors étable, c'est-à-dire qu'on va faire des hangars dans les prés où les vaches, à la rigueur, puissent se mettre à l'abri s'il fait trop froid ou s'il pleut trop, avec de grands parcours et on s'occupera simplement de récolter un peu de foin au moment où le foin pousse pour avoir une réserve pour l'hiver où on pourra leur donner du foin si elles ont vraiment trop faim<sup>86</sup>.

Alors, la première année, ça a été somptueux, c'était une chose qui avait beaucoup amusé Neufbourg ; une année où il pleuvait, il pleuvait, il pleuvait, il s'est dit : "Qu'est-ce qu'on va faire pour ces vaches ?"

## On imperméabilise les vaches

Parce qu'elles sont très malheureuses quand il pleut, vous savez, elles enfoncent dans la boue ; comme disent les paysans, elles embottent ; alors, c'est pas drôle avec leurs onglons qui sont tout mous. Il était à Paris, parce qu'il passait tous les hivers à Paris et il a écrit à Benoît Massard qui était à la Loge et qui était son maître-valet et qui [est] aussi pittoresque que Neufbourg comme caractère, c'était à peu près la même chose, il lui dit : "Ecoute, Benoît ! Tu vas faire rentrer toutes les vaches et puis tu vas leur passer de l'huile de lin sur le dos parce que au moins, comme ça, ça leur fera un manteau imperméable."

Alors, en effet, Benoît a passé les trente premières vaches, c'était le début du troupeau ; l'huile de lin ? Les vaches se sont toutes léchées, elles étaient toute nues [grands éclats de rires de Marguerite Gonon], y'avait plus un poil, elles étaient comme des bonbons anglais ; alors, il n'a pas renouvelé l'expérience et, chose extraordinaire, il s'est aperçu que depuis 1933 il n'y avait jamais eu une bête tuberculeuse... jamais ! En 37-38, au moment de la fièvre aphteuse, y'a eu dix fois moins de perte pour un troupeau qui était laissé dehors que pour des bêtes rentrées à l'étable... forcément les microbes...

La seule chose là aussi, ça a été les vèlages ; bon ! normalement le cycle est de neuf mois [prononcé "neu" par Marguerite Gonon] pour les vaches vous savez, tant et si bien que Neufbourg s'est trouvé en face de vaches qui vèlaient au mois de février au moment où il fait le plus froid ; alors il s'est dit : "Ca peut pas continuer comme ça parce que c'est embêtant comme la fumée d'être obligé d'aller voir si les vaches ont vèlé ou pas ; et ben, on va séparer les génisses et les vaches des taureaux, ça ira tout seul ; on a séparé les vaches, les taureaux ; les taureaux ont sauté toutes les barrières : 1,50 m... 2 m... C'est extravagant ; jamais je n'aurais cru, si je ne l'avais vu ; nous avions un taureau qui pesait plus de mille kg et ben, il fallait le voir sauter les fils de fer pour aller retrouver les dames ; alors on a dit, bon, ben, ça va, puisque la nature le veut ainsi, on n'avait pas encore trouvé l'insémination artificielle, et ça s'est toujours passé comme ça jusqu'au moment où il a gardé ses vaches ; alors ça a appris beaucoup de choses ; je ne sais pas si vous avez lu son livre *Le troupeau* ?

A. C. : *Et non ! parce qu'il est introuvable.*

- Ah, ben ! il faudrait que je vous en fasse passer un parce que j'en ai encore, quitte à ce vous me le rendiez.

---

<sup>86</sup> Voir la presse à bottelet de Beauvoir au musée rural d'Usson-en-Forez.

## Le vêlage dans les prés

Alors, c'était assez drôle parce qu'on a fait beaucoup de remarques sur les vaches. Les vaches sont plus intelligentes que le taureau ; le taureau est d'une bêtise remarquable... ça nous consolide dans notre supériorité ; y'a longtemps que les vaches sont libérées : bon ! le taureau comprend rien... comprend qu'une chose... saillir la vache et pis c'est tout... pas autre chose ; et alors, nous nous sommes rendu compte que les vaches étaient intelligentes parce que la nuit, vous pouvez toujours aller voir le troupeau, y'a toujours une vache qui veille sur le troupeau et si elle voit quelque chose ou plus exactement si elle hume, parce qu'elles ont une vue qui est très courte, si elle remarque quelque chose qui est bizarre, un coup de ro... hoo ! vous savez, un mugissement très, très bref, toutes les mères se lèvent et elles se mettent en demi-cercle, les veaux au milieu ; le taureau comprend pas lui, il est toujours derrière, il a pas encore compris qu'il se passe quelque chose et elles foncent sur ce qu'elles ont entendu, c'est vraiment tout à fait extraordinaire.

Alors pour les vêlages, c'est très drôle, c'est très drôle, aussi parce que, quelquefois, les veaux naissent par moins 10 °, hein ! Alors quand il fait très froid, la parturiente, la vache qui va vêler se met sous un hangar, d'ordinaire jamais, hein ! elle ne se met jamais sous un hangar, juste pour venir chercher la botte quand il fait très froid, jamais ! jamais ! jamais ! Elles aiment mieux être dehors que sous le hangar.

Elle commence à piétiner, vous savez comment font les vaches quand elles vont vêler ? et il y'a toujours deux ou trois commères qui viennent la retrouver et avec les cornes, avec le mufler, elles tirent du foin et le bébé veau naît au milieu du foin et toutes les dames qui sont là, toutes les vaches qui sont là se mettent à lécher le veau comme si c'était le leur ; c'est très curieux cette solidarité des bêtes et le veau se met à courir au bout de dix minutes, ça y est, alors qu'à l'étable il fallait en faire une histoire : [ici, Marguerite Gonon imite l'accent paysan local] "Et lavez-le ! et fais attention, tu vas lui casser les reins et tu vas l'aider à se mettre sur les "pattosses", attention, il a des petites..."

Pas du tout, ça marche très bien et puis alors autre chose qui est curieux ; nous avons remarqué, à plusieurs reprises aussi, ça m'amusait énormément, j'aimais beaucoup aller voir les vaches, c'est que si un bébé qui naît mal formé ou malingre la mère le laisse crever, elle s'y intéresse absolument pas, elle le délaisse, elle donne même pas à téter, elle le rechasse et le veau crève ; y'a une sélection extraordinaire, une sélection naturelle ; et le danger aussi c'était qu'avec les taureaux charolais, les veaux naissaient trop gros ; on avait des veaux de quatre-vingts, quatre-vingt-dix kilos qui naissaient... ce qui est pas facile quelquefois ; alors Neufbourg a décidé que les génisses, à leur premier veau, pour faire leur premier veau, on les donnerait à un petit taureau, de petite race limousine ou autre ; alors, y'a pas eu d'inconvénients ; et puis ensuite, on mettait les vaches qui avaient déjà vêlé avec un taureau beaucoup plus gros.

### **Ca veut tout crever oh ! ça veut tout crever !**

Alors, au départ, fallait voir les gens d'Arthun [Marguerite Gonon reprend l'accent forézien] : "Ca veut tout crever, oh ! ça veut tout crever ! l'a bien des idées !!! Oh ! la ! la !"

Alors naturellement... bon ! la première année ça a pas crevé : "Y'a que de la chance pour la canaille !" [rires]

Y'en a un qui était admirable... C'était M..., aussi M... et J. M... ; le J. M. qui habitait là-bas à ... vers P... qui venait voir la nuit pour voir ça si allait pas crever [rires] et il devait dire quelques prières pour que ça crève [rires] mais alors de ce côté là, ça a quand même été une réussite aussi.

A. C. : *Il y avait quand même un petit pourcentage d'échecs !*

- Relativement très peu, très, très peu ; il y a eu une épidémie de brucellose<sup>87</sup> mais ça personne n'a été... mais en année normale ? Quoi ! Un veau sur douze qui ratait, ce qui est quand même peu...

---

<sup>87</sup> Fièvre provoquant des avortements chez les bovins.

## "Une petite femme qui ressemblait à Columbo"

A.C. : *Il y a une chose que je ne m'explique pas, parce que ou c'était une légende ou c'était vrai ; on dit que Neufbourg n'avait pas d'argent, ne faisait pas ses affaires, ou a mal fait ses affaires... avant qu'il meure.*

- Heu ! il a très bien fait ses affaires tant que la cervelle a été parfaitement normale ; parce que ça, je suis garante, je vous garantis que si, entre les carpes et les vaches, si ! ça marchait très, très bien ; mais il faut bien se dire que le ressort a été cassé chez lui, avec la mort de son neveu et ensuite la mort de sa mère<sup>88</sup> ; sa mère était une petite femme qui ressemblait à Columbo<sup>89</sup>, tout à fait.

A. C. : *Il avait une passion pour sa mère ?*

- C'est ça ! Elle était très petite, très brune avec de beaux yeux noirs... une Italienne...

- *Certainement pas très instruite...*

- Quoi ! Elle avait le bac, voyez un peu !

- *Ah bon ! alors c'est pas elle ; parce que j'ai vu des bouquins... il y avait quelques fautes d'orthographe sur des notes manuscrites... c'est pour ça, je disais...*

- Ah, mais ! ça, ça devait être de la mère qui était polonaise, qui était une, c'était une... Ska ; oui ! oui ! mais ça de la grand-mère de Neufbourg.

Alors, elle avait une autorité extraordinaire moi, je l'ai bien connue, je l'aimais beaucoup ; elle appelait toujours Neufbourg "mon garçon" et quand elle avait dit à Neufbourg : "Mon garçon, ça ne se fait pas !" pour telle ou telle chose, Neufbourg filait doux et la mort de sa mère, ça a été... vous savez c'est comme si le tuteur moral avait manqué et le goût de vivre a manqué aussi ; il a continué à vivre... mais...

## Les dernières années...

A. C. : *Une dernière question ; la dispersion de ses documents ou de ses livres ?*

- Alors, il n'a pas spécifié à cet égard-là beaucoup de choses dans son testament ; il donne simplement ses papiers à madame Desvernay ; alors papiers, manuscrits et autres dans la mesure où ça n'aura pas disparu parce que vous savez, quand on perd totalement la mémoire ; et les livres ont été vendus au fur et à mesure ; il a commencé à débarrasser les tableaux etc.

A. C. : *Et il est resté plusieurs années avec une mémoire défaillante ?*

- Oh, oui ! Oh; oui ! pratiquement depuis, moi qui le connaissais bien ; depuis 1975 ; c'était plus Neufbourg, c'était fini ; c'est-à-dire, il s'était enfermé dans un monde qui..., il ne travaillait plus, c'était fini les Chartes ; je les ai finies toute seule, il fallait finir ; je sais pas, on a l'impression qu'il n'était plus de ce monde, il était ailleurs, plus rien ne l'intéressait, plus rien, ni ses nièces qui pourtant... rien ! rien !

A. C. : *Il ne vous reconnaissait pas ?*

- Pas les derniers temps ; justement, c'était extrêmement pénible : "Oh ! ma petite Marguerite ! bien sûr ! je suis content de vous voir !"

Et puis, au bout de cinq minutes : "Excusez-moi Madame, je vous connais sûrement mais j'ai oublié votre nom !"

Alors, on n'avait qu'une envie : pas y aller, pas y retourner. Et Aria, sa nièce, me disait l'autre jour : "Quinze jours avant de mourir, il m'a dit :

- Tu es bien ma nièce ?

- Et oui, Guinou, je suis votre nièce, je suis Aria.

- Dis ! la dame ?

- La dame ? la dame ? Quelle dame ?

<sup>88</sup> Henriette de Poli, mariée en 1886 à Jean-Baptiste Courtin de Neufbourg.

<sup>89</sup> Célèbre inspecteur de la série policière américaine.

- La dame qui venait travailler ?
- Marguerite !
- Oui ! oui ! Marguerite, c'est ça ! Marguerite ! Il faut lui dire de venir !

Et Aria m'a dit : C'est pas possible... on ne peut pas lui infliger...

Mais il savait plus, plus du tout...

\*  
\* \*

*Antoine Cuisinier : Je vous remercie de m'avoir reçu, une fois encore, et d'avoir répondu avec beaucoup de gentillesse à toutes les questions. Vos réponses très développées seront un témoignage précieux pour toutes et tous ceux que l'Histoire intéresse ainsi que les personnages marquants qui ont contribué à la faire".*

# Annexes

## 1

### Interview du comte de Neufbourg

par Pierre Bonte, journaliste à Europe N° 1  
le 16 mars 1968

*Ce document nous a été communiqué par M. Jean-Paul Gourguillon de Boën, en mai 1987. M. de Neufbourg a 80 ans. Les réponses apportées à Pierre Bonte vont compléter, préciser et parfois affiner le témoignages déjà très complet de Marguerite Gonon.*

**Pierre Bonte** [s'adressant aux auditeurs d'Europe n° 1 le 16 mars 1968 qui suivent la célèbre émission : "Bonjour ! M. le maire"] :

Nous sommes aujourd'hui dans la Loire, je le précise bien, nous sommes exactement à Arthun ; ici Pierre Bonte ! Arthun, A, R, T, H, U, N est une petite commune des environs de Boën-sur-Lignon, dans la Loire, ce qui n'a vraiment rien de très original, si ce n'est d'avoir été le théâtre d'une expérience agricole qui, en son temps, fut considéré comme une révolution ; à Arthun, en effet, vit un homme qui fut longtemps un des novateurs de l'agriculture, en France : c'est le comte de Neufbourg qui, sur son domaine, fut le premier en France à entreprendre l'élevage hors étable, c'est-à-dire qu'il fut le premier à élever des bovins sans étable en les laissant pratiquement à l'état sauvage mais écoutez plutôt vous-mêmes le comte de Neufbourg vous raconter son expérience :

- Nous avons commencé avec vingt vaches pour voir si ça réussirait...

- Ca se situe en quelle année ?

- C'était en 29-30.

- Quelle race de vache élevez-vous ?

- Ah, voilà ! nous élevons... ce sont des Charolaises, des Charolaises qui sont évidemment les plus robustes mais on pourrait, je crois, le faire avec toutes les autres races parce que les bêtes s'accoutument très vite ; alors, il faut laisser les veaux téter, il faut faire que de la viande ; nous avons donc commencé avec vingt vaches ; à cette époque-là, ma femme voulait aller à Paris, passer deux ou trois mois à Paris et en partant j'avais dit à mon maître valet : "Au nom du ciel ! laisse les vaches dehors, quoiqu'il arrive !"

J'ai été inquiet et j'ai pris le train ; je suis arrivé et qu'est-ce que j'ai trouvé ? Toutes mes vaches à l'écurie ! Alors mon maître valet m'a dit que c'était pas chrétien de les laisser dehors ; alors je les ai fait ressortir avec beaucoup de diplomatie ; j'ai réussi à le convaincre de les remettre dehors et depuis ce temps-là, depuis quarante ans, elles sont dehors...

- De la naissance à la... je ne dirais pas à la mort... mais enfin...

- Presque à la mort ; autrefois, elle restaient deux ans dehors et maintenant, elles restent trois ou quatre ans.

- Le veau naît dehors, grandit dehors ?

- Il naît dehors, il grandit dehors et depuis que j'ai eu l'idée de les laisser sevrer par leurs mamans qui leur tapent sur le nez quand elles attendent un autre veau ça vaut beaucoup mieux...

- Alors, c'était la première fois qu'on laissait du bétail en liberté ?

- C'était la première fois ; alors nous nous sommes un peu demandé pourquoi on n'avait pas eu l'idée de le faire plus anciennement d'abord et je me suis demandé si ça ne venait pas de ce que, autrefois, jusque en 1917, y'avait les loups !...

- Et vous pensez qu'on rentrait les bêtes uniquement à cause des loups ?

- Je pense...

- Ou des animaux sauvages ?

- Je pense que c'était à cause des loups qu'on les rentrait, oui, parce que... et puis à cause de la traite, comme on faisait beaucoup de lait et pas beaucoup de viande de bétail ; ils n'avaient pas d'intérêt au fond à laisser les bêtes dehors.

- Comment cette nouvelle technique a-t-elle été accueillie ?

- Ah, voilà !

- Au départ...?

- Ça a été très mal accueilli ; d'abord, on m'a pris pour un fou ; le premier hiver, à la messe de minuit, le curé s'est aperçu qu'il y avait très peu de gens à la messe de minuit, il a dit :

"Mes chers paroissiens, ça ne m'étonne pas, il fait un temps, et en me lançant un regard furieux, il fait un temps où un chrétien ne devrait pas mettre une bête dehors !"

Alors, je me suis mis à rire, ma pauvre [femme] m'a tiré par la manche en me disant : "Reste tranquille !" [rires du comte de Neufbourg].

Nous avons attendu l'hiver suivant où le curé s'est aperçu qu'il était allé un peu vite, parce que les vaches se portaient bien et elles étaient restées tout de même dehors, toute l'année...

- En résumé quel était, quel est encore l'avantage de ce système ?

- Alors, premier avantage, c'est la suppression de la main-d'oeuvre ; second avantage qui ne s'est révélé que trois ou quatre ans après quand on a commencé à parler de la prophylaxie<sup>90</sup> comme on dit maintenant, c'est-à-dire de la tuberculose des étables ; les vaches qui sont à l'étable toute l'année, qui couchent tous les jours à l'étable sont facilement tuberculosées et nous, nous nous sommes aperçus que nos vaches n'avaient jamais la tuberculose ; en réalité, au point de vue sanitaire, c'est une réussite complète ; au point de vue économique, je crois que ce n'est ni une réussite ni un échec, c'est zéro ; ça rapporte la même chose, seulement nous pouvons le faire, avec notre système, sans main-d'oeuvre.

### **Pierre Bonte :**

*Le comte de Neufbourg a été le promoteur de nombreuses autres expériences agricoles en France ; c'est lui, par exemple, qui a introduit en France l'élevage de la carpe cuir c'est-à-dire de la carpe sans écailles mais Claude Cabanne, d'Europe N° 1, a voulu savoir, si dans le village d'Arthun, le comte de Neufbourg avait fait école, si le village avait suivi certaines de ses expériences, alors écoutez la réponse, maintenant, de M. Massard :*

- Pas du tout, pour faire ça, l'élevage hors étable comme lui, il faudrait avoir de grands terrains, comprenez, il faudrait avoir des prés immenses comme il les a ; mais nous, petits exploitants, nous pas nous permettre ça, pas possible ; alors ici, c'est un pays de polyculture ; les gens font surtout du lait et un peu de viande, mais enfin élever à l'étable, c'est pas élever hors étable.

- Et quel est votre souci, votre problème principal, M. le Maire ?

- Question finances qui manquent tout le temps ; vous savez nous sommes une petite commune rurale de 413 habitants qui est surtout de la polyculture, aucune autre activité, pas de commerçants, nous avons juste une épicerie-boulangerie, pas d'artisans ; y'a deux cafés et un bureau de tabac ; voilà tout ce que nous possédons dans la commune ; alors ni patentes, ni chiffre d'affaire, rien du tout...

---

<sup>90</sup> Ensemble des mesures destinées à empêcher l'apparition ou la propagation des maladies.

- Comment voyez-vous l'avenir, maintenant, de cette commune ?
- On ne le voit pas bien beau, avec le marché commun, nos produits se vendent tellement mal ; on ne sait pas ce qu'on va devenir, dans ces petites communes, ces petites exploitations.

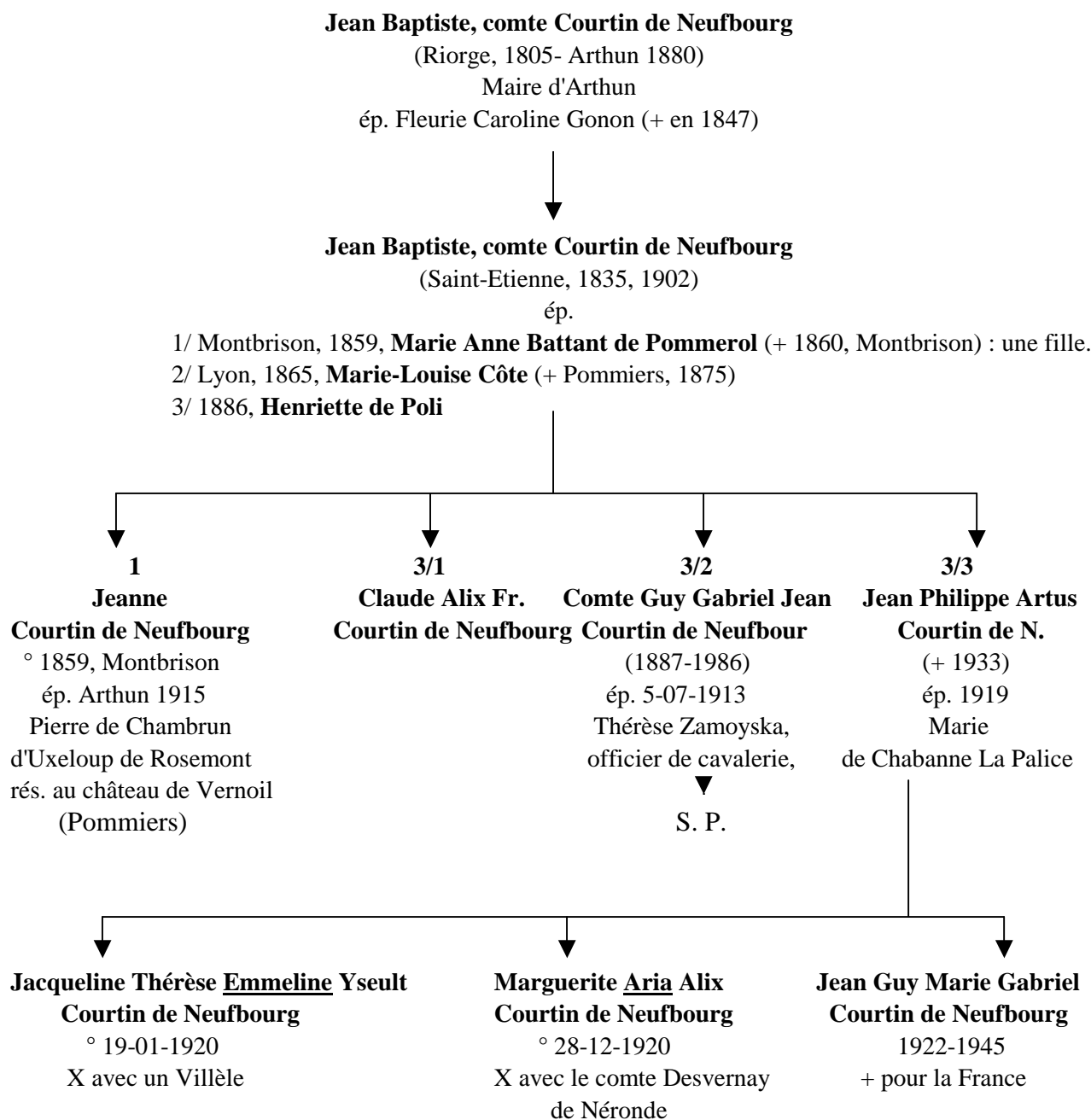
*Que pense le comte de Neufbourg de la situation actuelle de l'agriculture ? Et bien c'est ce que Claude lui a demandé :*

Evidemment, nous sommes dans une période où les produits agricoles se vendent très mal parce que tous les états, dans toute l'Europe et dans le monde entier, probablement, pèsent sur les cours des matières qui se mangent, de la nourriture pour que les gens des villes vivent bon marché mais évidemment les produits agricoles ne donnent pas satisfaction aux paysans... une seule satisfaction... ils sont leur maître... le paysan est son maître... il se lève quand il veut, il se couche quand il veut, à ses risques et périls ; il travaille plus que n'importe qui en ce bas monde mais il est son maître, c'est un homme libre et ça, ça vaut toutes les fortunes de tous les Carnégie et les Rockefeller et tous ces gros richards accumulés les uns avec les autres.

Moi, je n'ai jamais eu d'argent devant moi, je n'ai jamais eu d'argent et j'ai toujours vécu heureux, pas content, parce que j'ai toujours rouspété ; j'ai toujours été furieux au contraire mais ça fait vivre ; je m'en aperçois bien maintenant puisque j'ai quatre-vingts ans ; j'ai vécu heureux, heureux parce que j'étais libre évidemment.

Le temps commande comme disent les paysans, on est obligé par le temps, on est obligé par les saisons, on est obligé... mais c'est pas des hommes qui vous commandent, c'est la nature et ça n'est jamais désagréable d'obéir à la nature parce que ça nous y sommes habitués dès la naissance, avant la naissance. Depuis des milliers de générations, nous obéissons à la nature, c'est une vieille habitude, obéir aux hommes, c'est embêtant, ils sont souvent désagréables..."



La famille du comte de Neufbourg <sup>91</sup>

<sup>91</sup> Tableau généalogique dressé par Claude Latta.



PRIEZ DIEU  
pour les âmes  
de



JEAN DE NEUFBOURG

fil de

JEAN DE NEUFBOURG

né à Beauvoir, en Forez, le 24 Février 1922

Evadé de France le 1<sup>er</sup> Août 1943

Volontaire Parachutiste

Chevalier de la Légion d'Honneur

Tué à l'ennemi à Saïgon

le 24 Septembre 1945.

Volontaire au 13<sup>me</sup> de Dragons

le 1<sup>er</sup> Août 1914

Lieutenant au 66<sup>me</sup> de Chasseurs à Pied

Pilote-aviateur, trois fois cité

mort le 7 Mai 1933.

### Ordre général du 15 Octobre 1945

Aspirant de COURTIN DE NEUFBOURG, jeune officier d'un enthousiasme et d'un courage remarquables, toujours prêt à se sacrifier.

Parachuté en Indochine avec la première mission chargée de reconnaître les intentions japonaises.

Tombé dans une embuscade le 24 septembre dans les faubourgs de Saïgon, est mort les armes à la main sous une rafale d'armes automatiques. Restera parmi ses camarades comme l'exemple des plus magnifiques vertus morales.

*Le général de corps d'armée  
Commandant supérieur des troupes françaises  
d'Extrême-Orient :*

LECLERC.



CREDO in Deum, Patrem omnipotentem, Creatorem cæli et terræ. Et in Jesum Christum, Filium ejus unicum, Dominum nostrum : qui conceptus est de spiritu Sancto, natus ex Maria Virgine, passus sub Pontio Pilato, crucifixus, mortuus, et sepultus : descendit ad inferos ; tertia die resurrexit a mortuis ; ascendit ad cælos ; sedet ad dexteram Dei Patris omnipotentis : inde venturus est judicare vivos et mortuos.

Credo in Spiritum Sanctum, sanctam Ecclesiam catholicam, Sanctorum communionem, remissionem peccatorum, carnis resurrectionem, vitam æternam. Amen.

Image souvenir de Jean de Neufbourg (1922-1943), recto et verso

(document transmis par M. Michel Pardon)

### 3 - La carpe royale

### 3 - La carpe royale



Marque déposée du Syndicat de Contrôle



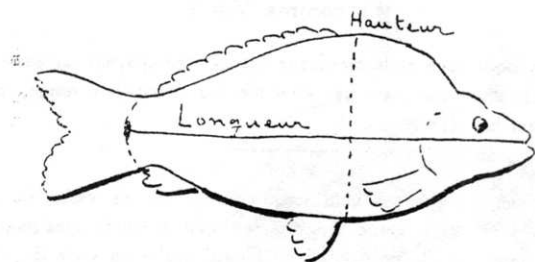
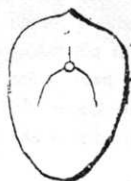
**Vous exigez**  
**la carpe contrôlée**

vive  
saine  
ayant dégorgé  
jeune  
ferme  
charnue

**Rablée :**

courte, large, haute

$\frac{\text{Longueur}}{\text{Hauteur}} < 2,8$



Déchet des tripes, tête, écailles, nageoires, arêtes 7 %.

**Vous négligez**  
**la carpe de hasard**

faible  
maltraitée  
pêchée sans soins  
vieille  
molle  
arêteuse

**Étique :**

longue, étroite, basse

$\frac{\text{Longueur}}{\text{Hauteur}} > 2,8$



Déchet des tripes, tête, écailles, nageoires, arêtes 25 %.

La Royale seule reçoit la garantie du Syndicat de Contrôle des Eleveurs de Carpes

## SYNDICAT DE CONTROLE

Comment fonctionne ce syndicat, et sur quoi repose sa garantie ?  
Les statuts portent : « Le syndicat a pour objet le contrôle de la production carpicole de ses membres en vue de ne livrer à la consommation ou aux éleveurs que des sujets de grande qualité n'occasionnant aucune déception lors de leur livraison ».

Pour être membre du syndicat, il faut : être présenté par 3 membres qui ont visité l'exploitation et donnent un rapport communiqué à tous les membres ; être reçu par le conseil qui peut refuser toute demande sans avoir à formuler de raisons, la réputation commerciale, l'intelligence, etc..., pouvant être en jeu ; soumettre son exploitation, sa production, ses méthodes au contrôle de délégués du conseil, contrôle fréquemment renouvelé ; produire au moins 5.000 livres de carpes consommation ou 1.000 livres de feuilles, ceci afin que le contrôle s'exerce sur une moyenne appréciable ; posséder des viviers capables de conserver en bon état pendant 2 mois d'hiver, toute la quantité minima susdite et le tiers de la production totale de l'exploitation, afin de garantir le dégorgeement ; n'employer que des géniteurs sélectionnés, approuvés par le conseil, ou que des alevins produits par de tels géniteurs. Toute infraction à cette règle doit être déclarée afin que soit garantie l'absolue sincérité de l'éleveur lors des livraisons.

Tout membre peut être exclu après enquête. La garantie syndicale n'est pas un vain mot : le membre négligent ferait trop de tort à la marque pour que ses collègues puissent le tolérer.

Ajoutons que l'utilisation du terme *Carpe Royale* est réservée pour les produits des membres de l'S. C. E. C. et, parmi ces produits à ceux présentant les caractères de la carpe garantie.

La bonne vente au détail suit la bonne production : partout où l'acheteur trouve des carpes charnues, ayant bien dégorgé, précoces, faisant 7 o/o de déchet (tête, nageoires, ventralle) au lieu de 25 o/o ; des carpes dont le détaillant connaît l'origine, signale les défauts au producteur qui y remédie aussitôt ; des carpes garanties, la consommation a triplé, voire décuplé, puisque la cessation de toute exportation a été compensée par la vente locale.

## LA CARPE ROYALE

La Carpe Royale, créée par les Rois de Pologne, grâce à une sélection presque millénaire, si différente de la carpe commune, a rendu en France à cet excellent poisson le rang qu'il occupait jadis entre le turbot et le saumon.

Les Français apprennent à goûter, comme font si bien les étrangers, la belle carpe charnue de tête petite, de dos et de queue larges, de côtes hautes et plaines.

Ils ne lui épargnent plus le beurre et les soins culinaires qu'elle mérite par son goût très fin, et se servent avec art de nos recettes, dues à des maîtres qui sont des bienfaiteurs de l'humanité..... gourmette.

*Mais encore faut-il savoir manger la carpe !*

### Comment présenter et découper la Carpe ?

Présentez le plat entier. Avant de servir, fendez, au couteau d'argent, la carpe de l'œil à la queue, séparant ainsi les flancs du dos. — *Voir figures.*

Les flancs se détachent facilement des os des côtes et forment de véritables filets de sole, onctueux, délicats, épais, dans lesquels il n'y a pas trace d'arêtes ; il suffit de planter la fourchette dans la fente longitudinale tracée par le couteau à hauteur de l'épine dorsale, et de tirer à soi, vers le ventre du poisson : les os des côtelettes passeront entre les dents du peigne, et la chair vous arrivera tout entière.

Dans presque tous les poissons, les biftecks du dos, beaucoup plus épais, sont traversés par une ligne d'arêtes assez fortes qu'il est facile d'isoler et d'enlever toutes à la fois. La fourchette et le couteau d'argent suffisent à ce geste, qui devient vite parfaitement efficace ; mais brutaliser la chair mêlerait les arêtes à tout le morceau.

### Comment manger la Carpe ?

Ne mâchez pas rudement votre bouchée ; d'abord il convient de goûter sa fondante saveur, et puis, si vous avez oublié une arête, vous la sentirez aussitôt, et, d'un tour de langue, l'isolerez et la pousserez entre vos lèvres. Ne craignez pas de manquer aux règles d'une bonne éducation en retirant ce petit ossetlet avec les doigts : les gestes naturels peuvent toujours se faire avec élégance. Edouard VII mangeait les asperges avec les doigts, et les duchesses bien nées ne font point de manières pour déposer une arête sur le bord de leur assiette.

Vous pouvez ensuite manger votre poisson en toute tranquillité, la petite arête traîtresse n'existe plus.

Une Carpe de trois livres peut se manger chaude, et le reste froid avec une rémoulade, deux jours après ; ou en quenelles.

### Et comme Vin ?

Le Bourgogne et le Bordeaux blancs accompagnent agréablement la carpe qui n'est pas ennemie du Beaujolais rouge, ni d'aucun honnête vin.

Si vous craignez un goût improprement dit de vase, dû à l'absorption par la carpe d'une herbe heureusement inexistante chez nous, tuez le poisson en lui faisant avaler un verre de vinaigre et enlevez les ouïes et la première peau, comme on dépiaute un lapin : couper la peau autour de la tête ; glisser le couteau entre cuir et chair ; décoller la peau ; tirer, en empoignant avec un linge pour bien saisir, jusqu'à la queue.

## COMMENT DÉOSSER et VIDER A LA FOIS UNE CARPE

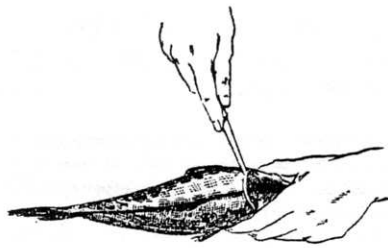


Fig. 1

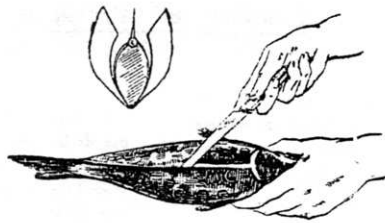


Fig. 2

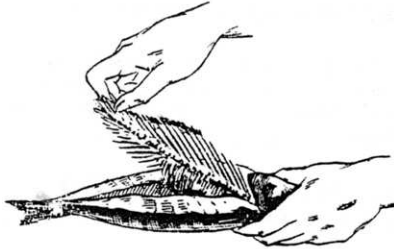


Fig. 3

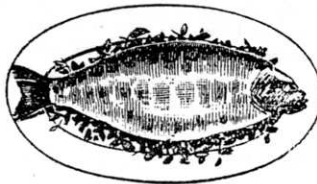


Fig. 4

Couper l'arête dorsale juste derrière la tête (fig. 1).

Fendre la carpe en long tout le long du dos.

Avec la pointe d'un couteau bien aiguisé, séparer la chair de chaque côté des côtes jusque sous le ventre (fig. 2).

Casser l'arête dorsale au ras de la queue, qui reste en place.

Soulever l'arête dorsale qui, avec les côtes, emmène toutes les entrailles.

La carpe se trouve ainsi à la fois désossée et vidée (fig. 3).

Farcir, recoudre l'entaille et faire cuire (fig. 4).

La carpe, ainsi recousue, a repris son aspect normal, mais, à la grande joie des convives, on peut la découper dans tous les sens à volonté elle ne contient plus d'arêtes.

## COMMENT PRÉSENTER ET DÉCOUPER UNE CARPE

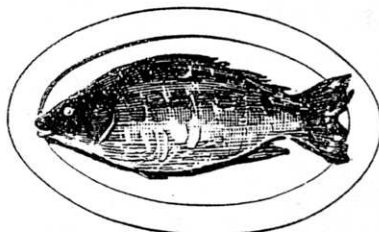


Fig. 1

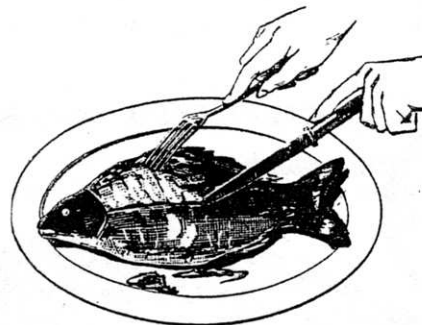


Fig. 2

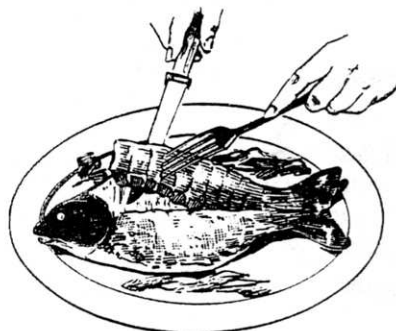


Fig. 3

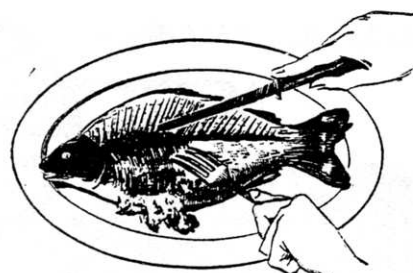


Fig. 4

# QUELQUES RECETTES

## Simples et Pratiques

### CARPE FRITE

Ecaillez, videz, fendez en deux par le dos. Faites mariner une ou deux heures avec poivre, sel, oignon, thym, laurier, persil, demi-cuillerée de vinaigre. Passez dans la farine, mettez dans une friture très chaude. A moitié cuite, farinez à part et ajoutez dans la friture la laite ou les œufs. Cuissez, servez garnie de persil frit, saupoudrez de sel.

### CARPE OU BROCHET AU BLEU (Chaud ou froid)

Préparez pour trois personnes, un court-bouillon avec un tiers de litre de vin blanc, un verre d'eau, un peu de carottes, oignons, persil, poivre et sel. Faites bouillir une heure, passez et gardez.

Tuez le poisson, videz sans écailler ni essuyer, arrosez avec un peu de vinaigre salé et bouillant. La peau bleuit. Faites cuire à feu doux, dans le court-bouillon, pendant une heure. Servez chaud avec du beurre fondu au citron. Pour servir froid, le court-bouillon doit-être sans eau, le poisson refroidi dans sa cuisson. Sauce vinaigrette et câpres.

### CARPE AU LARD

Une belle carpe, 2 livres. Une barde de lard assez vaste pour couvrir le poisson ; 60 grammes de beurre, du sel, du poivre. Sur un plat de terre déjà chaud, on dispose la carpe vidée, grattée, débarassée de ses nageoires et de ses branchies. La saler légèrement, la poivrer, la couvrir entièrement avec la barde de lard. Tout autour du poisson, le beurre coupé en petits morceaux. Porter dans le four très chaud. A bout quinze minutes un léger grésillement, le beurre brunit. Versez alors un verre de vin blanc d'Alsace, très sec. Arroser le poisson avec le jus grésillant. Toutes les quinze minutes, tantôt arroser le poisson, tantôt ajouter un verre de vin blanc, quand il n'y en a plus dans le plat. En tout quarante minutes de cuisson. Servir entre deux bouteilles de vin d'Alsace.

### CARPE FARCIE

Nettoyez, videz, séchez à l'intérieur. Trempez de la mie de pain dans très peu de lait, écrasez et mélangez à la laitance ou aux œufs, et faites sauter dans la poêle : sel, persil haché fin ; faites revenir pour prendre couleur. Remplissez la carpe de cette farce. Mettez au four, sans mettre d'eau au plat avec un bon morceau de beurre sur la carpe, une heure et demie à feu doux ; arrosez souvent. Un quart d'heure avant de servir, saupoudrez de chapelure.

### CARPE AUX POMMES DE TERRE

Mettez à la casserole un bon morceau de beurre et des rondelles de pommes de terre crues, dessus une couche de morceaux de poisson précédemment salé, poivré, nouvelle couche de pommes de terre, puis du poisson. Arrosez de crème aigre, mettez au four.

### CARPE FORÉZIENNE

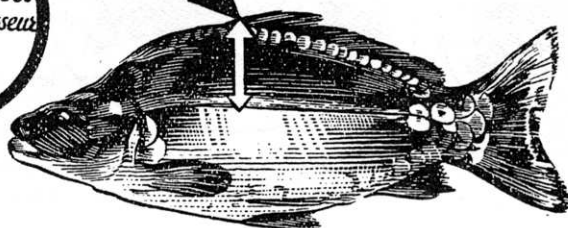
Coupez en travers, six morceaux, tête comprise, une carpe d'au moins trois livres.

Garnissez un pot de terre de ces morceaux séparés par une couche de carottes, oignons, persil, thym, laurier, un peu d'ail si l'on veut. Salez et poivrez. Recouvrez avec un verre de vinaigre de vin et de l'huile d'olive. Bouchez soigneusement, mettez-le au four pendant 8 heures, chez le boulanger, par exemple.

Ce plat se mange chaud de préférence ; les arêtes se croquent avec plaisir.

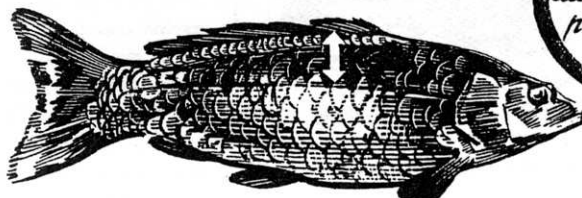
## LA CARPE QU'IL FAUT ACHETER

*Remarquer la hauteur du dos indice de l'épaisseur des filets*



## ... CELLE QU'IL FAUT DÉLAISSER

*Remarquer la faible hauteur du dos, indice du peu d'épaisseur des filets*



### CARPE SUR CANAPÉ

Cette carpe gagne à être mangée réchauffée

Ecaillez, videz, lavez intérieurement une carpe de cinq livres. Séchez avec un linge doux et posez sur un plat de terre enduit de beurre, piquée de persil et de thym. Salez, poivrez, enduisez de beurre tout le poisson, sans oublier l'intérieur. Couvrez de chapelure et mettez au four.

Après cinq minutes de cuisson, arrosez d'une bouteille de vin blanc.

Ajoutez en bordure la laite ou les œufs et remettez au four. Après dix à vingt minutes de cuisson, glissez sous la carpe des tranches de pain frites au beurre, arrosez le tout d'un bol de crème épaisse, remettez au four une demi-heure.

Servez dans le plat.

### CARPE ROTIE AU FO'IR

Prenez une carpe de 3 livres, enlevez la peau, mettez-la dans un plat de service allant au four ; parsemez de noix de beurre, sans oublier d'en mettre dans le ventre. Laissez cuire deux heures au moins ; lorsque la carpe est bien dorée et cuite, ajoutez une grosse noix de beurre frais. Servir décoré avec la laitance mise autour de la carpe.

(Recette Racouchot).

## 4

### Chronologie

**1939** : Déclaration de guerre ; campagnes de Norvège et de France jusqu'en 1940 ; débâcle de l'armée française ; Pétain vice-président du Conseil ; De Gaulle sous-secrétaire d'Etat à la Défense.

#### 1940

- ◆ 18 juin : appel du général de Gaulle à Londres pour poursuivre le combat ;
- ◆ entre le 19 et le 23 juin les S. S. sont à Sainte-Agathe, Arthun, Poncins... Ils se retirent début juillet.
- ◆ 21 juin : signature de l'Armistice à Rethondes. La France est vaincue.
- ◆ 10 juin : Pétain est chef de l'Etat français.
- ◆ 22 octobre : Pétain rencontre Hitler à Montoire et lui serre la main. C'est la politique de collaboration qui commence. Mise en place de la politique de Vichy dans toute son ampleur. Les premières résistances se mettent en place ; début de la presse clandestine ; réseaux dispersés de tendances politiques diverses ; grandes difficultés.

**1941** : Partage de la France en deux zones. Le Forez est en zone "libre". Pétain embrigade la jeunesse (Chantiers de jeunesse). Les lois discriminatoires voient le jour contre les juifs et les francs-maçons. Les syndicats sont dissous.

**1942** : Retour de Laval qui avait été limogé ; déportation des juifs par Vichy ; premières missions de Jean Moulin et regroupement partiel des mouvements de Résistance se reconnaissant du général de Gaulle ;

novembre : débarquement allié en Afrique du Nord.

11 novembre : occupation de la zone libre ; les Allemands sont à Boën.

**1943** : Occupation totale du territoire de la France ; la Gestapo et la Milice française intensifient la lutte contre la Résistance ; S. T. O. (service du travail obligatoire) imposé ; déportation massive des Juifs, des communistes, des résistants, des suspects. Le général Giraud est commandant civil et militaire en Afrique du Nord ; entrevue de Gaulle/Giraud/Roosevelt/Churchill ; libération de la Corse (7 octobre).

**1944** : 6 juin, débarquement allié en Normandie ; août, débarquement en Provence, Pétain et son gouvernement de Vichy sont transférées à Sigmaringen. Le gouvernement du général de Gaulle s'installe à Paris ; libération du territoire ; campagne de France et d'Allemagne avec de Lattre et Leclerc.

**1945** : 8 mai, capitulation de l'Allemagne.

## Orientations bibliographiques

Aventurier (Gérard) et Cellier Albert [sous le direction de] : *Des STO dans la Loire* :

tome I : *Des instituteurs de la Loire au STO*

tome II : *Des STO de la Loire dans la tourmente*

Briand (Roger) : *Antoinette, résistante, épouse exemplaire du Commandant Marey* ; une chronique de la Résistance forézienne ; Village de Forez, 1998

Gentgen (René), La Résistance dans la Loire, Elah

Gentgen (René), Résistance Loire, Esperluette

Oriol A., Le Forez dans la guerre, Horvath

Oriol A., Les femmes en guerre, Horvath

## Index des noms propres cités

- |                        |                      |                       |                        |
|------------------------|----------------------|-----------------------|------------------------|
| Afrique 44             | Berlin 38            | Chazelles 21; 23; 33; | Forez 34; 40; 42; 44;  |
| Ain 15                 | Bernard 27; 31       | 35; 42                | 48                     |
| Aisne 7                | Bidault 40           | Chevrières 10         | France 34; 41; 44;     |
| Albert 26; 27          | Biterne 11; 16; 18;  | Choiseul 44           | 48; 55                 |
| Alexinsky 24; 25       | 20; 21; 24; 44       | Christine 26; 33      | Franche-Comté 33       |
| Allemagne 15; 25;      | Boën 23; 26; 31; 45; | Churchill 38; 39      | Franco 35              |
| 46; 48                 | 53; 54               | Colliou 18; 32; 34    | Gannat 23              |
| Allemagne de l'Est     | Bonneval 38          | Colombey 39; 40       | Gaulle 13; 14; 36;     |
| 48                     | <i>Bonte</i> 53; 54  | Columbo 51            | 38; 39                 |
| Allier 18; 25; 32; 34; | Bordiffe 37          | Corse 44              | Gonon 3; 23; 24; 26;   |
| 43                     | Boucherie 11; 12; 13 | Courtin 43; 44        | 28; 32; 33; 37; 40;    |
| Alpes 18               | Boucherie de Cuzieu  | Cruvillier 15         | 41; 44; 50; 51; 52;    |
| Alsace 38              | 11                   | Curraize 48           | 53                     |
| Ange 34                | Bousolette 23        | De Loisy 11           | <i>Gourgouillon</i> 53 |
| Anglais 39             | Breteaux 23          | Delestraint 34        | Grouchy 30             |
| Angleterre 13; 37; 45  | Brinon 13            | Desvernay 44; 52      | Guichard 3; 11; 13;    |
| Aria 44; 52            | Brouillet 36; 37     | Deville 44            | 14; 16; 26             |
| Arthun 9; 11; 17; 21;  | Buchenwald 37        | Douaumont 8           | Guichard (Geoffroy)    |
| 23; 31; 36; 42; 51;    | Bussy 17             | Doue (la) 11          | 48                     |
| 54; 55                 | Cabanne 55           | Dourakine 41          | Guyot 17               |
| Austerlitz 23          | Caillaux 13; 15      | Drivet 14             | Hambourg 48            |
| Auxerre 33             | Camargue 47          | Dubanchet 41          | Haute-Loire 23         |
| Azincourt 44           | Carnégie 55          | Duby 45               | Havrincourt 25         |
| Bachasse 31            | Casino 48            | Dufour 3; 13          | Heyraud 32             |
| Barbie 18; 25; 29      | Causses 35           | Durand 21; 23; 26;    | Hitler 8; 13; 31; 36   |
| Bâtie (la) 42          | Chabert 44           | 28; 29                | Hollande 5             |
| Beau 18; 23            | Chambéon 7           | Emeline 44            | Hongrie 46             |
| Beauvoir 9; 10; 11;    | Chambon-             | Estivareilles 17      | Issy-l'Evêque 44       |
| 12; 13; 17; 30; 31;    | Feugerolles 38       | Europe 55             | Japon 38               |
| 33; 34; 36; 37; 44;    | Chantemerle de       | Feurs 11; 13; 18; 22; | Jas 15                 |
| 49                     | Villette 44          | 23; 26; 27; 30; 32;   | Jean Moulin 15         |
| Belgique 5             | Chappe 5             | 33; 35; 48            | Korkuss 47             |
| Bergeret 36            | Chausseterre 15      | Fleurie 38            | La Font 44             |



Lacroute 25  
 Laval 35  
 Le Donjon 43  
 Leclerc 37; 41; 45  
 Lette 7  
 Limousin 35  
 Loge (la) 49  
 Loire 16; 33; 34; 35;  
 38; 54  
 Londres 17; 18; 34;  
 39  
 Lorette 31  
 Lorraine 39; 40  
 Lyon 15; 16; 18; 21;  
 29  
 Maginot 5  
 Malafolie 38  
 Malraux 35  
 Marette 41  
 Mareuil 15  
 Marey 18; 19; 21; 35  
 Maroc 39  
**Marty** 18  
 Massard 49; 55  
 Merle 21  
 Meuse 5  
 Michel 11; 24; 28  
 Montagny 33  
 Montarcher 36  
 Montbrison 23; 24;  
 25; 26; 35  
 Montluc 18  
 Montoire 13  
 Montrambert 13  
 Montrond 29  
 Montverdun 8  
 Morandat 15; 16; 17;  
 18; 34; 37  
 Mornand 34  
 Moulin 34  
 Moulin (Jean) 30  
 Moulins 8  
 Mussolini 36  
 Néronde 44  
 Neuengamme 37  
 Neufbourg 3; 9; 10;  
 11; 13; 16; 20; 21;  
 23; 24; 25; 26; 27;  
 28; 29; 30; 31; 32;  
 34; 35; 36; 37; 38;  
 39; 40; 41; 43; 44;  
 45; 48; 49; 50; 51;  
 52; 53; 54; 55  
 Neufbourg (Jean de)  
 44  
 Neuman 27; 29; 30;  
 31  
 Normandie 31  
 Nowack 26; 27  
 Paris 8; 15; 37; 38;  
 54  
 Paton 38  
 Perroy 3; 13; 26; 45  
 Pétain 8; 11; 13; 31;  
 39  
 Petit 24  
 Petit (Alfred) 21  
 Petit (Claudius) 36  
 Poli 44  
 Pologne 38; 44; 46  
 Pommiers 25  
 Poncins 5; 11; 24;  
 33; 34  
 Prado 18  
 Ravensbruck 37  
 Rebois 17  
 Reims 7  
 Renault 39  
 Rhin 18  
 Riorges 44  
 Rivière 25; 33  
 Roanne 35; 44  
 Rochefort 22; 44  
 Rockefeller 55  
 Rollot 26  
 Rolly 31  
 Roosevelt 39  
 Roy (les étangs du)  
 48  
 Saïgon 45  
 Sainte-Agathe 23  
 Sainte-Foy 23  
 Saint-Etienne 7; 8;  
 13; 15; 20; 21; 25;  
 27; 29; 31; 33; 34;  
 35; 41; 44  
 Saint-Etienne-le-  
 Molard 42  
 Saint-Galmier 11; 40  
 Saint-Maixent 19  
 Saint-Martin-en-Haut  
 34  
 Saint-Nicolas-des-  
 Biefs 25  
 Saint-Quentin 7  
 Saône-et-Loire 33  
 Ska 51  
 Soissons 7  
 Sonnet 26  
 Staline 38; 39  
 Suisse 15  
 Toulouse 44  
 Tunisie 41  
 Union soviétique 41  
 Urfé 42  
 Usson-en-Forez 49  
 Varsovie 44  
 Venets 11  
 Vercors 41  
 Verdun 8  
 Vial-Massat 36; 42  
**Vichy** 11; 12; 13; 23;  
 31; 34; 35; 37; 39;  
 43  
 Vieillard 45  
 Vignerons 25  
 Villèle 44  
 Vitinghau 46  
 Yvonne 39  
 Zaminsky 44  
 Zeller 32

# Table

|  |    |
|--|----|
| <b>Présentation</b>  | 3  |
| <b>Entretien avec Marguerite Gonon</b>                             |    |
| Ad honores - pour l'honneur  | 5  |
| Les S. S. à Poncins  | 7  |
| Le refus   | 7  |
| Déterminées  | 8  |
| Zone libre, zone occupée   | 8  |
| Pétain et Verdun   | 8  |
| Occupation de Beauvoir par les S. S.                               | 9  |
| Marguerite Gonon s'intègre à l'équipe des Chartes                  | 10 |
| ... Et apprend à faire de la bicyclette                            | 10 |
| On cache les armes et les munitions                                | 11 |
| On veut embrigader le comte dans le "retour à la terre"            | 11 |
| Les principes de la collaboration                                  | 13 |
| Neufbourg choisit son camp   | 13 |
| Avec une cane ou une carpe chez la soeur du général de Gaulle      | 13 |
| Dans les pas du Général... déjà                                    | 14 |
| Marguerite Gonon déterminée à l'engagement                         | 14 |
| Organisez-vous ! sur place...                                      | 14 |
| Pour les faux papiers...   | 15 |
| Les premières évasions   | 15 |
| "Témoignage chrétien"  | 15 |
| Mouvement "Combat"   | 15 |
| Repérage des terrains pour les parachutages                        | 16 |
| Evasions réussies  | 17 |
| "Bien le bonjour à la bonne dame"                                  | 17 |
| Premier parachutage  | 17 |
| La presse clandestine peut continuer                               | 18 |
| Le R. P. Marty   | 18 |
| Marey, de l'Armée secrète  | 19 |
| Les munitions dans les étangs                                      | 21 |
| Les réfractaires au S. T. O. à Biterne                             | 21 |
| La planque de Rochefort  | 23 |
| La discrétion des villageois                                       | 23 |
| Les para... pluies...  | 24 |
| L'arrestation de Neufbourg   | 24 |
| Le maquis dénoncé  | 25 |
| Neufbourg paie de sa personne                                      | 26 |
| Marguerite Gonon à la Gestapo à Saint-Etienne                      | 27 |
| Marguerite Gonon parlemente  | 27 |
| Déclarations concordantes  | 29 |
| Le niveau des étangs baisse, les caisses de munitions apparaissent | 30 |
| Neufbourg a été torturé...   | 30 |
| Le petit chien fait acte de résistance                             | 31 |
| On met Neufbourg à l'abri  | 32 |
| Marguerite Gonon apprend la date du débarquement                   | 32 |
| Le docteur Heyraud entre en scène                                  | 33 |
| La Libération  | 33 |
| Combien de parachutages ?  | 34 |

|  |    |
|--|----|
| Jean Moulin unificateur de la Résistance                 | 34 |
| Les diverses tendances                                   | 35 |
| "Hitler avait une sale gueule"                           | 36 |
| De Gaulle à Arthun                                       | 37 |
| <i>Bonjour, Général !</i> (encadré)                      | 38 |
| "J'ai jamais pu piffrrer Bidault"                        | 41 |
| Le général "Dourakine" ignorait                          | 42 |
| "Quand nous nous rencontrons entre vieux tartempions..." | 42 |
| <br>   |    |
| <b>Un portrait de M. de Neufbourg</b>                    |    |
| Les Courtin, de Le Donjon à Beauvoir                     | 44 |
| L'historien  | 45 |
| "Je reprends la terre à ma main"                         | 46 |
| Neufbourg pisciculteur                                   | 46 |
| "Dames carpes" et "messieurs carpes"                     | 47 |
| <i>Eperviers et grandes nasses</i>                       | 49 |
| L'élevage hors étable                                    | 50 |
| On imperméabilise les vaches                             | 50 |
| Le vèlage dans les prés                                  | 51 |
| Ca veut tout crever oh ! ça veut tout crever !           | 51 |
| "Une petite femme qui ressemblait à Columbo"             | 52 |
| Les dernières années...                                  | 52 |
| <b>Annexes</b>   |    |
| 1 - Interview du comte de Neufbourg (16 mars 1968)       | 54 |
| 2 - La famille du comte de Neufbourg                     | 57 |
| 3 - <i>La carpe royale</i>                               | 59 |
| 4 - Chronologie  | 63 |
| 5 - Orientations bibliographiques                        | 64 |
| <b>Index des noms propres cités</b>                      | 64 |

---

Ce cahier est un supplément de *Village de Forez* n° 81-82

*Village de Forez*, bulletin d'histoire locale

Siège social (abonnements) : Centre Social de Montbrison, 13, place Pasteur, 42600 MONTBRISON.

- Directeur de la publication : Claude Latta.
- Rédaction : Joseph Barou.
- Abonnement et diffusion : André Guillot.
- Comité de rédaction :

**Gérard Aventurier, Joseph Barou, Maurice Bayle, Claude Beaudinat, Danielle Bory, Roger Briand, Mireille Busseuil, Pascal Chambon, Edouard Crozier, Antoine Cuisinier, Monique Diaz, Pierre Drevet, Roger Faure, Jean-Guy Girardet, Francis Goutorbe, André Guillot, Jean Guillot, Marie Grange, Claude Latta, Mickaël Lathière, Philippe Pouzols, Stéphane Prajalas, Jean-François Roche, Pierre-Michel Therrat.**

Dépôt légal : 2<sup>ème</sup> trimestre 2000

Impression : C. D. D. P. de la Loire, Saint-Etienne.